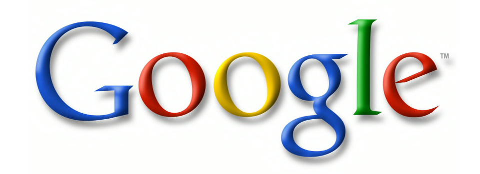
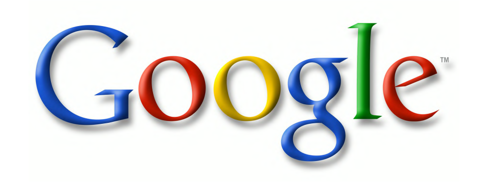
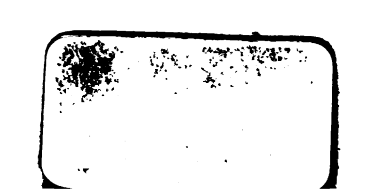







DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LES OEUVRES

D'ANDRE

DE RIVAUDEAU

TIRE A 300 EXEMPLAIRES :

12 sur papier chamois;
24 sur papier vélin;
264 sur papier vergé.

LES

OEUVRES POETIQUES

D'ANDRE

DE RIVAUDEAU

GENTILHOMME DU BAS POITOU

NOUVELLE EDITION

PUBLIEE ET ANNOTEE

PAR

C. MOURAIN DE SOURDEVAL



A PARIS

CHEZ AUGUSTE AUBRY

L'UN DES LIBRAIRES DE LA SOCIETE DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

RUE DAUPHINE 16

M. D. CCC. LIX.



PRÉFACE

La famille d'André de Rivaudeau habitait le bas Poitou, où elle a possédé d'importants domaines et tenu un rang distingué pendant deux siècles. Son père, qui se nommait primitivement Robert Ribaudeau, était originaire de Beauvoir-sur-Mer; il avait le titre de Licencié ès lois, et fut Eslû pour le roi à Fontenay-le-Comte. Il épousa dans cette ville, vers 1537, Marie Tiraqueau, fille du célèbre jurisconsulte de ce nom, lieutenant général au siége de Fontenay, que son mérite éminent fit appeler au parlement de Paris par le roi François Ier, avec remise entière du prix de la charge, difficile à acquitter par le père d'une famille aussi nombreuse; car on connaît d'André Tiraqueau onze enfants, qui pour la plupart ont contracté

de brillantes alliances [1]. *L'une de ses filles, notamment Catherine, mariée à Jean Poillé, conseiller au parlement de Paris, a été la bisaïeule du maréchal Catinat, et pourtant cette famille si étendue n'a pas laissé de postérité transmettant son nom jusqu'à nous.*

L'avancement de Tiraqueau, qui eut lieu en 1541, dut suivre de près la naissance de notre poëte. Robert Ribaudeau quitta la charge d'Eslu pour suivre son beau-père à Paris, où il devint valet de chambre du roi Henri II. Il fut anobli par ce prince, qui le combla de faveurs; car c'est à partir de cette époque que nous voyons sa famille prendre un rang important dans le Poitou. Il modifia d'une lettre son nom qui prêtait à la plaisanterie, dans cette cour dissipée où les jeux de mots étaient fort en usage, et il s'intitula : Messire Robert de Rivaudeau, écuyer, seigneur de la Guillotière. Cette première seigneurie est une modeste ferme du marais poitevin, dans la commune de Notre-Dame-de-Monts : elle n'a jamais dû être habitable pour un gentilhomme; mais d'autres seigneuries plus avantageuses vinrent bientôt décorer le nom des divers membres de la famille. Robert Ribaudeau résida à Paris jusqu'à la mort de Henri II, arrivée en 1559, et qui semble avoir été pour lui le signal d'une disgrâce, à la suite de laquelle il dut revenir en Poitou jouir des biens qu'il avait acquis pendant sa faveur, et

---

1 Une épitaphe latine attribue au savant jurisconsulte un plus grand nombre d'enfants; elle fait allusion à son habitude de ne boire que de l'eau, et au grand nombre de livres de jurisprudence sortis de sa plume :

« *Hic jacet qui, aquam bibendo, vigenti liberos suscepit,*
Vigenti libros edidit; si merum bibisset, implesset orbem. »

regretter ceux qui avaient échappé à ses espérances. Nous devons toutefois dire à sa louange que le soin de sa fortune ne fut pas son unique occupation : gendre d'un auteur estimé et père d'un poëte futur, il possédait une bibliothèque bien assortie et cultivait les lettres. Le président Spifane ayant composé en l'honneur de Tiraqueau une épître en vers latins, destinée à prendre place en tête du Traité du Droict lignager, *qui parut en 1543, Ribaudeau y répondit par un double distique imprimé à la suite :*

« ROBERTI RIBAVDELLI
AD D. I. SPIFANVM, PRÆSIDEM MERITISS.
DE AND. TIRAQVELLO, SOCERE SVO.

Qui priùs ingenium soceri me iura docentis
Admirabar, opes Helladis et Latii,
Nunc magis admiror magno te auctore probatum,
Quod laus laudati est maxima ab ore viri. »

Il traduisit du latin en français l'ouvrage alors récent de Jérôme Osorio [1], *intitulé :* De Nobilitate civili, libri duo, *et cette traduction fut imprimée à Paris, chez Jacques Kerver, in-8°, en 1549 : mentionnée par la Croix du Maine, elle serait sans doute fort difficile à rencontrer aujourd'hui. Ribaudeau, revenu à Fontenay, fut nommé maire de cette ville en 1567, et mourut en 1579, laissant sept enfants, dont notre poëte était l'aîné.*

---

[1] Jérôme Osorio, né à Lisbonne en 1506, évêque de Sylves et des Algarves, était, à cause de son éloquence, surnommé le Cicéron du Portugal. Ses autres ouvrages sont : *De Nobilitate christiana*, lib. II; — *de Rebus Emmanuelis Lusitaniæ regis*, lib. XII; — *de Regis institutione*, etc.

On ignore la date et le lieu précis de la naissance d'André de Rivaudeau, aussi bien que de sa mort. Tout porte à croire qu'il naquit à Fontenay vers 1538. Il n'habita Paris que durant son enfance; son père l'envoya ensuite à Poitiers pour faire ses études à l'université fondée en cette ville par Charles VII, et alors en grand renom. André s'y lia avec Albert Babinot, le futur auteur d'une Messiade, *et l'amitié de ces deux jeunes gens, appelés par une même vocation, dura autant que leur vie. Il reçut les encouragements d'Antoinette d'Aubeterre, dame de Soubise, qui apprécia son zèle pour les lettres et la droiture de son caractère. Les études qu'il fit à Poitiers et le fruit qu'il en tira sont étonnants dans un homme aussi jeune. Les langues grecque et latine lui devinrent familières au point qu'il put composer des pièces entières en ces deux idiomes. Rivaudeau appartint ainsi, dès sa première jeunesse, à cette école érudite du* XVI*e* *siècle, qui plongea avec passion dans l'antiquité, et s'efforça d'en conquérir les trésors au profit de la civilisation moderne.*

Il était encore sur les bancs de l'école lorsqu'il entreprit de composer une tragédie dans le genre du théâtre grec. Il avait commenté une pièce d'Euripide, bien étudié les préceptes d'Aristote, reconnu, sur l'indication d'Horace, les écarts de Plaute; il se croyait en mesure de réussir. Son esprit religieux et sévère lui fit choisir un sujet biblique : l'histoire d'Esther, qui devait un siècle plus tard produire un chef-d'œuvre sous la plume de Racine, fut par lui disposée en un drame de cinq actes avec des chœurs, et fut représentée à Poitiers, le 24 juil-

*let 1561, sous le titre d'*Aman. *La jeunesse de l'auteur, à peine âgé de vingt-trois ans, suffirait pour faire excuser la faiblesse de cette tragédie, si les seules pièces qui l'ont précédée, la* Cléopâtre *et la* Didon *de Jodelle, n'en eussent eu tous les défauts et quelques autres encore. Ceci considéré,* Aman *reste avec le mérite d'être l'un des premiers essais de la muse tragique en France. Ce qui manque à* Aman, *comme aux pièces de Jodelle et à celles de Robert Garnier, qui vinrent ensuite, c'est l'action : tout se passe en récits et en longs dialogues. L'action si vive, mais si sauvage d'*Électre, *que Rivaudeau connaissait, ne l'avait pas inspiré. Le sujet, d'ailleurs, prêtait peu à l'action, puisque Racine lui-même s'y est montré plus lyrique que dramatique. « La tragédie d'*Aman, *dit M. Benjamin Fillon, moins remarquable que les autres ouvrages de Rivaudeau, renferme pourtant des passages pleins de verve; et, certes, l'auteur des vers suivants, du quatrième acte, mérite de figurer à côté des poëtes estimés du* XVI*e* *siècle :*

AMAN, seul.

« Furies, laissés-moy, las, laissés-moy, bourrelles,
Soyés à Mardochée et non à moy cruelles;
Reculés vos serpens et vos hideux flambeaux;
Allez, droissez aux Iuifs mille et mille tombeaux.
Au moins, Mégœre, au moins, quand ta torche bruslante
Aura du tout rosti mon âme impatiente,
Quand tu m'auras sucé les mouelles et les os,
Oste à mes ennemis comme à moi le repos;
Souffle ton venin roux sur le fils de Iaïre ! »

Rivaudeau dédia sa pièce à Jeanne de Foix, reine de Navarre, laquelle ne peut être que Jeanne d'Albret,

mère de Henri IV; elle était princesse de Foix par son aïeule, Catherine de Foix, qui, en épousant Jean d'Albret, avait apporté à celui-ci le titre de roi de Navarre. Au moment où Aman *fut publié avec les autres poésies de Rivaudeau, en 1566, Jeanne, veuve depuis quatre ans d'Antoine de Bourbon, était âgée de trente-sept ans, et son fils, qui fut Henri IV, n'en avait que treize : elle était donc alors véritablement souveraine dans ses petits États.*

L'épître à Jeanne de Foix est une satire curieuse de l'esprit du temps. Les grands n'aimaient guère les lettres; mais, comme tout se rapportait à eux, force et convenance étaient de leur dédier ses œuvres. Les finances de l'État s'en allaient en folles dépenses, et ne soudoyaient que des intrigants. L'usage était d'écrire souvent en latin sa prose et ses vers; ce qui dispensait les seigneurs auxquels ils étaient adressés de les lire, et sans doute aussi de gratifier les auteurs. A la cour réussissaient souvent les aventuriers :

« Gens qui ont bonne mine et souuent mauuais ieu. »

Puis il ajoute :

« Ie ne parle pour moi, qui, par la prouidence
De Dieu, me trouue hors de toute cette dance.
Ie ne suis souffreteux de ma condition,
Et n'ay besoin de mieux; puis, franc d'ambition,
Ie mesprise la gloire et l'honorable peine
De monter aux honneurs d'vne atendante aleine.
I'ay aprins les faueurs des Roys et de la Cour,
Pratiquees longtemps, se passer en vn iour...

.... Neantmoins.......................
I'auroy bien rencontré remede..........
En votre royauté, qui, de sceptre et couronne,
Semblés les autres grans, et non de la personne;
Miroir des bonnes meurs et de la pieté,
Suyuant les pas d'Astree et la droicte equité;
Très-liberale aux bons, aux meschants rigoureuse,
Amie des sçauants, sçauante et vertueuse. »

Mais, après cette dédicace en vers adressée à une reine, vient un Avant-parler, *en prose plus intime, à M. de la Noue,* chanoigne de Bretaigne. *Ici, c'est un jeune savant s'épanchant envers un homme grave qui lui inspire la confiance et le respect. On y trouve de curieux détails sur les études de Rivaudeau. Il a commenté l'*Electre *d'Euripide, « nouvellement née par le labeur de Pierre Victorius* [1], *et non encore exposée d'aucun. » L'érudition de l'auteur se déploie en liberté; il a étudié les poëtes, les historiens, les philosophes de l'antiquité; il les apprécie avec justesse; puis, revenant à la Bible, il discute savamment la place d'Assuérus dans la dynastie des rois de Perse.*

Les autres poésies de Rivaudeau, toutes rassemblées dans le même volume, sont partagées en deux livres. L'un est dédié à Antoinette d'Aubeterre, la protectrice de ses études; il est consacré à des Complainctes, *c'est-à-dire à des élégies. Le poëte y montre souvent plus de*

---

[1] Né à Florence en 1498, mort en 1585, savant illustre par la révision qu'il a faite des œuvres de Cicéron, de Caton et de Columelle, à peine débrouillées dans les éditions précédentes. Il a en outre donné une version latine des œuvres d'Euripide, de Sophocle et d'Hipparque.

verve que dans Aman; *malheureusement il délaie trop sa pensée. La fille de Jephté pleurant sa virginité était un sujet presque impossible pour Rivaudeau, et ne devait réussir que longtemps après sous la plume si fine d'Alfred de Musset. Une princesse allemande, abandonnée de son mari, seigneur polonais, fait entendre des accents pathétiques trop rares dans* Aman. *Mais la pièce la mieux conduite est la complainte de la femme de Putiphar. Dans ce monologue, Rivaudeau se montre véritablement dramatique. Là se trouvent dignité, passion, scrupules honorables se succédant; puis rechute et nouveaux remords; puis enfin entraînement irrésistible. Vers la fin de la pièce, l'auteur suppose que Joseph est présent et qu'il joue un rôle muet. Supplications, reproches, fictions, tout est employé; enfin la colère et la rage éclatent, quand l'amante méprisée reste ayant à la main le manteau du vertueux serviteur. Les progrès que l'auteur a faits, depuis* Aman, *dans l'art de conduire une action nous doivent faire penser que, s'il n'eût été interrompu dans sa carrière, il serait devenu un tragique habile.*

Le dernier livre, consacré aux Poésies diverses, *est dédié à Françoise de Rohan, dame de la Garnache et Beauvoir-sur-Mer, cousine germaine de Jeanne d'Albret. Elle avait été demandée en mariage par Jacques de Savoie, duc de Nemours, ce même personnage que Mme de la Fayette s'est plu à peindre de couleurs si brillantes dans la* Princesse de Clèves, *en prenant du reste pour modèle, à ce qu'on assure, François de la Rochefoucauld, le célèbre auteur des* Maximes. *Mais*

Jacques de Savoie abandonna tout à coup Françoise de Rohan pour s'unir à Anne d'Este, veuve du duc de Guise, assassiné par Poltrot devant Orléans. Françoise s'opposa vivement à ce mariage, en faisant valoir les serments qu'elle avait reçus et le fruit qu'elle portait dans son sein; mais tout fut inutile. Le pape, consulté, répondit que le duc de Nemours ne pouvait s'allier à la dame de la Garnache, qui avait embrassé les nouvelles doctrines religieuses. Henri III, pour la consoler, et sur la demande d'Anne d'Este elle-même, lui accorda le titre de duchesse de Londunois. Le mariage de Jacques de Nemours avec Anne d'Este eut lieu en 1566, l'année même où furent publiées les poésies de Rivaudeau. L'épître dédicatoire est datée de la Groizardière, le 2 mai 1565. Ce manoir, situé commune de Châteauneuf, se trouvait dans la seigneurie et à deux lieues seulement de l'antique donjon de la Garnache, où résidait la châtelaine. Rivaudeau paraît avoir vécu dans une noble intimité avec Françoise de Rohan, qui fut un moment protestante, mais obligée ensuite de redevenir catholique, faute d'avoir force suffisante pour défendre sa nouvelle croyance les armes à la main. Elle vit son château plus d'une fois occupé militairement par l'une ou l'autre partie belligérante, et ébréché par les rudes assauts que lui livra le duc de Nevers, général de l'armée catholique, en décembre 1588.

L'épître à Françoise de Rohan, intitulée l'Espérance, *ne manquait pas d'à-propos pour la pauvre femme; peut-être elle-même en avait-elle proposé le sujet!*

« Ma Dame, vous voulés donc entendre l'essence,
La nature et l'estat de la douce espérance.
Ie loue la vertu qui vous faict désirer
De cognoistre et sçauoir que c'est que d'espérer;
Car tout le faict de l'homme et sa vie mortelle
Ne gist tant seulement qu'en l'espérance belle.
Or, ie vous discourray, sans en oublier rien,
Ce qu'on treuue en l'espoir ou de mal ou de bien.
Il nous faut commencer par vne vieille fable,
En l'apparence fausse, en effect véritable. »

Puis vient la fable de Pandore, suivie de diverses moralités qui semblent aller à l'adresse de la dame de la Garnache.

L'hymne à Marie Tiraqueau, dame de la Rousselière, cousine de l'auteur, a surtout attiré l'attention des lecteurs de Rivaudeau, parce qu'un intérêt historique s'y joint à l'intérêt littéraire. L'auteur y vante avec amour la ville de Fontenay, de manière à faire comprendre qu'il a dû voir le jour en cette capitale du bas Poitou, où son père s'était marié et occupait une charge municipale. Puis il loue la beauté, l'esprit et les vertus de sa cousine; enfin il fait la description du cabinet que Michel Tiraqueau, père de Marie, possédait dans sa maison de Bel-Esbat, sous les murs de Fontenay, et où il avait rassemblé une bibliothèque précieuse, avec une collection d'objets d'art, d'histoire naturelle et de curiosités archéologiques ou géographiques. L'épître se termine par un éloge de la famille à laquelle elle s'est alliée en épousant messire Loys de Rouault, qui comptait parmi ses ancêtres Joachim de Rouault, sire de Gamaches, maréchal de France, l'un des glorieux capitaines du règne

de Charles VII. Une branche de cette famille, depuis longtemps fixée en Poitou, a possédé non-seulement la Rousselière, paroisse de Cheffois, mais les Rallières, près Challans, et plusieurs autres fiefs. M. Benjamin Fillon a consacré à la description du cabinet de Michel Tiraqueau, ou plutôt à Rivaudeau lui-même, une brochure intéressante, à laquelle nous devons la plupart des détails que nous pouvons fournir sur notre auteur [1].

Les dernières pièces sont consacrées à l'amitié. Une épître est adressée à Remi Belleau, l'un des sept poëtes de la fameuse pléiade de Ronsard [2]; *elle débute par une admiration sans réserve pour le chantre de la* Franciade:

« *Belleau, mon naturel, dès ma plus tendre enfance,*
M'a faict admirateur des poëtes de France,
Et singulièrement du merueilleux Ronsard,
Le prince sans enuie et premier de son art. »

Une autre pièce, adressée à Charles d'Aunis, seigneur de Cerzay et de Pont-de-Vie (paroisse du Poiré-sous-la-Roche-sur-Yon), rappelle un danger couru en commun par les deux amis :

« *Presque même malheur et même destinée*
Nous a faict approcher de l'heure infortunée

---

[1] *Le Cabinet de Michel Tiraqueau, sénéchal de Fontenay*, brochure de trente-neuf pages, tirée à cinquante exemplaires, chez Robuchon, imprimeur à Fontenay, 1848.

[2] Cette pléiade, inventée par Ronsard et consacrée par lui à la gloire des règnes de Charles IX et de Henri III, se composait des sept poëtes suivants : Joachim du Bellay, Remi Belleau, Etienne Jodelle, Jean-Antoine Baïf, Jean Dorat (créé par Charles IX *poëte royal*), Ponthus de Thiard, enfin Ronsard lui-même.

De l'effroyable mort; même bonheur aussi
Nous a faicts, mon d'Aunis, libres de ce souci.
Viuons donc iusqu'à temps que, de ses mains plus fortes,
La mort vienne heurter le marteau de nos portes,
Et viuons toutefois, de sorte cependant
Qu'ell' ne nous trouue point vn visage tremblant,
Ains vn front résolu, lequel point ne palisse
Au tardif souuenir du triste maléfice.»

On voit par là que si Rivaudeau était de l'école de Ronsard, il ne l'était pas moins de celle de Montaigne : « Ie veux que la mort me treuue plantant mes choulx, mais nonchallant d'elle, et encores plus de mon iardin imparfaict [1]. » *Une imitation de Lucien a fourni à Rivaudeau un tableau des révolutions de son temps, et surtout du nôtre :*

« I'estois le champ de Iean, et puis deuant hier,
Par le décès de Iean, ie deuins à Gautier.
Et si tousiours Gautier ne sera pas mon maistre;
Il a procès à Pierre, auquel i'espère d'être.
Les hommes sont bien fols de se nommer seigneurs,
Estans aux changements subiects et aux malheurs.
Ie ne suis ni à Iean, n'à Gautier, ni à Pierre :
A fortune ie suis, comme est toute la terre. »

*Le recueil se termine par une singulière illusion : le chantre d'*Aman, *lui aussi, crut à la postérité, et osa entonner son* Exegi monumentum :

« Or, reçois mon labeur, saincte Postérité,
Et me rens quelque los si ie l'ay mérité;
Mais plustost rens l'a Dieu qui faict l'âme sçauante. »

---

[1] *Essais*, liv. II, chap. XIX.

Que ce dernier vers l'absolve! car le sentiment en est reproduit en mille passages de ses œuvres. « Mais, hélas! dirons-nous avec M. Fillon, cette œuvre, objet de tant d'espérances, eut le triste privilége de créer à son auteur des ennemis envieux et implacables, et de devenir plus tard une rareté recherchée des bibliophiles! »

Les poésies de Rivaudeau furent publiées sous ce titre :

« LES ŒVVRES D'ANDRÉ DE RIVAVDEAV, GENTILHOMME DV BAS-POICTOV : *AMAN,* TRAGÉDIE SAINCTE, TIRÉE DV VIIe CHAPITRE D'ESTHER, LIVRE DE LA SAINCTE BIBLE, A IANNE DE FOIX, TRÈS-ILLVSTRE ET TRÈS-VERTVEVSE ROYNE DE NAVARRE : OVTRE DEVX LIVRES DV MESME AVTHEVR, LE PREMIER CONTENANT LES COMPLAINCTES, LE SECOND LES POÉSIES DIVERSES. A POICTIERS, *par Nicolas Logeroys; 1566,* » *petit in-4° de huit feuillets non chiffrés et 200 pages, y compris un double emploi des pages 24 à 36.*

*Elles n'ont pas été réimprimées depuis, et aujourd'hui elles ont presque disparu; car deux seuls exemplaires sont connus des bibliophiles : l'un est à la bibliothèque de l'Arsenal (n° 10518; ancien fond de la Vallière, n° 1795), et l'autre à celle de Nantes. La collection si complète des pièces de théâtre de feu M. de Soleinne ne contenait qu'une copie manuscrite de la tragédie d'*Aman.

Cet oubli cependant est rigoureux, et il est regrettable. Si Rivaudeau ne fit pas partie de la pléiade de Ronsard, il ne fut du moins guère inférieur à plusieurs des astres qui la composèrent. Comme eux il a travaillé, et s'est

débattu dans les difficultés faites à la langue et à la littérature françaises par la révolution qui s'opérait alors. Les traditions de la patrie étaient abandonnées pour celles de la Grèce et de Rome, récemment mises en vogue par les Grecs fugitifs de Constantinople. Une révolution, quelle qu'elle soit, littéraire, philologique ou tout autre, commence toujours par apporter une grave perturbation dans l'ordre existant. Ce n'est qu'à la longue, et lorsqu'elle s'est fondue dans l'élément national, qu'elle devient un progrès. Certes, la langue et la littérature languissaient lorsque se fit sentir l'impulsion du XVI*e* *siècle. Ce premier mouvement, qui produisit Rabelais, du Bartas, Ronsard et sa pléiade,*

« *Et* leur *muse en françois parlant grec et latin,* »

devait pourtant finir par s'équilibrer et nous donner un jour Boileau, Racine, Bossuet et la grande pléiade de Louis XIV, qui, elle aussi, descend de l'antiquité classique plutôt que des trouvères et des romanciers du moyen âge.

Or, dans le mouvement de la Renaissance, Rivaudeau se recommande comme un des pionniers de la littérature antique. Il s'est pénétré des auteurs, et s'est montré animé à la conquête des lettres grecques et romaines et à leur naturalisation sur notre sol. Si la renommée lui a manqué, c'est qu'il a travaillé à l'écart, loin des dispensateurs de la célébrité; mais il a suivi le mouvement de son temps, avec de fortes études, et il a pris sa part de labeur dans cette marche de l'esprit national.

*La tragédie d'*Aman, *représentée en 1561, n'a été précédée en France que par deux pièces de Jodelle, imitées, ainsi que celle de Rivaudeau, de la forme grecque, avec la division en cinq actes et les chœurs.* Cléopâtre *et* Didon, *de Jodelle, ne valent guère mieux qu'*Aman, *et sous le rapport de l'action et sous celui du style; et cependant elles eurent un succès immense, dû à la nouveauté et aux conditions dans lesquelles elles apparurent. Etienne Pasquier nous apprend que* Cléopâtre *fut représentée en 1552, à l'hôtel de Reims, devant le roi Henri II. Faute d'acteurs de profession, Jodelle et ses amis, Remi Belleau, Jean de la Pérusse et autres, poëtes comme lui, durent remplir les rôles. Il se chargea de celui de Cléopâtre; et cette première représentation du plus ancien de nos drames fut l'objet d'une ovation délirante.*

« *Iodelle, le premier, d'vne plaincte hardie,*
Françoisement chanta la grecque tragédie:
Puis, en changeant de ton, chanta deuant nos Roys
La ieune comédie en langage françois,
Et si bien les sonna, que Sophocle et Ménandre,
Tant fussent-ils sçauants, y eussent pu apprendre. »

Ainsi chantait Ronsard, mettant sans façon la gloire de Jodelle, et sans doute aussi la sienne, au-dessus de celle des poëtes de l'antiquité. Le savant Pasquier ne reste pas en arrière et croit fermement à la sublimité de la littérature de son temps. « *Entre Ronsard et du Bellay, dit-il, estoit Estienne Iodelle, lequel, ores qu'il n'eust mis l'œil aux bons liures comme les deux autres, si est-ce qu'en luy y auoit vn naturel émerveillable. Et*

de faict, ceux qui de ce temps-là iugeaient des coups, disoient que Ronsard estoit le premier des poëtes, mais que Iodelle en estoit le daimon. Rien ne sembloit impossible où il employoit son esprit. » *Voilà ce que pensaient les contemporains de Jodelle. Mais, deux siècles plus tard, la Harpe, remuant la cendre affaissée de ce restaurateur de la tragédie, rendit un jugement bien différent :* « *Jodelle, dit-il, sans prendre ses sujets chez les Grecs, voulut du moins traiter à leur manière ceux de* Cléopâtre *et de* Didon *: il imita leurs prologues et leurs chœurs; mais il n'avait aucune étincelle de leur génie, aucune idée de la contexture dramatique; tout se passe en déclamations et en récits. Le style est un mélange de la barbarie de Ronsard et des froids jeux de mots que les Italiens avaient mis à la mode en France.* » *Ainsi Jodelle, qui seul a précédé Rivaudeau dans la tragédie, n'a pas fait de chefs-d'œuvre, quelle que fut l'illusion de ses contemporains. Pasquier avoue qu'il n'avait pas* « *mis l'œil aux bons liures;* » *que par conséquent il était réduit aux seules forces de son esprit; et il se tirait d'affaire grâce aux jeux de mots à l'italienne, alors en vogue à la cour. Rivaudeau, de même, ne pouvait échapper à la barbarie de Ronsard, qui offusquait tout le siècle. Il donne, comme Jodelle, dans le récit et la déclamation, sans pouvoir atteindre à la marche tragique; mais, du moins, il l'emporte sur son prédécesseur par deux côtés :* « *il a mis l'œil aux bons liures,* » *et il évite les jeux de mots. Ce n'était sans doute pas un moyen de succès pour le temps, et il est probable que, à mérite égal, la cour de Médicis aurait donné la préférence à un drame assaisonné de mots bouffons. Les plai-*

santeries qui déparent les meilleures pièces de Shakespeare furent peut-être une nécessité de l'époque plus qu'une erreur du poëte.

*Quant à nous, il nous appartient d'honorer la science et la retenue de l'auteur poitevin. Au-dessous du titre de sa pièce, il a ajouté : « Tragédie saincte. » Racine devait plus tard immortaliser ce genre; Rivaudeau, en l'essayant et en traçant la voie à son illustre successeur, qui ne l'a peut-être pas méconnue, ne tentait donc rien d'impossible; mais il s'imposait une grande gêne, celle de ne pouvoir racheter, par des plaisanteries faciles et des mots burlesques, l'imperfection et le froid que l'enfance de l'art ne permettait guère d'éviter. Dans l'histoire de notre scène, l'*Aman *de Rivaudeau doit donc prendre rang aussi bien que la* Cléopâtre *et la* Didon *de Jodelle. Si celles-ci ont eu plus de vogue et un succès à la cour, cela tient moins à un mérite supérieur qu'aux circonstances et au milieu dans lequel vivait leur auteur. Quand* Aman *fut composé, l'auteur était jeune et retiré en province, et avant que le poëte ait eu le temps d'établir sa renommée, la guerre civile vint troubler tout le royaume. Mais son œuvre, si elle n'est remarquable par le talent de la poésie et de la composition, se recommande au moins par une connaissance approfondie des classiques grecs et latins. Les passages d'Horace, de Virgile et d'Ovide se traduisent à chaque instant sous sa plume, comme ils le feront plus tard sous celles plus mûres de Racine et de Boileau. L'auteur s'est en outre profondément inspiré de l'Écriture sainte; il est grave et ne tombe pas avec Jodelle dans l'enflure*

et les pointes. Toujours il est à la Bible avec Mardochée et Esther, tandis qu'avec Aman il plonge dans la mythologie grecque, qu'il suppose être la religion de ce païen, comme il la supposera aussi être celle de Putiphar et de son épouse.

Partout Rivaudeau est religieux et moral; son talent semble appartenir aux savants respectés plutôt qu'aux poëtes équivoques du XVI*e* *siècle. Il rentrait dans son genre naturel, lorsque, une année après la publication de ses poésies, il se mit à étudier Épictète, dont il fit imprimer une traduction sous ce titre :*

« LA DOCTRINE D'ÉPICTÈTE, STOÏCIEN; COMME L'HOMME SE PEVST RENDRE VERTVEVX, LIBRE, HEVREVX, SANS PASSIONS : TRADVITTE DV GREC EN FRANÇOIS; PAR ANDRÉ DE RIVAVDEAV, GENTILHOMME DV BAS-POICTOV; OBSERVATIONS ET INTERPRÉTATIONS DV MESME AVTHEVR SVR LES PLVS OBSCVRS PASSAGES. A POICTIERS, 1567. »

Quatre feuilles et 54 pages. Les quatre feuillets préliminaires contiennent la dédicace, une vie d'Épictète et une ode du fidèle Albert Babinot. La bibliothèque de Poitiers possède un exemplaire de ce livre très-rare, que nous n'avons pas vu, mais que M. Fillon a étudié; il a extrait un passage de l'épître dédicatoire, que nous reproduisons après lui, comme contenant quelques détails sur la vie de l'auteur.

« ANDRÉ DE RIVAVDEAV A HONORAT PRÉVOST [1], SON BON SEIGNEVR ET AMY.

« *Mon Honorat, i'ay tousiours accoustumé de consacrer aux grans le titre ambitieus des liures; mais quand il est question d'en faire quelcun iuge et comme censeur, ie m'adroisse à tel qui le receoit, non pour entendre, mais pour iuger. De ceste façon ay-ie prié le seigneur de la Noue, de Bretaigne, gentilhomme de rare et délié iugement et mon amy, de cognoistre de mes premières œuures, qui sont au iour soubs le nom de la Royne de Nauarre, princesse digne de toute louange. Ainsy meis-ie entre vos mains, y a près de neuf ans, la cause d'Albert Babinot, poète chrestien, et la voyant approuuée par vostre témoignage et recommandation, ie mesprise tous les Zoïles et faux Aristarques de France, comme ie fais de ceste heure vn tas de nouueaus hommes, enfans de la terre, qui, bruslans de ialouzie et époinçonnés de secrettes passions, s'auancent de iuger nos faicts et dicts, et exercent de cruelles enuies contre moy et ma renommée naissante. Mais ce propos me cuist, et il m'est trop plus aggréable et doux de me ressouuenir des iours et mois que nous auons passés à Poictiers autresfois, en grand contentement et repos, par la communication des lettres, combien que vostre fieure quarte vous tourmentast fort à l'heure. Ie vous feis bonne compagnie, et nous ne*

---

[1] Honorat Prévost, chevalier de l'Ordre, seigneur du Chastellier-Portault (paroisse de Mouilleron-en-Pareds), fut l'un des principaux chefs calvinistes et le confident du prince de Condé. Il fut assassiné, après la bataille de Jarnac, par les amis d'un officier catholique qu'il avait tué en duel.

perdismes temps. Ie croy qu'il vous ressouuient bien en quoy nous l'employasmes. Depuis, ie vous ay veu vne seule fois en cour, à Sainct-Germain-en-Laye, en la chambre du feu Roy de Nauarre. Ie veus aussi ramenteuoir les fréquentes exhortations que vous me faisiez pour m'auancer, ayant conceu celle d'espérance de moy que si la fortune (qu'il me soit permis de parler ainsi sans faire force sur ce mot qui n'est pas chrestien) y eust satisffait, i'ay opinion et ne me glorifie qu'en la grâce de Dieu, que le reste n'eust point manqué. Mais la mort du très-chrestien roy Henry de qui nous espérions beaucoup, et les troubles qui sont suruenus depuis m'ont faict embrasser la sentence : Qui a esté bien caché, a bien vescu; *combien que ie n'ay failly à la religion et respublique et au seruice du Roy, en ce qu'vne priuée personne peust et doibt. Ie vous prie vous faire croire que ny la longueur du temps, ni la distance des lieus, qui nous ont tant séparés, ont en rien amoindri ny refroidi de ma part l'amitié iurée entre nous, à laquelle ie n'espère non plus faillir qu'à ma réputation que i'ay plus chère que ma vie. Ceste lettre seruira de tesmoignage à la postérité en quelle estime i'ay vostre vertu, pour laquelle ie vous ay honoré présent et absent, et vous ay faict part en mes œuures comme à celuy qui mérite iuger des plus grandes choses. Or, quant à ceste-cy, elle se doibt peust-estre estimer petite pour mon regard, mais, certes, très-grande pour le respect d'Épictète, duquel ie vous peus asseurer, par ce liuret, qu'après la lecture des saincts escripts, vous n'en sçauriés trouuer en tout le reste des meilleurs escrivains qui vous aporte plus de consolation et contentement. Voylà ce que i'avoy à dire. Mais ce*

pendant que ma traduction est soubs la presse, monsieur de la Guillotière, mon père, m'a communiqué, de sa très-copieuse bibliothèque, le commentaire de Simplicius sur Epictète, faict latin par Angelus Caninius, fort abile homme et grandement versé aux lettres grecques, soubs lequel i'ay ouy, en ma grande ieunesse, l'obscur liure de Théodore Gaza. Or, ie me plaisois tant en ma traduction, que ie ne vouloy recercher aucun auteur qui m'y peust seruir..... et me déplaisoit que ie ne voyoy l'original de la langue de Simplicius; mais mon père, à qui la longue expérience des choses et le perfect sauoir des bonnes lettres ont aporté plus de meur iugement, a bridé et resserré ceste mienne présomption, et m'a exhorté, et après commandé de reuoir ma version sur ce commentaire..... etc. »

Rivaudeau fait ensuite remarquer les différences qui existent entre sa traduction et celles de Caninius et de Politien, et invoque en terminant la protection de Prévost contre « les sycophanties de ceus qui le vexent depuis dix ans d'imputations intolérables, lesquels n'ont onques peu souffrir qu'il tînt le ranc que ses longues estudes et tant de veilles et trauaus ont mérité.

« De la Vieille-Groizardière, ce xx ianvier 1567. »

« *André, continue M. Fillon, l'âme ulcérée par la critique, qui pouvait lui reprocher avec raison une trop grande confiance en son talent précoce, renouvelle ses plaintes au commencement de ses* Observations sur la doctrine d'Épictète. *Malgré les périls auxquels étaient exposés ceux qui habitaient les châteaux sans défense,*

André avait fixé sa demeure à la Groizardière, et ne paraît pas s'en être souvent éloigné de 1562 à 1569. Ses liaisons avec les chefs calvinistes lui servaient probablement de sauvegarde. A partir de ce moment, ajoute M. Fillon, la carrière littéraire d'André paraît être terminée. Son esprit avait pris une tournure plus sévère, tendance que nous font connaître ses Observations sur la doctrine d'Épitecte; *et, docile aux conseils de Babinot, il commençait à reporter ses études vers des questions religieuses* [1]. *Déjà il avait commenté l'Épître aux Hébreux* [2] *et l'Évangile de saint Matthieu, et il songeait à publier ce travail; mais les malheurs du temps l'engagèrent sans doute à quitter la plume pour l'épée.*

« *Pendant quatre ans on perd sa trace. Le 17 juin 1572, il était de nouveau à Fontenay, où il vendit quelques morceaux de terre qu'il possédait à Ecoué à Christophe Claveau, sieur de Puy-Viault, l'un des chefs protestants du Poitou.*

« *La vie d'André est ensuite entourée d'une sorte de mystère, et nous ne le voyons reparaître qu'à l'occasion*

---

[1] Quitte donc, Riuaudeau, les muses gratieuses,
L'honneur de ta ieunesse, et prens les sérieuses;
Suis l'inspiration de ton cuer généreus
Et tu viuras heureus.

....

Ne fraude point l'Église et sa douce espérance,
Qui attend de ton mieus la douce ioussance,
Donne toi tout à elle; et de ce sainct labeur,
Atens très-grand honneur.

[2] Pages 44 et 52 de la *Doctrine d'Epictète.*

du partage des biens de son père, qui eut lieu à Beauvoir-sur-Mer, le 7 mars 1579. Lui-même mourut bientôt après, laissant un fils et une fille : André, seigneur de la Flocelière, et Débora. Le nom de sa femme n'est pas connu [1]. »

Tel fut André de Rivaudeau. Sa carrière, commencée par de fortes études, s'est surtout manifestée par des poésies dont le principal défaut fut de ressembler trop à celles de son siècle; puis, balloté par les révolutions et les guerres religieuses, il fut condamné à obscurcir son esprit au fond d'une gentilhommière. Pouvons-nous toutefois ne pas l'excuser du parti modeste et philosophique qu'il a pris au milieu de ces tristes rivalités, et d'avoir précédé Descartes dans l'adoption de la devise : Qui benè latuit, benè vixit. *Sa mémoire, confiée à un fragile* Essai, *ne s'est débattue qu'avec peine contre l'oubli. Les biographes modernes ont passé son nom sous silence. La Croix du Maine, qui fut presque son contemporain, le signale dans sa* Bibliothèque, *et mentionne même Robert Ribaudeau comme auteur de la traduction de la* Noblesse civile, *mais il ignore la parenté de Robert et d'André. Duverdier a répété ce que la Croix du Maine avait dit; et Dreux du Radier, en sa* Bibliothèque historique et littéraire du Poitou, *n'ajoute guère à ses prédécesseurs. Grâce à* Aman, *Rivaudeau est cité dans la* Bibliothèque du Théâtre-Français, *depuis son origine, par le duc de la Vallière, ainsi que dans les* Recherches *sur le même théâtre, par Beauchamp; enfin*

---

[1] B. FILLON, *le Cabinet de Michel Tiraqueau.*

le Manuel du Libraire et de l'Amateur de livres, *de Brunet, décrit le petit volume des poésies de Rivaudeau; mais il n'en peut indiquer le prix, vu que l'ouvrage est absolument hors du commerce.*

De nos jours, plusieurs écrivains du Poitou ont évoqué le souvenir trop éteint de Rivaudeau. M. Alfred Giraud lui a consacré quelques pages bien senties dans le Bulletin du Bibliophile (*avril 1851*); *comme nous, il a été frappé du caractère noble qui se manifeste partout dans les écrits de ce poëte. « L'épître à Remi Belleau, dit-il, montre particulièrement une nature généreuse et ardente; son admiration pour Ronsard, le prince des poëtes de son temps, est jeune et chaleureuse, en dehors de l'envie. » M. Eugène Talbot lui a rendu un égal hommage devant la Société académique de Nantes. Mais il était réservé à M. Benjamin Fillon, l'infatigable investigateur des gloires de sa province, de recueillir avec un zèle ingénieux les témoignages les plus détaillés sur Rivaudeau et sa famille. Il en a publié la substance dans l'intéressante brochure que nous avons déjà citée : le* Cabinet de Michel Tiraqueau. *C'est grâce à lui que nous avons pu donner quelques détails sur la vie de Rivaudeau.*

Au temps de Rivaudeau, le Poitou renfermait une génération de savants, de littérateurs, d'hommes éminents, attestant un grand élan intellectuel dans cette province. Nous avons déjà nommé André Tiraqueau et son fils Michel, auxquels il convient de joindre Barnabé et Pierre Brisson, illustres magistrats; François Viète,

le célèbre mathématicien, inventeur de l'application de l'alphabet à l'algèbre, qui fut, comme Rivaudeau, l'ami et l'hôte de Françoise de Rohan; Nicolas Rapin, le guerrier devenu poëte; le joyeux veneur du Fouilloux et son parent Jean de Sansicquet, seigneur de Denans; les Sainte-Marthe; puis Henri de Sallenove, Sébastien Collin, Jacques Bereau, Jonathas Petit, du Voisin de la Popelinière, Bastard de la Cressonnière; enfin les deux célèbres et gracieuses muses de Poitiers, Mme et Mlle des Roches, qui, liées par le talent comme elles l'étaient par le sang, ne firent en quelque sorte qu'un poëte à elles deux, et jetèrent par leur esprit un éclat si vif et si doux sur les Grands-Jours de Poitiers, où étaient rassemblés les esprits les plus cultivés de la France, les Pasquier, Brisson, Sainte-Marthe et tant d'autres.







GÉNÉALOGIE

DE LA

FAMILLE RIVAUDEAU

Lors d'une visite pastorale faite par l'évêque de Luçon à Beauvoir-sur-Mer, en 1533, on remarque les noms de Jean Ribaudeau, prêtre attaché à l'une des églises du lieu, et de son frère Pierre Ribaudeau, avocat et procureur de la fabrique. Ce dernier serait, selon M. Fillon, le père de Robert Ribaudeau, licencié ès lois, eslu à Fontenay, anobli par Henri II.

§ I.

I. Robert Ribaudeau, écuyer, sieur de la Guillotière et de la Groizardière, valet de chambre du roi Henri II. Il épousa Marie Tiraqueau en 1537, et en eut :

1° André (le poëte), qui suit;

2° Marie, femme de Gilles Boscher, écuyer, s^r de la Guyonnière, demeurant à Beauvoir-sur-Mer;

3° Henri, s^r du Vignault, mort garçon, à Poitiers, en 1581;

4° Madeleine, morte fille, vers 1579;

5° Théodore, mentionné au § II;

6° Renée, morte fille;

7° Baptiste, mentionné au § III.

II. André (le poëte), écuyer, s^r de la Flocelière, né à Fontenay vers 1538, décédé en 1580; on ignore le nom de sa femme. Ses enfants furent :

1° André, qui suit;

2° Débora.

III. André (fils du poëte), éc., s^r de la Flocelière et de la Jolonnière, avait pour curateur son oncle Théodore, en 1584. Il épousa Françoise Mourain, qui, devenue veuve, se remaria à Benjamin de Louvain, qui se qualifia aussi s^r de la Flocelière.

Du premier mariage naquirent :

1° Claude, qui suit;

2° Louis, rapporté au degré suivant.

IV. Claude, éc., s^r de la Jolonnière et de la Flocelière, épousa Gabrielle des Nouhes, d'où :

1° Jeanne, mariée à Benjamin Mourain;

V. 2° François I, baptisé à Saint-Gervais, en 1623, éc., s^r de la Jolonnière. De sa femme Marie Robert de Lézardière, il eut :

1° François, qui suit;

2° Louis, s^r de la Delinière;

3° Marie-Gabrielle, mariée à Louis Eveillard, éc., s^r de la Vergne-Saint-Révérand;

VI. François II, s^r de la Jolonnière, époux de Julienne de la Tousche-Limouzinière de Maunicq; ils eurent pour enfants :

1° François, baptisé à Sallertaine, en 1690, qui suit :

2° Louis-François;

3° Françoise.

VII. François III, éc., s^r de la Jolonnière, décéda sans postérité, ainsi que son frère Louis-François, qui vivait encore en 1727. La Jolonnière passa alors à leur sœur Françoise, qui avait épousé vers 1720 Pierre-Joseph de la Rochefaucauld-Bayers, s^r de la Ferronnière; elle transmit ainsi à cette famille l'héritage des Rivaudeau.

IV (*bis*). Louis (petit-fils du poëte), éc., s^r de la Guillotière, marié : 1° par contrat du 27 novembre 1622, à la Chaize-le-Vicomte, avec Marguerite Chabotte, fille de *Hesther* Chabotte, éc., s^r de la Guimardière et de la Choppinière, et de Perrine de Ligavaux; 2° à Renée de Croc, avant 1642; 3° à Marguerite Seigneuret. On ignore s'il y eut postérité du premier et du troisième mariages; mais les registres de Châteauneuf mentionnent, comme provenant du second :

1° Gabrielle, née en 1644;

2° Louise, née en 1646;

3° Anne, née en 1647;

4° François, né en 1650.

Rien de certain sur le sort de ces quatre enfants. Louis de Rivaudeau décéda à Saint-Gervais, âgé d'environ soixante ans, et fut inhumé dans l'église, le 9 avril 1670.

§ II.

II. Théodore (frère du poëte), éc., s[r] de la Charollière et de la Reintruère, paroisse Saint-Philbert-de-Pont-Charrault, mari de Marguerite Prévost, de la famille Prévost du Chatellier-Portault, qui lui donna :

1° Marie, mariée deux fois : 1° à Gilles de Thorigné, éc., s[r] de la Poictevinière; 2° à Jacques Viault, éc., s[r] du Fougeray;

2° Joachine, femme de Jean Forestier, éc., s[r] de Cothines;

3° Jeanne, femme de Nicolas Mourain, éc., s[r] de la Piardière et de la Gilletière.

§ III.

II. Baptiste (frère du poëte), éc., s[r] de la Groizardière, marié à Renée de Tusseau, dont il eut :

1° Pierre, qui suit;

2° Renée, femme en premières noces de René Templerie, éc., s[r] de la Rollandière, d'Aizenay, et en deuxièmes noces de Philbert Marinet, éc., sieur de Landrodière.

III. Pierre, éc., sieur de la Groizardière, décédé sans postérité, vers 1620.

Les registres de l'état civil des cantons de Beauvoir-sur-Mer et Challans (Vendée) sont remplis du nom de Rivaudeau pendant le XVIIe siècle. Cette famille paraît avoir tenu un rang considérable dans la contrée jusque vers 1730, époque où elle disparaît complétement.

Les principaux lieux possédés ou habités par la famille Rivaudeau, dans les environs de Beauvoir, Challans, la Garnache, sont les suivants :

La *Guillotière,* simple ferme, dans la commune de Notre-Dame-de-Monts. Ce premier fief de la famille est en plein marais, et n'a jamais dû être habitable que pour des fermiers.

La *Flocelière,* commune de la Garnache, n'offre aujourd'hui qu'un hameau. Plusieurs actes, où figurent des membres de la famille Rivaudeau, attribuent à ce lieu le titre de châtellenie; mais il ne semble pas que la Flocelière ait jamais été habitée par cette famille : le château avait sans doute cessé d'exister dès cette époque. Il ne faut pas confondre ce fief avec la seigneurie, bien plus importante, qui a laissé le même nom à une commune du canton de Pouzauges.

La *Groizardière,* commune de Châteauneuf, fut habitée par le poëte, de 1562 à 1570; il a daté de là son épître à M. de la Noue, le 1er mai 1565, celle à Françoise de Rohan le jour suivant, et la lettre à Honorat Prévot, le 20 janvier 1567. Il ne prit jamais

le titre de seigneur de la Groizardière, parce que cette terre appartenait à son père, et qu'elle fut, après la mort de celui-ci, dévolue à Baptiste, le plus jeune des cohéritiers. La Groizardière est situé sur le versant nord du coteau qui regarde le marais et les vastes herbages de l'Ile-Chauvet, Bouin, Machecoul, Bois-de-Cené (le marais de Bois-de-Cené avait anciennement le titre de châtellenie du Coustumier, et dépendait de la seigneurie de Retz). La vue de la Groizardière s'étend, au delà de l'immense prairie, sur la baie de Bourgneuf sans cesse sillonnée par des flottilles de bateaux pêcheurs et encadrée par les collines de Noirmoutier et de Pornic. Les coteaux de Retz, qui font suite à ces dernières, laissent apercevoir l'église de Saint-Cyr, dans le rayon de laquelle naquit, en 1531, le célèbre François de la Noue, surnommé *Bras-de-Fer,* le contemporain par conséquent de Rivaudeau, qui fut lié avec des membres de cette famille. Le manoir de la Groizardière est aujourd'hui démoli, et ne laisse voir que les fondations. Ce n'était pas un château important, mais seulement ce que les titres du pays nomment habituellement un hôtel noble. Les pierres de taille qui encadraient les ouvertures et dessinaient les angles étaient extraites des belles carrières de Saint-Savinien et de Crazanne, aux bords de la Charente, et indiquaient que la construction avait été faite avec un certain luxe. Ces mêmes pierres figurent aujourd'hui dans la reconstruction qui a été faite de la ferme et des étables. La Groizardière était accompagnée autrefois de plusieurs métairies; elle n'est aujourd'hui qu'une simple ferme, avec un bois taillis d'une certaine étendue, qui jadis fut sans doute une futaie ombrageant les méditations du poëte. Elle fut saisie sur la succession de Pierre de Rivaudeau,

vers 1620, par des cohéritiers mêmes, et vendue à leur requête. Une famille de la Forêt la possédait pendant le XVIIIe siècle et en prenait le nom.

La *Jolonnière* était le plus important des domaines possédés par les descendants de Robert Ribaudeau. Elle occupait le versant opposé du coteau, au pied duquel est la Groizardière. Le château, entouré de cinq fermes, s'élevait, non loin de la route de Challans à Beauvoir, au bord de l'herbage de Sallertaine; et la vue, plongeant sur cette fertile contrée, n'avait d'autres limites que les dunes aux reflets dorés qui tracent le rivage des anciennes îles de Rié et de Monts, aujourd'hui réunies au continent. Le manoir a été démoli par le temps encore plus que par les hommes; quelques murs du rez-de-chaussée ont seuls été conservés, et contribuent à former l'habitation du fermier; ils indiquent une construction du XVIe siècle. A l'un des angles se voyait encore, il y a trois ans, une tourelle à pans coupés, construite en simples briques posées de champ. Ce fragile donjon a survécu plus d'un demi-siècle à la féodalité. La Jolonnière a passé à la famille de la Rochefoucauld-Bayers, par suite du mariage d'un membre de cette famille avec Françoise de Rivaudeau, vers 1720 [1]. La Jolonnière est ainsi restée à la famille Rivaudeau un siècle de plus que la Groizardière.

Les *Loges*, commune de Châteauneuf, étaient habitées en 1650 par Louis de Rivaudeau, s^r de la Guillotière, petit-fils du poëte et époux de Renée de Croc. Ce manoir, encore debout, est sans style; quelques

---

[1] *Dictionnaire des familles du Poitou*, par M. Beauchet-Filleau, art. L'Espinay.

cheminées indiquent le XVIe siècle. Deux tourelles flanquaient les angles avancés du jardin : elles ont été rasées. Les Loges étaient possédées au siècle dernier par la famille Lingier, puis par la famille Bougrenet de la Tocnaye.

La *Gilletière*, commune de Saint-Gervais, était habitée en 1632 par Louis de Rivaudeau, au moment où il se maria avec Marguerite Chabotte ; par Benjamin de Louvain, son beau-père (mari de sa mère), et par Nicolas Mourain et Jeanne de Rivaudeau, son épouse. Le petit-fils de ces derniers, Benjamin Mourain avec Jeanne de Rivaudeau, sa femme, y résidait également vers 1670. Elle a passé, pendant le XVIII[e] siècle, à la famille de la Forêt, et de celle-ci, éteinte pendant la Révolution, à la famille de Régnier, continuation de Louis Régnier, seigneur de la Planche, auteur de l'*Estat de la France sous le règne de François II*. L'ancien manoir de la Gilletière a été remplacé en 1777.

Le *Puy-Verger* est une maison du bourg de Saint-Gervais, qui fut habitée, vers 1650, par divers membres de la famille Rivaudeau et par Benjamin de Louvain, s[r] de la Flocelière.

Le *Catalogue des Nobles de la généralité de Poitiers*, arrêté par M. Barentin, intendant, en 1667, contient les lignes suivantes :

« *Châteauneuf :* André Rivaudeau, s[r] des Rallières.

« *Sallertaine :* Louis Rivaudeau, s[r] de la Jollonière.

« *Saint-Jean-de-Monts :* Louis Rivaudeau, s[r] de la Guillotière. »

Ce dernier habitait les Loges, à Châteauneuf; mais on l'avait appointé à son domicile seigneurial.

Je suis né au milieu de cette contrée, un siècle après la disparition des Rivaudeau, qui y tinrent longtemps le premier rang. Leur souvenir y est totalement effacé; il n'est ni mémoire d'homme ni tradition qui en puisse rendre compte. Les registres de l'état civil, mutilés par la guerre, sont le seul écho qui répète encore leur nom au nombre infiniment restreint des curieux qui écartent les voiles d'un siècle et demi pour prêter l'oreille.

A Fontordine-Saint-Gervais, avril 1858.

CH. MOURAIN DE SOURDEVAL.







A IANNE DE FOIX

TRÈS-ILLVSTRE ET TRÈS-VERTVEVSE ROYNE DE NAVARRE

Ma Dame, tous ceux-là qui consacrent aux grans
Leurs escrits sérieux, les sçauent ignorans,
Et si ne les font pas iuges de leur doctrine,
Mais ils pensent cecy, que leur grandeur est digne
Des Muses, ou plustost enseignent aux seigneurs
D'auancer les sçauans aux biens et aux honneurs;
Et, en particulier, attendent récompense
De leur docte labeur, d'vne vaine esperance
Dont ils restent trompés, et mieux il leur vaudroit
S'en adroisser à tel qui leur cause entendroit,
Et, bien que d'ailleurs fust sa puissance petite,
Certes peust dignement estimer leur mérite.
L'honneur soustient les arts, le vertueux desir
De louange adoucist le trauail en plaisir.
Mais quoy? la poureté, presque aux doctes commune,
Assise en leur fouyer, les foule et importune,

Et très-mal-aisement maints se peuuent sauuer,
De qui ce monstre laid fait les vertus couuer.
Car de ce temps les mains des Princes sont fermees,
Aux sçauans, et sont peu les lettres estimees :
Barbare chicheté! les finances des Roys
Seruent aux carneuaux, aux lices, aux tournois.
Les mignons d'Apollon, accroupis aux estudes,
Façonnent les leçons de leurs escholiers rudes :
Qu'on pourroit employer aux affaires d'estat,
Ou celles qu'aux palais, en iustice on debat,
Ou grans Ambassadeurs d'vne graue eloquence
Discourir sur la guerre ou sur la patience;
Mais on auance là ceux qui sçauent vn peu,
Gens qui ont bonne mine et souuent mauuais ieu.

Ie ne parle pour moy, qui, par la prouidence
De Dieu, me trouue hors de toute cette dance.
Ie ne suis souffreteux de ma condition,
Et n'ay besoin de mieux; puis, franc d'ambition,
Ie mesprise la gloire et l'honorable peine
De monter aux honneurs d'vne atendante aleine.
I'ay aprins les faueurs des Roys et de la Cour,
Pratiquees longtemps, se passer en vn iour.
Quand elles dureroyent, qu'il est mal-aisé suiure
Tout ensemble la Cour et ensemble bien viure.
Que les conseils des bons n'y sont si tost receus
Que des meschans par qui les Princes sont deceus;
Et quand l'ame i'auroy haute et ambitieuse,
Et quand i'auroy la main tres poure et disetteuse,
Neantmoins si i'estois vn petit vertueux,
I'auroy bien rencontré remede pour les deux

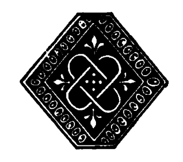
En votre Royauté, qui, de sceptre et couronne
Semblés les autres grans, et non de la personne;
Miroir des bonnes meurs et de la pieté,
Suyuant les pas d'Astree et la droicte equité;
Très-liberale aux bons, aux meschants rigoureuse,
Amie des sçauans, sçauante et vertueuse,
Vers qui ni les plaisans, les poetes, ni flatteurs,
Ni ces trouueurs d'argent, ni ces grans prometteurs
Ont fauorable accès; mais ceux dont la iustice
Vous est bien aperceuë, ennemie du vice.
Mais faut-il discourir si longuement vn fait
Esprouué par les bons, que tout le monde sçait?
Il suffit que cela m'a fait vouer mon liure
A vostre maiesté pour plus seurement viure
Soubs si digne faueur, qui sauez estimer
Les escripts saints et bons, les louer et aimer;
Qui taxe la bonté d'vne fauce sagesse,
Et l'estime souuent au prix de la vieillesse :
Comme les vieux escus, les poemes plus vieux,
Il tient pour les meilleurs, plus chers et prétieux.
C'est tout, ie veux pourtant vous aduertir d'vn cas,
Le iugement du peuple ici ne suyués pas,
Il hait les nouueautés, et les plumes Grégeoises
Et Romaines il met au dessus des Françoises.
Il faut en preferant les estrangers aux siens,
Et aux doctes nouueaux les resueurs anciens.
Ie croy qu'il y en a, dont la troupe est petite,
Qui de tous ces premiers esgalent le merite.
Ie ne mets en ce ranc vn monde d'escriuains,
Qui de mille cayers nous barbouillent les mains,
Ne seruant qu'aux beurriers et aux fripiers libraires,

Aux merciers, aux grossiers et aux apothicaires.
Mais certes il en est qui aux langues et arts
Nous rendent les esprits de ces diuins vieillards;
Soit, si ie l'ose dire, en la theologie,
Ou en la medecine ou la philosophie;
Et de ma part ie veux, tant que ie puis tascher,
Quelques fautes fuïr, ou ie vois trebucher
L'Euripide ancien, dont le grand Aristote,
Très-seuere censeur, le chastie et le cotte;
Ie ne veux suyure Plaute en ce qu'Horace a dict
Estre en luy vitieux, rabaissant son crédit.
Mais de ces repreneurs les plumes trop hardies
N'eussent peut-estre fait de bonnes tragedies,
Et aussi n'entrepren-ie au langage estranger
A ce prince tragic de me comparager.
Bien que i'escrive en grœc, et bien que ie l'entende,
Ie ne sçaurois pourtant faire vne œuure si grande;
Mais ie veux en ma langue oser, audacieux,
Faire entendre qu'on peut tout autant que les vieux,
Lorsqu'ils ont le mieux faict, sans ensuyuir pour guide
En ce qu'ils ont failly Plaute ni Euripide.
Quoy! chascun dict ainsi, et chascun se promet,
Faucc temerité! d'ataindre le sommet;
Tous brouillent le papier, tous se meslent d'escrire,
Et des hommes cecy presque est la faute pire.
Moy-mesme qui me di escrire point ou peu,
Auant l'aube du iour ie demande du feu,
Ie demande vne plume, et de fascheuse grace
Vint suiets entrepris ie renuerse et retrace;
Ie hurte le poupitre et mordille mes doits,
Ie tien la veuë basse, et haute quelquefois;

Ie suis impatient, ie rechigne et me ride :
Or ie veux commenter l'Electre d'Euripide,
Or ie veux eclarcir les grans thesors des Grœcs,
Ores des liures saintz les plus rares secrets.
Comment! vn autre ouurier ne prendra la boussole,
Ni le cadran, craignant de mal jouer son role,
Celuy n'ordonne pas le cirop incognu
Au malade, qui est pour artizan tenu,
Car c'est aux medecins à composer les doses
De casse et d'agaric et de pareilles choses;
Chascun fait son mestier, mais les sages et fous,
Les bons et les mauuais escrivent presque tous.

Ie ne veux pas toucher les humeurs des poetes,
Leurs cerueaux esuentés, leurs trop legeres testes,
Leur vie trop oisiue, ou leur condition
Chetiue et affamee ou leur presomption.
Ie diroy seulement qu'on iuge le poete
Non pas tant par les vers que le suiet qu'il traite;
Empedocle se doit philosophe nommer,
Thëognis ne se doit poete surnommer,
Ni Phocylide encor, Lucrèce, ni Pontan,
Ni Candre, ni Lucan, ni mesmes Opian;
L'vn traite la nature et vn autre l'histoire;
L'autre enseignant les meurs a auancé sa gloire.
Autres sont les discours de la folle Sapphon,
De Stesichore, Ibyc, du chauue Anacreon.
Ie veux de ces premiers surpasser le merite,
Non pas par mon sçauoir, car ma force est petite;
Mais par le puissant nom de ce très-grand seigneur
Dont ie chante les faicts, la victoire et l'honneur.

Ma Dame, ce nom-là m'aporte confiance
Que soubs vostre faueur la Nauarre et la France
Receuront mon labeur, et verront quelquefois
Mon liure bien venu aux familles des Roys.





AVANT-PARLER

D'ANDRE DE RIVAVDEAV

A MONSIEVR DE LA NOVE

CHANOIGNE DE BRETAIGNE

Mon bon seigneur et amy, c'est aux Roys et aux Princes à qui les tiltres magnifiques des liures se doyuent vouer, et mesmement à ceux qui aiment et fauorisent les bonnes lettres. Mais quand l'on desire recommander sa cause et faire entendre son intention priuément, il se faut adroisser à un amy, et non seulement cela, mais à un amy sauant et auisé. Et est toutefois cela si peu aisé que la plus grande poureté que nous ayons en ce monde est de tels amis. I'ay toute ma vie tasché, par les moïens que Dieu m'a donnés, d'en acquérir; mais il ne me ressouuient point d'en auoir iamais veu ni rencontré aucun de qui, pour l'auoir si peu hanté, ie desirasse tant l'amitié que ie fay la

vostre, m'estant persuadé que ce me seroit vn singulier bien, honneur et contentement d'esprit, s'il vous plaist me tenir en vostre bonne grace comme le plus affectionné à vostre seruice, et le plus grand admirateur de vostre vertu que vous sçauriez iamais rencontrer. Si ie gagne ce point, ie feray bien entendre à la postérité, Dieu aidant, que ie m'en tiens fier et glorieux, comme d'vne très-riche conqueste. Ie viens maintenant à ce que ie vous veux discourir et communiquer du faict qui s'offre.

Si la disposition des temps m'eust peu souffrir mettre au iour les amples commentaires que i'ai faicts, il y a bien six ans, sur Electre, tragedie d'Euripide, nouellement nee par le labeur de Pierre Victorius, et non encores exposee d'aucun, ils me dispenseroyent de ceste heure (comme encore enten-ie qu'ils me dispensent à l'aduenir, Dieu aidant) du trauail, que i'eusse autrement pris au sueil de ceste œuure, de donner plus grande clarté à ceste partie de la Poësie. En laquelle depuis les premiers Grœcs nul homme, à mon auis, a fidelement versé ni s'est composé au vray et naïf artifice que Seneque seul, qui encores ne se est du tout formalizé ni à l'art ni à la façon des anciens. Vray est que ceux qui auront bien leu le petit traité d'Aristote n'auront pas grand besoin ni de tout ce que i'ay escript en mon liure, ni de ce que ie sçauroy enseigner icy. Porquoy ie les renuoye là ce pendant fors en ce qui n'est si bien rapporté à l'estat de nostre temps, à l'humeur de nostre nation et à la propriété de nostre langue, sans quoy

le plus habile Grœc de chrestienté, ni le philosophe mesmes qui en a escript, encores qu'ils entendeissent nostre langage, sçauraient bien bastir une tragedie françoise. Cela se cognoistra aux discours que i'en ai faict sur Electre. Maintenant ie n'en ay rien à dire, fors que ceux qui font des tragedies ou comedies de plus d'vn iour ou d'vn tour de soleil (comme parle Aristote) faillent lourdement, ce que ie di hardiment combien que Terence ait donné deux iours à son Eautontimorumene (c'est-à-dire à celui qui se chastie soy-mesme), et d'autres de mesmes. Car en tout cela ne se peut sauuer du vice, mais il est monstrueux d'y mettre beaucoup de mois ou d'ans, comme font quelques-vns. Mais ces tragedies sont bien bonnes et artificielles, qui ne traitent rien plus que ce qui peut estre advenu en autant de temps que les spectateurs considerent l'ebat. Le vocable du philosophe, icy poete, est fort propre pour ce que ie veux dire, et il est traduit par Marc Ciceron au commencement de son liure des Orateurs renommes à vn autre propos.

Mais ie ne mesle point de grœc parmi le françois. Ie conseille à ces songes de poetes qui ont tant tiré à la courroye de l'Escriture sainte, sans faire vn seul brodequin qui valust, que quand ils voudront amener vn messager sur l'eschaffaut (qui ait en voyage de plus d'vn jour affaire), qu'ils le facent parler ia retourné; s'ils veulent envelopper en leur farce vne chose auenue deuant, qu'ils la facent conter sans la representer. Il y a mille autres moyens pour couurir son ieu que ie veux bien croire qu'ils entendent. Vn

moindre vice est de ce qu'ils appellent les machines, c'est-à-dire les moyens extraordinaires et surnaturels pour delier le nœud de la tragedie : vn dieu fableux en campagne, vn chariot porté par vn dragon en l'air, et mille autres grossières subtilités sans lesquelles les poetes mal fournis d'inuentions ou d'art, ou mesprisans ce dernier, ne peuuent venir à bout de leur fusée ni depestrer le nœud gordien, sinon de la façon du grand Alexandre, à coups de baston. Aristote marque ceste faute en la Medee, et ie l'ay cottée en Electre auec d'autres. Or, il ne faut imiter leur licencieuse façon, que nous pouuons blasmer comme Horace tenaille franchement celle de Plaute en son Art Poétique, ou ie renvoy aussi ceux qui voudront lire quelque chose de la tragedie, et à vn gros volume qu'en a faict vn Scaliger, dont ie n'ay veu encore que le titre.

Assez de cela. La dispute ne semble estre encore bien résolue entre les doctes de quel temps est escheüe l'histoire d'Esther, et quel est ce roy Assuere; car quelques-vns le veulent estre Astyages, huitiesme Roy des Medes, que Daniel appelle Assuere. Cestuy-cy fust fils du vieux Daire, autrement nommé Cyaxare, grand pere de Cyrus, qui fust aucteur de la seconde monarchie des Perses. Ceux-là enferment le liure d'Esther au temps des soixante et dix ans de la captiuité de Babylone, et le tenant pour chose toute certaine, le font mettre au commencement des bibles comme vn oracle. C'est trop hardiment besongné que cela. Et n'ont ces hommes, à mon auis, aucune

plus grande raison de ceste leur si grande asseurance, sinon cecy, qu'il ne se trouue aucun autre Assuere que cestuy-là, ni en la monarchie des Medes ni en celle des Perses. Or, voyons nous que manifestement c'est Assuere qui est appelé Artaxerxe en la partie apocryphe d'Esther, combien qu'en ceste-cy il y a en quelques endroicts toute apparente diuersité d'auec celle qui est canonique et receüe, laquelle on peust voir au sixiesme et douziesme chapitres des presents faicts à Mardochee. Toutefois l'auctorité ne doibt pas estre petite des choses que on a trouuees en la version des soixante et dix interpretes, ne fust-ce que pour l'ancienneté, et qu'il n'est pas vray semblable qu'ils ayent failly aux noms et aux temps, quand à ce qui est en l'XIC, et d'ailleurs, que Mardochee estoit de ceux qui furent transportés par Nabuchodnezer, ce qui se peust alleguer pour faire cheoir le faict au temps d'Astiages, deuant Cyrus, autheur de la déliurance, selon l'Escripture saincte. Maintenant, Ioseph, Iuif, qui n'a ignoré cela, nomme ce roy Artaxerxe. Métasthène, Perse de nation, aux Annales anciennes, le surnomme Artaxerce Assuere; mais il le met après Daire Longuemain, laissant Xerxe pour ceste raison, ce me semble, que embesongné au voyage d'Europe, qui fust long, cestuy-cy gouuernoit l'Orient auec auctorité presque royale, et que Xerxe estant retourné en son royaume ne feit plus rien de bon, et fust tué deshonnestement par ses propres gens. Neemie et Esdre laissent aussi Cambyse et Xerxe, et comptent ces trois seuls : Cyrus, Daïre et Artaxerxe, comme on peut voir en vne demi douzaine de pas-

sages, et particulierement au sixiesme chapitre d'Esdre; car Esdre vescut pour le plus du temps durant Artaxerxe, comme on peut lire à ce liure-là; mais tout certainement la chose va ainsi. Cyrus embrasse la seigneurie des Perses de la façon que tout le monde sçait, tant par l'histoire profane que par la saincte, en laquelle il est appelé l'oinct du Seigneur. Il iouissoit seul d'Assyrie, Mede et Perse, iusques à la mer Ionique, comme dict Thucydide; il commença à régner à quarante ans, et mourut trente ans après. Esaye, quelques centaines d'années deuant, auoit prophetizé qu'il rebastiroit le Temple. Cambyse luy succeda. A cestuy-cy Daire par sort, ou plustot par l'ingénieuse façon dont il feit hennir son cheual, et fust deffaict par Miltiade à Marathon. Xerxe, dix ans après la iournée de Marathon, perdit son armée à Salamine, l'an de la fondation de Rome 266, du temps mesmes que Coriolan mena les Volsques contre les Romains ses citoyens. Aussi Plutarque le compare à Themistocle, qui vescut en mesme temps. Artaxerxe suyuit son pere Xerxe, qui fut surnommé Longue main, duquel il faut entendre ce que dit Plutarque sur la fin de la vie de Themistocle, qu'il se retira vers le grand Roy des Perses. Il fut grand pere d'Artaxerxe Mnemon, la vie duquel a esté escripte par le grand personnage que i'ai tantost nommé. Au reste, homme debonnaire, paisible, et recommandé par toute l'histoire pour sa très-grande douceur, et par Esdre pour l'auancement qu'il donna de tous moyens, conseil, commandement et finançes au bastiment du Temple, comme on peut cognoistre par le

troisiesme de ce prophete, où il y a vne copie de lettres-patentes du grand Roy Artaxerxe à Esdre, prestre et docteur de la loy du Seigneur. Sebastien Munster, escriuain moderne, veut faire place après Xerxe à vn Artaban, sans raison et propos du monde. Plutarque fait mention en son Themistocle de vn Artaban, capitaine de mille hommes de pied, qui estoit du temps d'Artaxerxe. Et de cestuy-là mesmes Iustin escript bien quelque chose; mais Munster a resue en couronnant ce capitaine contre l'auctorité d'Herodote, Metasthene, Perse, Ioseph iuif, Iustin, Ian Zonare et Ian Sleidan, lesquels tous ne parlent nullement d'Artaban comme d'vn Roy.

Metasthene dit bien qu'Artaxerxe Assuere eut trois enfans, Cyrus, Artabane et Daire, qui débattirent longuement de l'empire à force d'armes; mais ce n'est rien qui puisse sauuer ce bon Aleman, car vn Carion attribue notre histoire à Daire, grand pere d'Artaxerxe, abusé de ce que Philon l'appelle Daire Longue-main, et songe qu'Esther est prise pour cette Aristhone que Daire aima infiniment, outre la Royne Atosse, sa femme. Et faut cet asseurer en mille sortes, et au temps, et au nom, et à la chose; car, pour taire le demeurant, l'Escriture sainte et Ioseph enseignent notamment qu'Esther fut femme espouse du roy des Perses après Vasthe. Il est mal aisé de se forpaïser en cela. Mais quant aux noms et à la suite de ces rois, il est assez aisé de s'y mesconter, car on y trouue quelque doute mesmes aux liures de Neemie et Esdre, et y a vne toute cognue diuersité

4

en ce qu'escriuent Metasthene et Sleidan, mais bien plus encores des rois Chaldœns et Assyriens, en quoy ils s'accordent fort peu et discordent bien en quelque point de l'histoire sainte, ce qu'il n'est nul besoin de cotter icy. Somme, l'histoire d'Esther escheoit au temps d'Artaxerxe, cinquieme empereur des Perses et l'an de la fondation de Rome 266, au commencement de la 73e olympiade, l'an de la création du monde enuiron 3480, et 454 auant la natiuité de Iésus-Christ; tout cela se porte ainsi. Quant à la ville de Suse dont il est tant parlé en tout ce discours, c'est la mere ville des Perses, en laquelle Cyrus establit le siege de son empire. Munster dit qu'elle est aujourd'huy appelee Baldacha; les autres prennent Baldacha pour Babylon. Vn Estienne, qui a escript des villes en langage grœc, dit que Suse est ainsi nommée pour l'abondance des lis, d'autant que les Perses appellent les lis de ce nom. Voilà ce que i'ay à dire pour l'histoire que i'ai tout tiré de bons, fideles et anciens aucteurs. I'ay cuidé passer soubs silence la miserable ignorance de ceux qui donnent ce discours à Artaxerxe Mnemon, arriere-fils du nostre, dont i'ay bien parlé là haut, et encores le dis-ie à regret pour sentir en le comptant, la honte de celuy qui l'a pensé. C'est abuser des lettres et des Muses et de la patience des hommes quand on trebusche si laidement et si deshonnestement. Pour le reste, ie me suis rangé le plus reseruement et estroitement que i'ay peu en escriuant ceste tragedie à l'art et au modelle des anciens Grœcs, et n'ay esté ny trop superstitieux, ni trop licentieux, ni en la rime

ni ès autres parties de la poësie. Cela peux-ie bien asseurer, et quelques vns de mes familiers me sont fideles tesmoins que deuant que me contenter de moy-mesmes en ce genre d'escrire, i'ai fait des tragedies en toutes les langues qu'on en list auiourd'huy. Quant à mon intention, ce n'a pas esté pour en rapporter louange (que ie ne chercheroy pas en si petit que quand i'en serois desireux comme ie ne le suis nullement) ni autre quelconque mentionnable. Car i'auoy presque fait deuant qu'auoir pensé pourquoy ie faisoy. Enfin ie me suis resolu que l'ayant escripte en ma grande ieunesse en vn style si rare à nos François, et argument si sainct, elle pourroit estre leüe auec plaisir et contentement de ceux qui aiment les sainctes lettres, et ne sont ennemis des Muses que Marc Ciceron appelle gratieuses. Et est encores ceste-cy la première besoigne à qui i'ay fait humer l'air et prendre le vent de beaucoup de choses que i'ai escriptes sur la langue grœcque et les sainctes lettres, que i'ay laissé denteler aux rats philosophes, craignant deux sortes d'hommes. La premiere est de ces superstitieux et renfroignes qui veulent bannir du monde la plus gentile et polie part de la Doctrine, voire de la vie humaine, et qui cuident tout le zele chrestien consister en mines, morgues, rechignement et incivilité, vsure d'accoustrements mal-propres, enfoncement d'yeux, en faces plombées et saturniennes, et pour ce qui touche ce propos, en vn stile ni docte, ni gaillard, ni eueillé, mais qui sente son vieux trepassé et sa charoigne de trois sepmaines. L'autre est de ces malins refroignés et esuentés cen-

seurs de qui les bisarres iugemens et les troignes ont despesché et renuoyé en moins d'vn quart-d'heure ce qui a esté elaboré en beaucoup d'ans. Vne autre cause a fait tomber mes liures sur l'esponge, qui est la tourbe espaisse de tant de millions d'escripts et de tant de sortes, que ie croy la masse du monde en estre toute moulue et enniuree. Outre, ie n'esperoy pas les petites œuures d'vn nouueau né, et fraîchement eclos des Entre-mondes d'Epicure peussent tenir quelque ranc parmi le faste de ces païs fortunés, ou il ne faut que penser estre sauant pour l'estre incontinent; comme i'ay escript quelque part ailleurs en vne epistre qui est au iour. Et pour dire vray, il m'eust fasché que tant de liures indignes et pernitieux, comme les Amadis, Tristans et autres de mesme farine; c'est-à-dire ou inutiles, ou indoctes, ou deshonnestes, tant en vers qu'en prose, eussent eu plus de credit et de vogue que telle chose que mes longues veilles et mon bien grand et bien long travail eussent taillé pour seruir à la chose publique. Au reste, ie me sentiroy suffisamment satisfait et recompensé de mon labeur, si vous et vos semblables l'approuvés et prisés, le iugement et la louange desquels ie receurez mieux que du demeurant de tous les hommes.

Ie prie Dieu, Monseigneur, qu'il augmente les graces qu'il vous a largement reparties.

A la Groizardiere, le premier iour de may 1565.

AMAN

TRAGEDIE SAINCTE

LES PERSONNAGES :

MARDOCHEE, Iuif.

AMAN.

VN DES EVNVQVES DV ROY.

SIMEON, Iuif.

ASSVERE.

ARATHEE, Eunuque ou Chambellan.

ESTHER.

ZARASSE, femme d'Aman.

HARCONE, Eunuque ou Chambellan.

LA TROVPE.

L'action de la Tragédie est establie à Suse, ville capitale de l'empire des Perses. La troupe doibt estre des Damoiselles et filles seruantes de la Royne Esther.



AMAN

TRAGEDIE SAINCTE

TIREE DV VII. CHAPITRE D'ESTHER

LIVRE DE LA SAINCTE BIBLE

PAR ANDRE DE RIVAVDEAV

Gentilhomme du bas Poictou

—

ACTE PREMIER.

MARDOCHEE, Ivif, auant-parlant.

EST-IL donques ainsi que tous ceux-là qui suyuent
La trace du Seigneur, et selon ses loix viuent
Sont tousiours affligés? Et les injurieux
Sont tousiours en repos, tousiours victorieux,
Riches à nos dépens, rehaussés de nos pertes,
Et des biens emportés de nos maisons desertes,
Forts par nostre foiblesse, et par nos maux heureux,
Et par notre vergongne hautement glorieux,

Et souuent reuestus des despouilles sanglantes
Du sainct peuple de Dieu par leurs mains violentes?
Est-il donques ainsi, ô peuple de Sion!
Auecque toy nasquit la persécution,
Et sera pour iamais sur tous ceux qui, paisibles,
Cheminent au Seigneur par les sentiers penibles.
Le monde encore neuf, et à peine bien né,
Veit ruisseler le sang d'vn Abel adonné
Au seruice de Dieu, et les ames cousines
Se partializer pour les choses diuines,
Et des ce premier temps le plus iuste au Seigneur
Demeurer desconfit, et le meschant vainqueur.
Qui ne sçait vn Noé (que la bonté soigneuse
De son Dieu sauua seul de l'onde furieuse),
Moqué de son fils Cham, qui, au lieu de couurir
La honte de son pere, osa le descouurir
Par risee à Iaphet et à Sem, ses deux freres?
De là cent nations furent toutes entieres
Maudites à iamais, et des peuples estaints,
Peuples venus de Cham, et issus de ses reins.
Si l'ennemi defaut, Dieu autrement esprouue
Des siens la patience, et mille moyens trouue
De reueiller leur foy, ne leur donnant loisir
De s'adonner long-temps au repos et plaisir,
Nourriciers de tous maux; l'ordonnance terrible
Faite au pere Abraham sembloit bien impossible,
Et non gardable aux deux, et au fils de souffrir,
Et au pere grison faire son fils mourir,
C'est là egalement la tentation dure.
Et à celui qui fait et à cil qui endure,
Elle fust toutes fois, sans reculer, des deux

Portee egalement ; mais la faueur des cieux
Suruint et destourna le sanglant sacrifice,
Et la Grace empeschea la diuine iustice.
« Ils souffrirent pourtant, car l'execution
« N'est tuer ni mourir, mais l'aprehension. »
A ce prophete sainct vn prince de Gerare
Auoit deuant volé sa bien-aimee Sare.
Puis Iacob, heritier de ses possessions,
Tout ensemble herita des persecutions,
Et ouit d'Esaü l'ennemie menace,
Fasché d'auoir perdu la paternelle grace,
Alors qu'on luy auait finement empoigné
Le bonheur, l'auantage et droits du premier né :
Ie feroy, disoit-il, vn iour plorer mon pere,
Et teindroy mon couteau dans le sang de mon frere.
Il n'y eust pas failli, si, de peur du danger,
Iacob n'eust prins la fuite en pays estranger.
Encor' fut cela peu, car sa force hochee
Fut bien d'autre façon, quand la cuisse assechee
Et un nerf offencé, un champion des cieux
Pour marques luy laissa d'vn combat glorieux.
Depuis, ceux d'Israel le sainct lieu honorerent,
Et pour l'amour de luy plus de nerfs ne mangerent.
Quoy ! Ioseph n'eut-il pas vn pareil traitement
Que ses pere et ayeux eurent premierement?
Quand de ses freres grans les volontes despites
Bruslerent contre luy, et aux Ismaëlites
Le liurerent esclaue, et ceux-cy tout soudain
Rencontrant Putiphar, le mirent en sa main.
Que vay-ie discourant les tristes infortunes
De ces particuliers? Les miseres communes

Furent pires encor', et les tourmens cruels,
Les aigres chastimens, et les ennuis mortels
Et les fleaux douloureux, et le piteux seruage,
Et l'estrange rigueur que deuant le passage
Les enfans d'Israël souffrirent, mal-heureux
Soubs vn iniuste Roy qui ordonna sur eux
Maint facheux commissaire en vn grand edifice,
Et des maistres de l'œuure, et de ceux l'iniustice,
Les torts et les fouëts, et les pesans fardeaux :
Sentit le peuple alors, sentit les derniers maux
Et les derniers malheurs, et cruautés dernieres.
Mille cuisans souspirs, mille larmes ameres
Tesmoignerent l'ennuy, le dueil, le creuecœur
Qu'ils eurent en ce temps de vuider, ô l'horreur!
La gadoue d'Egypte, et les tayes puantes,
Et porter sur le dos force briques pesantes :
Tout cela n'auait pu rassassier pourtant
L'ire de Pharaon, duquel le mandement
Feit noyer tous les fils du peuple israelite
Dans le Nile voisin, fors Moyse, levite,
Qui estoit pres sentir de ce roy le courroux,
Si l'infante d'Egypte à point ne l'eust rescous.
Ie ne di point qu'apres leurs peines renforcerent
Et des maux trop plus grans encores endurerent
Iusques à leur passage, après lequel encor'
Pour auoir adoré l'idole du veau d'or,
Trois mille d'eux tuez furent par les leuites
Deuenant peu à peu leurs troupes plus petites.
Car de six cens milliers d'Aegypte rançonnes,
Deux seuls sentirent l'heur des païs destines,
Iosué et Caleb, qui par mainte victoire

Eurent en Israel vne immortelle gloire.
Peuple qui regretois d'Aegypte les pourreaux,
Les cailles, la chaudiere, et la chair et les aulx,
Qui t'ennuiois du man, la chair te fut donnee
A ta perte et ruyne; vne mesme journee
Ensemble te donna les cailles et la mort,
Et te feit ressentir ta reuolte et ton tort.
Tu courus vn desert durant quarante annees,
Ioignant et esloignant les terres ordonnees
Du riche Chanaam, et d'vn tour incertain
T'essayant de toucher les promesses en vain :
Là leurs cœurs endurcis, et leurs dures ceruelles
Nourrirent iustement maintes ourses cruelles,
Et furent les deserts heritiers de leurs os,
Indignes de remplir la terre du repos,
Que Moyse et Aaron de tout loing saluerent;
Mais pour auoir grondé, en chemin demeurerent.
Maintenant quel repos, quelle paix eurent ceux
Qui ioignirent en fin ce climat si heureux?
Trouuans mille ennemis à peine les vainquirent,
Et rien moins les vainqueurs que les vaincus souffrirent
Ils trouuerent en front plus de trente tyrans
Et veirent contre soy cent peuples fort vaillans
Qu'ils deffeirent en fin; la couteuse victoire
Feit suyuir toutes fois vne imparfaicte gloire.
Ie me tay qu'Amalec et les Chananeens
Furent apres seigneurs de leurs corps et leurs biens?
Durant sept ans entiers, quand leur Dieu pitoyable
Poussa de Gedeon la vaillance indomptable.
Somme, ceux d'Israël n'estoyent en aucun temps
D'ennuy, de desplaisir, ni de malheur exempts,

Et leur meilleur repos fut quand par mainte guerre
Et au prix de leur sang ils conquirent leur terre;
Et l'eurent-ils conquise alors par fer et feu,
La pluspart d'eux perit. Surtout fut triste vn vœu
De celui qui ayant à la vintiesme ville
Prins les maisons d'Ammon sacrifia sa fille,
Apres qu'elle eut deux mois par les monts lamenté
Le destin ennemy de sa virginité.
Alors estoyent encor' les forces Philisthines
Neufues à Israel, quand ces verges diuines
Leur vindrent de surcroist, et leurs tranchans cousteaux
Les firent tresbucher à tas et à monceaux.
Depuis ces hommes las des Iuges et Prophetes
Soumirent à des Rois leurs endurcies testes,
Randant leur estat pire et leurs conditions,
Et s'abondonnans plus aux persécutions.
Au plus vaillant d'eux tous la mort fut pourchassee,
Par l'iniuste Saül, combien que rabaissee
L'audace Philistine eust été par Dauid,
La vie presque ensemble et l'honneur il perdit.
Depuis estant haussé, bien que la renommee
L'ait fait le meilleur roi de la terre Idumee,
Il foula toutefois l'Israëlite gent,
Assez accoutumee à pareil traitement.
Il feit iniustement tuer le pauure Vrie
Au siege de Rabbath, dont son ame marrie
Plora depuis la mort, et se desespera,
Quand le Seigneur son Dieu de ces maux l'asseura,
O Dauid l'as tu fait? Ma vengeance derniere
Sera tousiours sur toy, et l'espee meurtriere
Ne se verra dehors en aucune saison

De ton sang, de ta race, et toute ta maison.
Et fut comme tousiours le Seigneur veritable,
Dauid soudain perdit cest enfant miserable
De Bethsabée et luy, et apres quelque temps
Il sentit les efforts de ses fils violens.
Ammon, son premier-né en son lit de main forte
Souilla sa sœur Thamar, puis luy ferma la porte.
Et depuis Absalom vengeur et sans pitié
Feit assommer Ammon soubs ombre d'amitié,
Apres auoir couué une emprise mortelle
Deux annees durant de la mort fraternelle,
Cest Absalom monta sur le lit paternel,
Et versa sur son chef vn malheur éternel,
Quand non content d'auoir fait massacrer son frere
Il s'essaya rauir la vie de son pere :
Or Dauid despesché de cest ennemi fort
Retombe tout soudain par vn sien nouueau tort
En vn tourment nouueau, et apres l'iniustice
Qu'il a souffert des siens, luy-mesme par son vice
Ruine ses suiets quand le peuple conté
Il entend par Ioab le nombre estre arresté,
D'Israël huit cent mille ayant porté les armes,
Et cinquante milliers de Iuda bons gendarmes.
Car fierement haussé de ce nombre si grand,
Il oublia les biens receus du Dieu viuant.
Lors vn soldat des cieux de mains vindicatiues
Noya de sang vermeil les campagnes Iuifues :
Ie laisse que tantost Adonie rauit
Peu s'en fallut le sceptre à son pere Dauid.
Ie tay la longue faim que les Israëlites,
Ayans faucé leur foy aux fiers Gabaonites,

Auaient deuant souffert, et la trop dure loy
Qu'ils feirent supporter à sept enfans de Roy.
Les races peu apres par deux Rois diuisees
Tournerent contre soy leurs armes aiguisees,
Et sans aucun repos porterent bien long temps
L'insupportable ioug de leurs princes tyrans,
Et n'eurent aucuns rois iustes ni debonnaires
Qu'Ezechie et Iosie à tous autres contraires.
Et ce peu de bon temps bien fort tost s'en vola,
Quand Ioacim de Dieu le temple viola
Et suiuit les faux Dieus des nations payennes,
Puis esclaue se veit des mains assyriennes.
Sedecie depuis consomma le malheur,
Ayant estrangement offencé le Seigneur,
Qui voyant derrober par luy sa saincte gloire,
Abolit de tous poincts d'Israël la memoire :
Feit occire le peuple et d'vn bras irrité
Dès le bas fondement arracha la cité.
Israël ne fut plus qu'vne poignee d'hommes
Bannis de leur païs, le demeurant nous sommes
De ce nombre petit, qui tous les iours mourons,
Et pires que la mort mille tourmens souffrons,
Depuis que cest Aman gouuerne la contree
Et a vers nostre Roy si fauorite entree.
Il me hait par sur tous, et despit à grand tort
Par tous moyens qu'il peut me pourchasse la mort.
Il m'a fait esleuer vne croix vergoigneuse
Pour contenter vn peu son ame furieuse,
Iusqu'à ce qu'à loisir il impetre du Roy
Les testes en vn iour de mes freres et moy;
Mais Dieu dispose tout, vne humble patience

Peut surmonter d'Aman la roide violence.
Au fort, s'il faut ployer soubs nos persecuteurs,
Ie ne suis pas meilleur que mes predecesseurs.

AMAN, VN DES EVNVQVES DV ROY.

AMAN.

O grans Dieus, qu'ay-ie fait! O combien entammee
A esté ce matin ma haute renommee!
Quelle profonde playe a receu mon honneur!
Ce iour infortuné me fait perdre tout l'heur
Et le bien que i'auais acquis par tant d'annees,
O Dieus, ô trop cruels, cruelles destinees!
O Nuit, mere des maux, mere des Luittons noirs,
Et des Esprits brouillons, hostes des bas manoirs,
Lasche et tristesse nuit, en laquelle Assuere
A fait tomber sur moy l'infame vitupere
Que ie vien de porter; ce Iuif malitieux
Sera doresnavant bien plus audacieux
Qu'il n'a esté encor', et fera moins de conte
D'honorer ma grandeur, ainsi croitra ma honte,
Ce rustre cuide bien que mon seigneur entend
Nostre haine, et m'a fait ce deshonneur si grand
En sa faueur souffrir, mesmes deuant ceste heure,
Superbe, il mesprisoit ma fortune meilleure.
Ie m'en suis apperceu plus que ie ne voudroy,
Pour neant ie seroy si fort aimé du Roy
Si ie ne m'en vengeois, qu'elle faueur sera-ce
Quel bien fait, quel honneur, quel avantage ou grace
D'Assuere enuers moy, si vn homme estranger,
Vn belistre incogneu ne se daigne renger

Comme d'autres plus grans à mon obeissance,
Mesprisant fierement la tres-grande puissance
Que le Roy m'a donnee, et d'vn ialoux orgueil
Tousiours enuisageant mon front d'vn mauuais œil
Quand ie viens au chasteau? O monstrueuse audace,
Il voit les grans Seigneurs tous adorer ma face,
Et lui seul... Mais voici quelqu'vn des courtisans
Qui sort de chez le Roi. Aa! c'est vn de mes gens,
Vn de ceux de ma main; deça, soldat, approche.
Il murmure à part soy, la teste et bras il hoche :
Qu'a-t-il tant à resver? A moy, soldat, à moy.

L'EVNVQVE, s'agenouillant.

Aa, Monsieur, est-ce vous?

AMAN.

Debout! que fait le Roy?

L'EVNVQVE.

Monsieur, il est au lict et l'on dit qu'il repose.
Qu'auons fait ceste nuit, la porte n'estoit close
Hersoir quand ie partis, et l'on lisoit encor'
Comme deuant hier dedans les liures d'or?

AMAN.

Amy, tu ne sçais pas l'auenture fascheuse
Qu'vn Dieu m'a moyené ceste nuit malheureuse,
Car ie t'auoy chargé d'enuoyer promptement
Cent courriers publier le Royal mandement
Par tout ce grand Empire, et tu n'as peu entendre
Depuis qu'es de retour le merueilleux esclandre

Qu'a versé sur mon chef vn destin ennemy
De mon bien et honneur, haa ie te iure, amy,
Ie iure tous les Dieux qui dans le ciel se tiennent,
Ie iure tous ceux là qui les enfers gouuernent,
Ceux des sacrees eaux, et ces fols Demi-Dieux
Qui roulent parmi l'air mille esclats tonnerreux,
Que ie m'en vengeroy, et du iour de ta gloire,
O Iuif, à tout-iamais saignera ta memoire.

L'EVNVQVE.

Las! Monsieur, qu'y a-il, ie ne sçay qu'en penser
Ni quelle chose a peu si fort vous offencer,
S'il ne vous plaist le dire.

AMAN.

Amy, en ton absence,
Les gens de Suse ont veu vne fascheuse chance,
La roue est bien tournee, et m'a presque destruit,
L'aueugle qui ioüer de pareils ieux a bruit.
« Amy, ie cognoy bien l'inconstante fortune
« Aux petits et aux grans estre égale et toute vne. »
Ceste nuit qu'es parti par mon commandement,
Ie m'asseuroy bien fort de voir incontinent
Mardochee au gibet, quand l'aube matinale
Lanceroit ses crins blancs dans la chambre Royale :
N'ayant à Assuere onques rien demandé
A l'heure et autresfois qu'il ne m'ait accordé,
I'y fondoy mon dessein, toute ceste asseurance
N'a toutesfois esté qu'vne fausse esperance :
Car si tost qu'on m'a mis deuant les yeux du Roy,
« Pere Aman, m'a-il dict, venez ça, dictes-moy :

D'vn honneur bien fort grand honorer ie desire
Celuy de qui ie tien ma vie et mon empire,
Mon pere, mon sauueur, car vn si grand bien-fait
Ne peut estre par moy dignement satisfait.
Et en tout cas, Aman, mon ame liberale
Veut faire ressentir vne faueur Royale,
A cest homme auiourd'huy, à fin qu'vn loyer tel
Auance pour iamais mon renom immortel :
Et que nos bons sujets pourchassent tres-fideles
La seurté de leurs Rois esperans faueurs telles,
Que faut-il faire Aman, mon pere, dictes-moy,
A celui que desire honorer vn grand Roy? »
Ie pensé lors, et fut bien vaine ma pensee,
Que la partie estoit à mon honneur droissee.
Amy, ie le pensé, et qu'en tout cas le Roy
N'eust point d'autre sauveur, d'autre pere que moy.
O triste faux cuider, pensee malheureuse,
O faulse opinion, responce ruyneuse,
Pauure Aman, que dis-tu? Où estoit ton aduis,
Où estoit ton esprit, et tous tes sens rauis,
Quand cerchant de l'honneur vne espece fort digne
Tu feis paroistre encor' plus grande ta ruyne?
« Sire, fay l'affubler des vestemens Royaux,
Puis monter glorieux sur l'vn de tes cheuaux,
Chois de ton escurie, et que ta grand' couronne
Son chef comme le tien pour ce iour enuironne,
Et qu'vn prince fort grand, premier de ceste cour,
L'aille ainsy promenant par Suse d'vn long tour,
Et criant pres de luy, die qu'ainsy faut faire
A celuy que desire honorer Assuere. »
O gloire en vain cerchee, ô auis malheureux,

Honneur en vain requis, honneur iniurieux,
Tu veux suyure importun tous ceux-là qui te chassent
Et mesprise fuyard ceux-là qui te pourchassent !
Quel conseiller ie fu quand cruel contre moy
Ie tiré cest arrest de la bouche du Roy,
Qu'ay-ie ouy, qu'ay-ie fait? « Sus allez à la porte,
Aman, me deit le Roy, vestez en ceste sorte
Le iuste Mardochee, et l'honorez ainsy
Que l'auez deuisé presentement icy. »
Amy, i'ay fait cela, et ma bouche honteuse
A loué ce meschant deuant tous ceux de Suse,
Et moy-mesme auiourd'huy m'ay esté moyenneur,
O chétif que ie suis, d'vn mortel deshonneur,
Estant pere du Roy, et de fait et de titre,
Me suis fait seruiteur, et heraut d'vn belistre,
O cieux qui l'auez veu, ostez moy la clarté
De vostre œil pour iamais, car ie l'ay merité,
Dieu qui as esclairé à ceste triste feste
Destourne tes raions de mon front deshonneste,
Ie ne te veux point voir, et quand et quand ie croy
Que tu ne veux point voir vn si meschant que moy.
Terre qui m'as porté à ce mortel office
Fons soubs mes traistres pieds, tu as part à mon vice ;
Puisse le iour périr auquel onc ie fu né,
Dont mal se contenta mon pere infortuné.
Pleust aux Dieux que des lors vne louue despite
M'eust dans le bers mangé, maudit l'Amalecite
Qui feit rire mon pere, et qui premier lui deit
Qu'vn fils luy estoit né dont il se resiouit,
Et soit maudite encor' la piteuse iournee
Qui veit mon pere entrer soubs le ioug d'Hymenee,

Infortuné mari et pere mal-heureux,
Et qui pouuoit sans moy toutesfois estre heureux.
Les Graces à son lict iamais ne se trouuerent,
Mais les trois seurs d'enfer lourdement le brasserent,
Et auec des flambeaux y vindrent esclairer
Par lesquels on souloit les hommes enterrer.
Le chahuant hideux ceste nuit sur le feste
De ceste maison là vint maudire la feste.
Ie suis né toustes fois, et ie sers maintenant
De iouet à fortune et de riche argument
A tous de moquerie, et les causeurs de Suse
De mon nom et mon fait aux carrefours i'amuse.
I'ay valeté celuy que ie vouloy forcer
A me seruir naguere, et ay fait auancer
Celuy que ie vouloy priuer de biens et vie :
Mon effort, mon despit, ma rage, mon enuie,
M'ont le malheur, l'outrage et la honte brassé,
Que i'auois à autruy iustement pourchassé :
Aman est grand seigneur, pere du Roy, grand prince,
Mais vn pauure banni, vn estranger le pince,
Et luy roigne son aile. Aman est grand seigneur,
Mais vn Iuif toutesfois empoigne son honneur.
Las! au moins, ô grans Dieux, au moins si la victoire
D'vn plus iuste ennemi m'auoit osté ma gloire :
Au moins si la grandeur et honneur du vainqueur
Couuroyent vn peu ma honte et soulageoient mon cœur,
Ie l'auroy donc souffert et ma foible puissance,
Ne se pourra saouler d'vne douce vengeance.
Si fera, si fera, car ou sur ceste croix
Ie lui feroy cracher vne derniere voix,
Ou par cent mille coups ceste main violente

Lui chassera du corps son ame rougissante;
Ie doute encor' lequel de ces deux se sera :
En tous cas l'vn des deux, voire pis l'on verra.
La mort de tous les Iuifs m'est promise et iuree,
En vn iour perira ceste gent esgaree.
Est-ce assez que cela, demeuroy-ie content?
Non, ce n'est pas assez : ma vengeance s'estend
Plus loing que tout cela; ie mettroy dans les salles
De ce palais Roïal les trois seurs infernales,
Qui soufleront la rage, et l'ire et le courroux,
L'enuie, la fierté, le discord entre tous,
D'vne triste Erynnis la main vindicatiue
Tordra le cœur du Roy contre la grand Iuifue,
Et l'emplira de fiel, de peste et cruauté
Sur celle qu'il aura à l'heure à son costé;
Ie feroy le noir prendre aux Royales pucelles,
Ie leur feroy bien tost ternir leurs iouës belles
D'vn grand ruisseau de pleurs et plomberoy leurs yeux
Auiourd'huy des soleils, d'vn cercle nuageux.
le leur feroy tomber leurs ornemens de teste,
Leur cerusse, leur fard, et tout ce qui arreste
Si longtemps les matins leurs pouces curieux;
Ie leur rendroy ce soin, ce trauail odieux.
O Dieux, ô désespoir, ô forces auersaires,
O cieux, ô cruauté, ô estoiles contraires!
Vous auez mis Aman en la plus basse part
De sa gloire et honneur, mais son cœur brusle et ard
Du desir de venger nostre mortel outrage;
Mais vous aurez pitié des efforts de sa rage,
Et soudain, mais plus tôt vous vous repentirez
Pour l'auoir trop piqué aux maux que vous verrez.

Las! qu'en peut mais Hester! ô ire impatiente!
Qu'a elle merité, dont elle se ressente
De ma chaude fureur!

L'EVNVQVE.

Sans doute, mon Seigneur
Grande est vostre entreprise, et sera cher l'honneur
Qu'a receu Mardochee, et crain bien fort l'issue
De vos tristes sermens, mon front transporté sue
Pour l'horreur de ces maus, voyez droits mes cheueux
Pour l'apréhension de vos sinistres vœus?
L'ame emeuë au dedans ne sera rassuree
Premier que i'aye veu ceste teste honoree.
« Du Iuif vostre ennemy mise soubs vostre main,
« La colere est bien prompte et entreprend soudain;
« Mais l'exécution douteuse et incertaine
« Fait paroistre souuent vne entreprise vaine. »
Les Dieux qui peuuent tout entrerompent le cours
Souuent de nos desseins, les tournant au rebours.

AMAN.

Ie n'ay que faire aux Dieux, car ma grande puissance
Me promet à part moy la fin de ma vengeance.

L'EVNVQVE.

« Tel cuide perdre autruy qui soy-même se perd,
« Contre les destins durs la force rien ne sert. »

AMAN.

Les destins ne sont rien qu'vne peur sote et vaine;
Ma force est beaucoup plus que les destins certaine.

L'EVNVQVE.

Les Dieux et les destins peuuent tout contre tous :
Vous-mesme sçauez bien qu'ils ont peu contre vous.

AMAN.

C'est tout vn, i'ayme mieux ma mort et ma ruïne
Que de ne venger point ce deshonneur insigne.

L'EVNVQVE.

« Ce n'est pas se venger, si le mal nous tournons
« Sur nous, et pour autruy nous-mesmes ruïnons;
« On n'a point veu grater la playe à l'homme sage
« Dont le sang irrité luy sautast au visage. »

AMAN.

Bien, ie veux estre fol, ie me veux ruïner,
Ie veux le mal d'autruy sur moy-mesme tourner;
I'aime mieux tout cela qu'vne honteuse vie,
Que flestrir de despit pour iamais et d'enuie,
Si est-ce que nul Dieu sauroit estre si fort
Qu'il me peust empescher de quereller ce tort;
Non, la honte et la mort du maudit Mardochee
Ne me peut hors des poings iamais estre arrachee.

SIMEON, IVIF, seul.

O Babylon, ô Nabuchodnezer,
Las ie ne sçay si ie doy accuser
Ta cruauté ou nostre lasche Prince,
Qui en tes mains mit la saincte prouince!
O dur regret, ô souuenir cruel,

O Temple sainct, ô peuple d'Israël,
O seruitude, ô tres-saincts sacrifices!
O Sédécie, encor durent tes vices,
Et le malheur que tu as pourchassé
Au peuple Hebrieu, ton temps est bien passé;
Mais ton mal non, ta race est abolie;
Mais nous sentons encores ta folie,
O meschant Roy, quelle succession
As-tu laissé au peuple de Sion,
Quel patrimoine, hé Dieu quel héritage
Ont eu de toy tes suiets en partage?
La poureté, la faim, le deshonneur,
L'exil, la mort, la prison, le malheur,
Et par sur tout la diuine vengeance
Qui persecute en eux tous ton offence
De si long temps, sans que nostre tourment
Espere apres vn meilleur traitement.
Ie suis des vieux de la terre Iuifue,
Issu de tel qui veit mener captiue
Ma pauure gent, et qui fust lors sauué
Pour estre pauure et sans force trouué,
Vn moindre mal, d'vn mal plus importable
Le feit exempt, pour estre mesprisable
Il fut laissé, et sa condition
Le feit rester au païs de Sion.
« Tousiours les vens d'vne ame tonnerreuse
« Souflent des mons la cime courageuse,
« Et pardonnant aux humbles aubespins
« Renuersent bas l'orgueil des plus hauts pins.
« Tousiours la foudre à sa cheute ruyne
« D'un fier palais la superbe machine. »

Or pensoy–ie estre heureux perfaitement,
Fuyant la mort et le bannissement,
Mais en viuant, ma vie estoit tentée
Par vne mort mille fois souhaitee,
Pour le regret de tant d'hommes amis
D'vn peuple cher au fil des glaiues mis;
Mais par sur tout des tres-saincts sacrifices
La dure perte et les diuins seruices
M'a sans plaisir, sans honneur et sans loy,
Fait viuoter soubs maint iniuste Roy,
Et eust esté ma fortune meilleure
Si mort long temps ie feusse auant ceste heure.
Ie ne puis plus au païs demeurer
Où ie suis né, où i'ay veu enterrer
Mes freres chers, dont les pleines bossues
Restent encor des charoignes receues.
Ie n'y vay plus, car, s'il me faut souffrir,
I'aime trop mieux auec les miens mourir
Que viure ailleurs, l'Edit du Roy nous trouble,
Et cest Aman notre malheur redouble.

LE CHANT DE LA TROVPE DES FILLES D'ESTHER.

Or, est-il temps d'oublier, mes compagnes,
Les biens du temps heureux,
Or, est-il temps de remplir les campagnes
De regrets douloureus,
Ma vie cesse,
La mort me presse,
L'heure est voisine
De ma ruïne,
Nous sommes pres du destin mal-heureux.

Il faut quitter ces afiquets de teste,
Ces chesnes et carquans,
Ores il faut que chacune deueste
Ces riches vestemens,
La gentillesse
Et la tristesse
Mal s'accompagnent,
Et se dedaignent :
Les tristes pleurs fuyent les ornemens.

Ayans perdu la tres-douce esperance
De maris vertueux,
Il faut quiter le plaisir de la dance,
Les festins et les ieus.
La mignardise
Est mal requise,
Ou telle angoisse
S'est fait maistresse
Qu'elle enveloppe et le cœur et les yeux.

Las! faudra-t-il par l'ennemie rage
Voir nos freres mourir,
Et à nous mesmes au plus vert de nostre aage
La dure mort souffrir!
O mort cruelle
Triste bourrelle
De nostre vie!
O faulse enuie
Qui fais les bons et innocens perir.

Seigneur, tu vois la barbare iniustice
Qui oppresse les tiens,

Et abolit quand et eux ton seruice
Si tu ne les maintiens;
Ouure l'oreille
Et nous reueille.
Seigneur, encore
Vne Débore
Pour destourner les maux Agagiens.

Fay ceste grace à la saincte emperiere
Qu'elle puisse renger
Ce fier Gregeois, qui d'vne main meurdriere
Veut ton peuple outrager;
Ores desserre
Ton grand tonnerre,
Brise la teste
De ceste beste,
Car tu es seul qui nous saches venger.

VNE AVTRE DE LA TROVPE.

Seigneur, fay branler
Soudain parmi l'air
L'Ange glorieux
Qui deffeit l'armee
Iadis animee
Contre nos ayeux.

Nous sçauons, Seigneur,
Que soubs ta faueur
Les plus impuissans
Forcent la puissance
Et la violence
Des plus forts tyrans.

ACTE SECOND.

ASSVERE, seul.

Aux Rois et aux priués, l'indomptable fortune
Comme ie m'aperçoy, est pareille et commune.
Cyrus, mon grand ayeul, estant à peine né,
Fut par son pere à mort iadis abandonné :
Mais guidé du destin qui les grans enuironne
Eut quarante ans apres la fatale couronne
Par le prix de son sang, non sans poudre et danger,
Ou de la part des siens, ou bien de l'estranger.
Puis il fut laschement traité par vne femme
Qui luy feit encourir vne mort tres-infame.
Cambyse fut encor plus que luy malheureux,
Et le vertueux Daire, encor plus que tous deux,
Alors qu'il esprouua dans sa fuite honteuse
D'vn Miltiade Grec la main victorieuse.
Quand mon pere voulut la plaie rentamer,
Quand il nagea sur terre et marcha sur la mer,
Quand son grand ost tarit les plus larges riuieres,
Et ensemble affama les prouinces entieres,
Il combla laidement de Daire le malheur,
S'en retournant seulet sans suite et sans honneur.
Ie n'ay iamais senti perte aucune notable,
Si suis-ie, en tout pourtant, à mes peres semblables,
Et ne presume rien plus hautement de moy,
Sçachant bien que ie suis subiet à mesme loy.

Car bien qu'vn peuple grand soubs ma puissance tremble
Et le soleil m'ait veu naistre homme et roy ensemble,
Ie suis douteux pourtant en atendant des cieux
Sur mon sceptre et sur moy l'ordonnance des Dieux.

AMAN, ASSVERE.

AMAN.

Qu'on ne m'en parle plus, car ie ne veux rien faire
De ce couard auis, mais plustost le contraire.
Non, ie n'en feroy rien, ie ne crain point leur Dieu,
Car pendre ie feroy Mardochee en ce lieu.
Redroissez ce gibet, ie veux faire cognoistre
Que ie ne peux auoir ni compagnon ni maistre,
Hors mis le Roy tout seul, non ie n'en peus auoir.
Le grand monde peut-il deux soleils receuoir,
Ni Suse deux Amans? Il faut que l'vn périsse,
Et vn des concurrens de tout l'honneur iouïsse.
« Qui cuide apparier les lions et renards,
« Ou les dains gratieux avec les leopards,
« Frape l'air pour neant. » Que ie me compatisse
Auec Mardochee, et en credit le visse
Tout aussi grand que moy? O infame conseil!
Que ie souffre en honneur vn estranger pareil,
Vn fils de Semei, vn pauure Beniamite
Prins d'vne nation la plus laide et maudite
Qui ait iamais esté? Non, non, ie ne sauroy.
Mais ie suis par mesgarde arriué chez le Roy :
S'il est en bon propos, ie luy feroy requeste,
Qu'il me face present auiourd'hui d'vne teste.

Syre, qu'attendés vous, il est tantost bien tard,
Mettons là le banquet de la Princesse à part.

ASSVERE.

Tout beau, pere, tout beau, le banquet d'vne femme
N'est pas à mespriser, mesmement de Madame,
Luy ai-ie pas promis de lui donner ce iour
De caresses tout plein, de délices, d'amour,
De plaisirs, gaietés, priuautés, gaillardises,
De cheres, de banquets, de ris, de mignardises?
Ie ne veus pas faillir de promesse à Hesther;
Non, ie ne le veus pas, ie la veus contenter.
Si ie n'eusse exedé vers Vasthe ma puissance,
Ie n'eusse point senti la desobéissance.
Ce sexe a bien du fiel; mais certes bien souuent
Nostre importunité plus farouche le rend.

AMAN.

Syre, par tous nos Dieux, ce gentil cœur ie loue,
Et vrayement royal et humain ie l'auoue;
Ie le disoy par ieu, car, pour l'heur que ce m'est
D'estre de ce conui, i'ay tres-grand interest
Qu'il soit paracheué, mais vostre gentile ame
Ne reçoit iamais rien suiet à honte ou blasme.

ASSVERE.

Graces aux Dieux tres-hauts, que mon sceptre naissant
D'outrage et d'iniustice est encor innocent,
Ie veus doresnauant que les choses dernieres
Soient conduites d'vn train tout tel que les premieres,
Que la droiture miene a tousiours deffendu

Des griffes de l'enuie et sans coulpe rendu,
S'il m'est tombé des poings quelque loy vitieuse,
Ie veux faire râcler la part iniurieuse.
Pere Aman, auisez vous tenir pres de moy
Pour l'heure du disner.

AMAN.

O le tres-iuste Roy,
Ie ne vous veux pas tel, et quand seul ie vous trouue
Ou ie vous sçay bien prendre, autre ie vous esprouue.

MARDOCHEE; ARATHEE, *Eunuque ou Chambellan;* ESTHER.

MARDOCHEE.

Allez-y donc, discourez à Esther
Tout ce propos, il faut executer
Tout promptement, car Aman achemine
De pieds et mains, de sa gent la ruïne :
Entendez-vous, adioutez-y encor'
Ce trait icy : Esther vous souuienne or
De Mardochee et que des la mammelle
Il vous tendeit vne main paternelle,
Vous souuienne or de ceux de vostre sang
Qui ont desia l'espee dans le flanc,
Et par sur tout du grand Dieu qui dechasse
Pour son peché, la Iudaïque race.
Que la grandeur de vostre Royauté,
Que les doux fruicts de vostre grand' beauté,

Le Roy, la Cour, les royales delices,
N'ayent estaint des diuins sacrifices,
La souuenance encor' pour le renger,
Remonstrez luy qu'el' n'est hors du danger,
Escoutez tout, tout beau, s' elle n'auance
Nostre secours, qu'elle est en mesme dance.

ARATHEE.

Madame, Mardochee vous souhaite tout l'heur
Dont Dieu peut augmenter ceste vostre grandeur,
Et autant de grans biens que l'ire Amalecite,
Pourchasse de grans maux au peuple Israëlite.
Esther se plaist en l'or, au pourpre, au diamant,
Au grenat, au saphir et au rubis luysant,
Au zacynthe, au lapis, carboucle et amethiste,
En la verde esmeraude, en l'agathe deslite,
Aux brodeures, miroirs, aux carquans pretieux,
Aux perles, aux colliers d'vn trein delitieux.
Ainsi dit Mardochee, et vne grand' couronne,
Le tesor d'Orient, son beau chef environne.
Son poil plus beau que l'or largement espandu,
Nage nonchalamment iusqu'en terre estendu,
Et feroyt sa perruque vne trainante queue
S' el n'estoit à bouillons, de tresses sousteneue.
Sa gloire luit partout, aux oreilles, aux mains,
Sur le front, sur le col, sur la gorge et les reins,
Iusque sur les patins, la glace du Pactole
D'vn gracieux fardeau tout son beau corps acolle :
Deux roussins escumant dessus leurs freins dorés
La trainant en vn char, sont du peuples adorés :
Le Roy mesme l'honore, et la croit et l'escoute,

Et luy donne apres luy sur tous puissance toute,
Aman Agagien, qui est moins qu'elle fort
Porte honteusement en son poing nostre mort,
Qui nous va talonnant, sans que rien il luy chaille
De son peuple estonné que ce faux Grœc trauaille,
On luy a obey, on a ieusné trois iours :
Quoy ! ses desseins ont-ils réussi au rebours?
Quoy! nous paist-elle point d'vne esperance vaine?
L'entreprise d'Aman est preste et bien certaine.
Nous sommes au rasoir : Mardoché' dit encor'
Moillant son poil chenu : Esther vous souuienne or
Du vieillard Mardochee, et que des la mammelle
Il vous tendeit iadis vne main paternelle,
Vous souuienne de ceux de vostre propre sang
Qui ont desia l'espee entee dans le flanc :
Et par sur tout du Dieu de qui les mains despites
Recherchent les pechés des Hierosolomites,
Que les fruicts chatouilleux de vostre grand beauté
L'atraiante grandeur de vostre Royauté
Les caresses du Roy, les royales délices
N'estaignent pas du tout les diuins sacrifices,
La memoire, et sachez que vostre grand credit
Ne vous affranchit pas du criminel Edit,
Et que l'ire d'Aman n'est sur vous moins bouillante
Que sur le demeurant de la gent innocente.

ESTHER.

Mon pere l'a-il dict, he Dieu, que dictes-vous,
Mardochee tout seul, ou bien les Iuifs tous?

ARATHEE.

Mardochee luy-mesme aiant ses leures saintes

Ternies de souspirs, de sanglots et de plaintes.

ESTHER.

Aa maudite couronne, ô infames cheueux,
Suiets de mon reproche, horribler je vous veux :
Et vous, royal manteau, vous carquans, vous brodeures
Vous bagues, vous ioyaux, pour choses trop meilleures
Employes toutesfois, arriere loing de moy,
Cecy peut-il messeoir à la femme d'vn Roy?
O pere Mardoché', que ta voix m'est cruelle,
Que tu m'as mal cogneu, quand tu m'as prins pour celle
Qui face grand estat des riches ornemens,
Du faste et de l'orgueil des royaux vestemens,
Qui prise la richesse et l'honneur et la gloire,
Qui n'aye plus de Dieu ni de sa loy memoire.
Non, aten, Arathée, aten, rassure-toy.
Di à mes freres tous, que i'ay bien plus d'émoy
De leur vie et seurté que ie n'ay de la mienne,
Que i'espere briser la force Agagienne,
Que ie suis toute là, que trois nuits sous mes yeux
Ie n'ay senty couler le sommeil gratieux,
Pendant que ie discours, et brasse en ma pensee
Comment i'asseureroy leur vie menacee,
Qu'ils ne m'auisent plus qu'on y couche du mien,
Quand cela seroit seul, ie n'entreprendroy rien :
Mais dy à Mardochee, ô amy Arathee,
Que ie ne meritoy d'estre si mal traitee,
Qu'ignorante ne suis de ma condition,
Que ie n'ay oublié le païs de Sion,
Qu'ingrate ie ne suis vers Dieu, ni vers Nature,
Ni vers luy oubliant la douce nourriture,

Et que l'entendant mieux que semblant il n'en fait,
Il prent pouuoir sur moy que ie veux bien qu'il ait.
Va, Arathée, va.

ARATHEE.

Si ie vous ai faschee,
C'est du commandement du vieillard Mardochee.

ESTHER.

Non, amy, mais ie veux qu'encor' doresnauant
Tu me raportes tout aussi fidelement.

ESTHER, LA TROVPE.

ESTHER.

O iour que tu es beau, ta saincte et claire face
Penetre dans mon cœur ta fauorable grace,
Rit à mon esperance, et croy que mon Seigneur
Mon Dieu veut maintenir, durant toy, son honneur,
Filles, ce clair soleil qui tous les coings du monde
Remplist de la clarté de sa perruque blonde
Me promet quelque chose, et me fait esperer
Que ie pourroy mon oncle à ceste heure asseurer
Des menaces d'Aman, et le peuple de Dieu
Qui souffre si longtemps seruitude en ce lieu.
Hélas, Iuifs, hélas, apres tant de désastres,
Apres auoir porté le ioug des idolastres
Si longtemps, et serui tant de tyrans cruels,
Loing du temple de Dieu et des sacrés aultels,
Captifs, persecutes, esclaues, misérables,
Priues d'honneur et biens, soubs charges importables
Vn Aman furieux vous fera mettre à mort,
Pensant de Mardochee ainsi venger le tort,

Ha payen, non feras, car la main tres-puissante
De Dieu destournera ton emprise meschante,
D'vn Dieu plus fort que toy et que les plus grans Rois,
Qui se moque là haut de vos trop foibles loix,
Qui des hommes n'a cure et leur dessein renuerse,
Et en la creuse fosse ireusement les verse
Qu'eux mesmes ils ont fait, ô pitoyable Dieu,
Encor' te souuient-il du pauure peuple Hebrieu,
Et des maux qu'il endure, et tu n'as sa mémoire
Encores obscurcie d'vne oubliance noire :
Et ie crois fermement que ne saurois souffrir
Qu'on feist tes seruiteurs innocemment mourir.
O Dieu, iusques à quand? mais c'est assez, amies,
Nous defferons enfin les forces ennemies
De nostre nation, et à ce iour heureux
Nostre Dieu finira nos souspirs douloureux,
Essuyera nos yeux et sechera nos larmes,
Nos larmes qu'il nous a donné pour toutes armes,
Larmes qui l'ont fleschi et froissé son couroux,
Le changeant en pitié et le faisant plus doux.
O fortuné banquet, ô heure desiree,
O iournee des Iuifs de longtemps esperee,
Si en ce mien disner nostre Dieu iuste et fort
Respite nostre gent de la présente mort,
Tu seras d'Israël pour iamais honoree
Et tres-reueremment tous les ans celebree :
S'il auient autrement et de malheur le Roy
Contre mon doux espoir me periure sa foy,
Si le superbe Aman gaigne cest auantage
D'acomplir les desseins de sa mutine rage,
Si le bon Mardochee a desplaisir aucun,

Ou bien se on meurtrist les Iuifs iusques à vn,
Par la dure rigueur du mandement terrible,
Lequel faire casser il nous est mal possible
Sans la faueur de Dieu, si ce peuple innocent
Souffre de ce Gregeois l'inique iugement,
S'il le souffre, ô Aman, ta cruelle vengeance
Bien fournie sera, quand ta grande puissance
Aura fait trespasser tes plus grands ennemis,
Et ceux qui suruiuront en termes fascheux mis
De souhaiter la mort pareille que leurs freres,
Et vn mesme cercueil bien que loin de leurs peres :
Ie t'assure, ô Aman, que si l'homme est content
Qui son foible ennemy remplist de maltalent,
D'ire, de desplaisir, de tristesse mortelle,
Que mes yeux ploreront vne pluye éternelle
Que iamais le soleil ne me verra sans dueil,
Qu'à iamais me cuira l'Agagien orgueil
Cause de ce meschef, et à iamais ma teste
Et mon cœur rongera d'vne perte secrete,
Et que ie quiteroy mes biens, ma Royauté,
Mon credit, ma grandeur, ma faueur, ma beauté,
Desquelles ie ne fay nulle estime ni conte
Si ce cruel tyran par elles ie ne dompte.
Filles, ie ne sauroy commander à mes yeux,
Tantost ie crains le pis, tantost i'espere mieux,
Mais la crainte du mal surmonte l'esperance
De ce bien que i'atten, vne foible asseurance
Me resiouit vn peu, mais l'ordonnee mort
Aux Iuifs par vn Edict m'épouuante bien fort,
O pleurs, mon seul confort, larmes délitieuses
Qui soulagez vn peu les ames douloureuses.

LA TROVPE.

Ma Dame, vous plorés, et si sauez tant bien
Que les larmes ni pleurs ne seruent plus de rien,
Elles ne sauuent pas les Hierosolimites
Du fort Agagien, ni de ses mains despites,
Et si ne sont tousiours plaisantes au Seigneur,
Car c'est se deffier de sa grace et faueur
Quand on larmoye tant, c'est bien assez ma Dame,
C'est assez, vous auez trop affligé vostre ame
Par prieres et ieusne, et vostre triste chef
A assez tesmoigné la grandeur du meschef
Souillé de cendre grise, et de boue et d'ordure,
Assez le sainct honneur de vostre cheueleure
A esté deschiré, et vous faites bien mal
De rompre si souuent l'accoustrement Royal,
Vous affublant d'vn sac, la beauté admirable
Dont Dieu vous a doué n'estoit point violable
Par vne ongle cruelle, il est désormais temps
De richement l'orner des Royaux vestemens,
Vous dessaisir d'ennuy, d'eueiller vostre face,
De vous regaillardir de vostre bonne grace,
Et de faire tarir la source de vos yeux,
Yeux parfaitement beaux, qui, comme astres des cieux,
Transportent, s'il vous plaist, le grand Roy Assuere,
Et transpercent son cœur et sa poitrine entiere,
Ainsi que l'art du maistre et ses bien apris doits
Rendent diuers les tons de la harpe et les voix,
Les moyens par lesquels Assuere est gaignable
Sont largement en vous, par sur toutes aimable,
Vous flechissez les cœurs et les intentions,

Les desseins, volontés, conseils, opinions,
Vous pouuez atendrir les plus dures ceruelles,
Vous pouuez découpler cent passions mortelles
Sur vn cœur amoureux, qui roidement chargé
Est en mille façons, comme il vous plaist, changé
Qui a fait que le Roy d'vne troupe de belles
Vous a pour soy choisi entre tant de pucelles?
Qu'il vous donna son lit et le Royal aneau,
Trouuant vostre visage entre tous le plus beau?
Et qu'il vous feit porter la superbe couronne,
Qui ores vostre chef dignement enuironne?
Qui feit, quand vous entrez vers lui si librement
Et sans craindre la loy, outre son mandement,
En vous voyant, vaincu d'vne force secrete,
Il met sa verge d'or soudain sur vostre teste,
Vous lui feistes hier promptement accorder
Tout ce que ce iourd'huy lui voudrez demander,
Que desirez-vous mieux?

ESTHER.

Vn seul souci me presse,
Que l'homme bien souuent n'accomplist sa promesse.

LA TROVPE.

Mais vous entendez bien que la iurée foy
Se garde à l'ennemi mesmement par vn Roy.

ESTHER.

Si ai-ie bien grand peur que ma foible puissance
Ne puisse retracter la Royale ordonnance.

LA TROVPE.

La Loy bonne se doit garder estroitement,

La mauuaise se peut reformer iustement.

ESTHER.

La puissance d'Aman est de longue main forte.

LA TROVPE.

Mais c'est raison qu'Esther femme du Roy l'emporte.

ESTHER.

Le conseil d'vne femme aisément on ne croit.

LA TROVPE.

Mais suiuant son serment le Roy croire vous doit.

ESTHER.

Vn bon droit bien souuent cede à la cause pire.

LA TROVPE.

Le grand Dieu d'Israël maintiendra vostre dire.

ESTHER.

Quoy! s'il veut en leur mal les Iuifs entretenir,
N'ayans mis leurs pechés hors de son souuenir?

LA TROVPE.

Le Seigneur Dieu ne peut rien que pour le mieux faire,
Quand tous les Iuifs mourront, si s'en faudra-il taire.

ESTHER.

S'en taire, helas! he Dieu, ie ne m'en tairoy pas?
Non, si ie vois tuer tous mes amis à tas,
Ie me plaindroy, Seigneur, seront mis en arriere
Mes ieusnes et mes pleurs, et ma saincte priere?

O bon Dieu, fai, premier que ie voye perir
Mes freres bien-aimes, que ie puisse mourir.
Volontiers ie mourroy, voyant leur mort presente
Veu que le seul penser, griefuement me tourmente.
Mais, hélas, qu'ai-ie dict? ô Monseigneur mon Roy,
Ie me suis transportee, ô Dieu pardonne-moy,
Ie faus bien lourdement et parle en insensee,
Me défiant à tort que ne soye exaucee,
Les passions de l'âme ont sur nous ce pouuoir
De nous faire parler contre nostre deuoir.
Filles, vous m'atendrez toutes en ceste place,
Ie m'en vay egayer vn peu ma triste face,
Prendre mes afiquets et le Royal manteau,
Prendre vn grave maintien et vn teint tout nouueau,
Puis à Dieu ie feroy ceste iuste requeste
Qu'il luy plaise briser l'Agagienne teste.

LA TROVPE.

Quand Sedecie irrita le grand Roy
De l'Assyrie, il veit fondre sur soy
Des Chaldœns les terribles armees
Contre la ville et luy-mesme animees.
Hierosolyme esprouua lors les mains
Et la fureur des Perses inhumains,
Et Israël endura par eux mesmes
Les derniers maux et cruautes extremes;
En ce conflit les peres desconfits
Veirent pres d'eux egorgeter leurs fils.
Maint malheureux essuya son visage
Souillé du sang de son propre lignage,
Tel fut rué par terre durement

Du rude choc de son pere mourant.
Maint Iuif sa femme hors de ses poings volee,
Par cent soldats veit soudain violee :
L'Assyrien, d'vn bras tout despité,
Versa les murs et tours de la cité,
Et tout autour les bruyantes ruïnes
Couurirent loin les campagnes voisines.
Ce prince fier feit consommer par feu
L'hostel du Roy et la maison de Dieu;
Ces bastimens (œuures de tant d'annees)
Ne furent rien en moins de deux iournees
Qu'vn peu de poudre, et de si long labeur
De Salomon vne seule vapeur,
Vne fumee, et fut ceste fortune
A tous les toicts de la ville commune.
Le peuple occis, si le fer espargna
Quelques vns d'eux, le Prince les mena
Iusque en Emath, ou la troupe bannie
Des grans Seigneurs, les prestres Sophonie,
Et Saraïe et le prince Sopher,
Qui les soldats au combat eschauffer
Auoit coustume, et ceux qu'ils emmenerent
Cruelle mort tous ensemble endurerent,
Ne demeurant du peuple de Sion
Homme de marque en sa possession,
Ains seulement les pauures de la terre,
Les vignerons, reliques de la guerre,
Et laboureurs pour ce que l'on n'attend
Rebellion d'vne menue gent!
Roy de Iuda, tu esprouuas à l'heure
La main de Dieu et la vengeance dure

Des Chaldeens, et de ce Roy felon
Qui maistrisoit en ce temps Babylon :
Tu feus conduit les deux mains enchesnees
Honteusement aux terres ordonnees
De Reblatha, ou les poures enfans,
Iadis de gloire et beauté triomphans
En la presence et face paternelle
Souffrirent, las! la peine criminelle
Bien qu'innocens, et du pere ia vieux
Le sang vermeil sauta iusques aux yeux,
Les quels ayant veu ce triste infortune,
Ce grand malheur, ne veirent chose aucune
Apres cela, et plus grand le mal tien
Fut en voyant, qu'en ne voyant plus rien,
Tu eus pourtant ceste fascheuse fin,
Car nul ne peut euiter son destin.

CHANT D'VNE AVTRE DE LA TROVPE.

Ie ne suis point estonnee
D'entendre qu'vn Roy vainqueur
Donne la mort ordonnee
Aux Iuifs par le Seigneur.
Les Roys, ministres souuent
Et bourreaus du Dieu viuant,
Executent sa iustice
En chastiant nostre vice.

Car la main vraiment bourrelle
De l'Egyptien cruel
En seruitude mortelle
Tenoit le pauure Israël;

Les Roys sont verges de Dieu,
Et fleaux du peuple Hebrieu,
Qui n'excedent vne onglee
De leur puissance reglee.

Et bien que mis en besogne
Par le vouloir du Seigneur,
Leur cruauté les éloigne
Et priue de sa faueur,
Car Dieu se sert du meschant
Au salut de ses enfans,
Et souuent les plus coupables
Sont tyrans des miserables.

Mieux vaut la part qui labeure,
Les persecutés sont seurs,
Et est leur cause meilleure
Que des fiers persecuteurs,
Celuy qui prent sobrement
Du grand Dieu le iugement
Pour vn peu de temps endure,
Afin que tousiours il dure.

Mais qui est la part meilleure,
Qui est l'endroit le plus sain
En ceste desconfiture,
En vn fait si incertain?
Dedans la ville et aux champs
Tous se sont montrés meschans
Et les Hierosolymites,
Et les brigans Moabites!

Dieu n'a reserué qu'vn nombre
Bien petit d'vn infini,
Rescoux du mortel encombre,
Tout le reste il a puni.
Comme vn iardinier fasché
De voir son arbre asseché,
Tous les morts rameaux retranche,
Laissant vne seule branche.

Le malheureux Sedecie,
Auoit contre Dieu dressé,
Hautain, sa nuque endurcie
Et pour iamais delaissé
Le Seigneur Dieu d'Israël,
Et par maint crime mortel,
Par maints maux, par mainte offence,
Chassé sa grace et presence;

Et si n'auoit tenu conte
De ce prophete excellent,
Qui luy remonstroit sa honte
De la part du Dieu viuant,
Qui du present l'accusoit,
Du futur le menassoit,
Luy annonceant la iournee
De sa mort determinee.

Mesmes les princes des prestres,
Et tout le peuple auec eux,
Et seruirent d'autres Dieux,
Furent à leur Seigneur traistres

La faulce trace suiuans
Des payens et mescreans,
Et les laschetés damnables
Des Gentils abominables;

Et pour viure à leur exemple
Et abandonner la loy,
Ils souillerent le sainct Temple
Auec le congé du Roy,
Temple autresfois honoré,
Où Dieu estoit adoré :
Du grand Salomon l'ouurage
Merueilleux jusque en cet age.

Alors le Dieu de leurs peres
Enuoyoit souuent à eux
Cent mille voix messageres,
Pour les reformer en mieux
Toutes les nuits en songeant,
Et les iours les auisant;
Car du peuple il auoit cure
Et de saincte demeure;

Mais les meschans se moquerent
Des celestes messagers,
Et leurs propos reprouuerent
Comme faux et mensongers :
Les prestres malitieux,
Atachés à leurs faux Dieux
Froisserent les sainctes testes
De leurs innocens Prophetes.

Alors le Seigneur,
Ialoux de l'honneur
D'vn Dieu estranger
Des Israëlites,
Par les Ammonites
Se voulut venger,

Brisant d'vn marteau
Leur marbrin cerueau,
Et fourrant au flanc
Des ieunes l'espee
Vermeille et trempee
De l'iniuste sang;

Et pres des saincts lieux
Frapa les Hebrieux
Par le Roy vainqueur :
De ses sainctes verges
Iusqu'au sang des vierges
Monta la riguœur.

Le seze, ou les ans
Ne firent exempts
De la mort aucun,
Et sa main sanglante
Meurdrit violente
Tous iusques à vn,

Et encor ce peu
Qui mort n'ont receu
Sont pires que morts,

Viuans en seruage
Et en tout leur aage
Souffrant mille torts.

O Princes meschans
Du peuple tyrans,
Qui auez fouillé
Par vos ordonnances
Iusqu'aux consciences
Du peuple embrouillé;

Conuoiteux d'honneur,
Les loix du Seigneur
Vous auez laissé
En faisant des autres
Et les seules vostres
Sur tout auancé.

Vous tenez les biens
De maints citoyens,
Vous mauuais et fins,
Tous riches d'outrages
Et de grans dommages
De maints orphelins;

Vous auez restraint
Le peuple contraint
A vos beaux Edicts,
Vous opiniatres,
Vous seuls idolatres,
Dieu vous a maudits.

En vous l'on deuoit
Le bien et le droit
Sur tous esprouuer.
En vous la science,
En vous l'innocence
L'on deuoit trouuer.

Mais le mal et tort,
Dieu très-iuste et fort
En vous a trouué;
Et pleins d'ignorance,
Et sans conscience
Vous a esprouué.

Vos ventres très-ords
Et vos grands thresors
Vous ont esté Dieux!
L'ambition sote
De vos cœurs vous ote
L'usufruit des Cieux.

Vous auez tourné,
Masqué, tauerné
Le seruice sainct;
Et par auarice
Mis en faux seruice,
Le meilleur estaint.

Vous auez destruit
Et à mort conduit
Le peuple de Dieu;

Par vous est captiue
La race Iuifue
Ores en ce lieu.

—

ACTE TROISIESME.

AMAN, seul.

Hà peuple que i'ay hay, hà nation maudite,
Tu mourras, et celuy qui ma grandeur despite,
Qui ne se daigna onc' encliner deuant moy,
Moy qui suis honoré sur tous apres le Roy;
Car tous les Princes grans des Indes m'obéïssent,
Et cent mille genoux deuant moy se fleschissent,.
Ie commande partout, et n'ay pas moins d'honneur
Qu'Assuere en reçoit, mon grand Roy, mon Seigneur.
Heureux perfaitement, si seulement tachee
Ma gloire n'eust esté du pendart Mardochee.
Vn seul donc troublera mon aise et mon repos,
Vn seul afoiblira la force de mon los,
Mesprisera ma face et d'vne contenance
Superbe moquera ma Royale excellence!
Encor' l'ay-ie honoré par le vouloir du Roy,
Iniuste en cecy seul; ô rigoureuse loy
Qui m'as fait adorer celuy qui me mesprise,
Qui m'as fait valeter celuy que ie maistrise.
Oui, oui, ie t'ay serui, Mardochee, vne fois,

Oui, oui, ie t'ay serui, meschant, tu me la dois,
Et tu la me rendras; ce gaing sera ta perte,
Cette gloire ta honte. Aa la voye est ouuerte
Pour me venger de toy en ce conui d'Esther;
L'honneur que ie t'ay fait te coustera bien cher.
Tu mourras, auiourd'huy est ton heure derniere :
Ie iure par ce Dieu qui fournist la carriere
Des grans Cieux arpentés, lequel, de ses cheuaux
Les crins, et les siens blons, dans les sacrees eaux
Ne mouillera plustost qu'en vne croix honteuse
Ie n'ay veu sanglanter ceste teste odieuse.
C'est assés enduré, Aman, c'est plus qu'assés,
Le mal croist l'endurant; encor' ne sont passés
Mon credit, ma faueur; et mon heureuse main
N'a iamais entrepris aucune chose en vain.
Non, ie n'ay pas souffert du monarque Assuere
Vn seul rebut encor', ma force est toute entiere,
Et verte comme alors que i'impetré l'Edict
Pour faire ruïner tout ce peuple maudit :
Lequel ie destruiroy iusques à vn, de sorte
Qu'il ne demourra pas messager qui en porte
Nouuelles en Sion; mon courroux violent
Peut estre cessera par le sac d'vne gent.
Mardochee m'est peu, et mon ame faschee
Contente ne seroit du sang d'vn Mardochee;
Si mourra-il premier, iamais mon cœur n'aura
Tant soit peu de plaisir cependant qu'il viura.
Après luy tout ira, et de ce populace
Vn seul n'ennuira plus l'Agagienne race.
O qu'vn seul m'a troublé, combien de maltalent,
D'ennuy, de desplaisir me donne ce meschant;

Vn ver perpetuel et vn fier souci mine
Depuis vn si long temps ma despite poitrine;
Ie suis impatient; qui m'ouuriroit le cœur,
Il le trouueroit plein de fiel roux, de rancœur,
De rage, de venin, de cruauté, d'enuie,
Pour voir ce Mardochee et ses freres en vie.
Ha paillard, ha chetif, quand tu as irrité
Premierement Aman, la mort as merité :
Mais tant de fois depuis? Ne sauroy-ie mon ire
Te faire ressentir par quelque tourment pire
Que d'vne simple mort! ie seroy bien vangé
Quand les corbeaux auront ta charoigne mangé.
Comment estre pourra ma grandeur satisfaite
Et mon cœur assouui de si vile deffaite?
Pour le moins mourras-tu, et ceste douce mort
Me pourra quelque peu recompenser ce tort.
Ha, ne sauroy-ie mieux, et ceste main puissante
Ne peut-elle point plus contre vne ame meschante?
Encores te seroy-ie, ô Iuif, trop gratieux
Et puniroy trop peu ton chef malitieux
En te faisant mourir, ma cruauté t'est douce,
Et lasche ma viguœur et ma pointe trop mouce,
Ma vengeance petite, et mon courage humain
Chastie froidement ton brauache dedain.
Helas! que i'ay grand peur que ta mort vergoigneuse
Ne semble de ma main ains plustost glorieuse;
Et d'auoir moins d'honneur, pour auoir si peu fait,
Que toi souffrant si peu, quand ie t'auroy deffait.
La mort de Mardochee est dessoubs ma portee,
Mais son peché plus grand que ma force irritee,
Pour le moins mourra-il et dans ce iour icy

Deliuré me verroy de ce cruel soucy,
Maugré le Dieu des Iuifs, duquel la faulse race
De ce peuple banni fierement nous menasse.
Maintenant que tu vas au banquet de ton Roy,
Voici le temps qui s'offre, Aman reueille toy !
De ceste occasion empoigne la perruque;
Car en vn tourne-main, et de sa chauue nuque
La honte tu verras, et d'vn mortel regret
Tu cuiras à part toy vn creue-cœur secret.
Sus donc reueille-toy, sus anime ta rage,
Assemble ta fureur, rechauffe ton courage
Soifueus du sang des Iuifs; emprunte la terreur
Des infernales seurs, et leur hideuse horreur :
Et tout ce que conçoit vne ame forcenee
De fier, cruel, sanglant, vne ame abandonnee
Au fait d'vne vengeance, et qui ne cerche rien,
Fors du malheur d'autruy reconquerir son bien.
Mais c'est assés, Aman; quoy! faut-il tant debatre,
Tu as peu aisement d'autres plus grans rabattre.
Tu trauailles vn peu trop plus que tu ne dois,
C'est assés, ie vay voir s' on a droissé ce bois
En lieu plus eminent, lequel i'auoy fait faire
L'autrhier en despit de mon fier auersaire :
Puis, après abaissé en son temps glorieux
A fin qu'on ne trouuast à la Cour odieux
Qu'à celuy que faisoit honorer Assuere
On eust osé droisser vn si laid vitupere;
Pour conduire ce fait et ne le mespriser
Mal à temps, il fallait ainsi temporiser.

AMAN, ZARASSE, *sa femme.*

AMAN.

Voilà l'outrage et la honte, Zarasse,
Que i'ay receu; l'ennuy que ie pourchasse
A ce vilain retombe tout sur moy,
Et ne sçay pas qu'esperer plus du Roy,
Ie pense voir sa volonté changee
En mon endroit, ou vn peu estrangee :
Et en tous cas ce n'est pas pour neant
Que i'ay souffert ce deshonneur si grand.
Le Roy ne peut ignorer, ce me semble,
Que ce vieux chien et tous les siens ensemble
Ie voudroy morts; ie luy ai demandé
La mort de tous, ce qu'il m'a accordé.
Or, maintenant, ce coquin Beniamite
Plus que iamais arrogant me despite;
Le cœur luy croist : pour m'auoir veu baissé,
Il s'est soudain plus fierement haussé;
Il craint pourtant, car il voit la mort preste
A tous les Iuifs pendre dessus sa teste.

ZARASSE.

Et dea, Monsieur, puisque vous voyez bien
Que vous n'auez vers le Roy tel moyen
Qu'auiez n'aguere, et le fils de Iaïre
Estre anoncé des premiers de l'empire,
Tout maugré vous, que son credit florit
Encor' nouueau, et le vostre flestrit :

Vaut-il pas mieux brider vn peu vostre ire,
Laisser vn peu la fortune luy rire,
Vous rassurer de l'amitié du Roy,
Vous contenter de la cruelle loy,
Laquelle il a pour vous plaire establie,
Par qui la gent des Iuifs est abolie?
Outre cela, les sages du païs,
Vos seruiteurs, sont bien fort esbaïs.

AMAN.

I'enten tres-bien, m'amie, tu labeures
Tout pour neant; tu parlerois cent heures
Pour destourner mon résolu dessein;
Et cognoistrois auoir parlé en vain,
Tout est conclu.

ZARASSE.

Au moins oyez partie
D'vn bien grand cas, dont ils m'ont auertie.

AMAN.

Que diras tu? i'en ay tant escouté
Que i'en suis las; certes ma volonté
Ne peut changer, et ma seure entreprise
Ne peut souffrir ny delay ni remise.

ZARASSE.

Si disent-ils, que si certainement
Mardochee est issu de ceste gent
Qui est partout en Persie esgaree,
Vous n'aurez point contre luy de duree

Non plus qu'au vent la poudre et le sablon
A de vigueur, ou le couard Freslon
Contre l'auette, ou les biches peureuses
Contre les dens des ourses furieuses;
Qu'ils ont vn Dieu plus grand que tous nos Dieux
Qui les maintient et garde des hauts Cieux.

AMAN.

Ils ont menti, ie leur feroy cognoistre,
Car ie seroy sur eux et leur Dieu maistre,
Et n'ay-ie pas la mort d'eux tous au poing?

ZARASSE.

L'Edict est pres, l'execution loing.

AMAN.

Pourquoy leur Dieu les souffre-il esclaues,
Puisqu'il les porte et les maintient si braues?

ZARASSE.

Il les punit, mais c'est quand il le veut,
Et les punir autre que luy ne peut.

AMAN.

Bien, ie le veux, leur Dieu est invincible,
Les Iuifs bien forts, leur nuire il n'est possible,
Aman tout seul est foible et ne peut rien,
Et a perdu son credit et moyen :
Si verrés-vous mille charoignes tiedes
Grouiller encor' de ces personnes laides
De Palœstine, et tost par l'effort mien
Bien deschiré l'orgueil Semeïen.

LA TROVPE, SIMEON, *Iuif.*

LA TROVPE.

Vous estes donc de ceux qui au païs resterent
Du temps de la ruïne, et seulets demeurerent
En leurs vides maisons, quand les fiers Chaldeens
Prindrent de nos ayeux, ou bruslerent les biens.
On nous a tant conté qu'vn Esdre et Nehemie
Ont la saincte Cité remis presque demie :
Dictes-nous qu'il en est.

SIMEON.

Ils ont fait grand deuoir,
Mais leur desir excede leur pouuoir :
Leur entreprise a esté renuersee
Cent mille fois, et l'œuure retracee;
Car ceux qui ont sur eux gouuernement
De par le Roy, ont quelque mandement
De iour à autre à leur dessein contraire,
Ont-ils tout fait, c'est tousiours à refaire.
Ie tay le ioug, la crainte et cruauté
Dont tous les iours le peuple est tourmenté.
On nous disoit que le Roy Assuere
Est beaucoup plus que ses gens debonnaire;
Or, en fuïant l'iniustice des siens
Auecque vous soubs luy rendre me viens;
Car ie ne peux endurer dauantage
Que i'ay souffert de la cruelle rage

De ses Prœuostz.

LA TROVPE.

Amy, ie vous plain bien,
Car vostre long labeur ne vous seruira rien.
Vous tombez d'vn escueil dangereux en vn pire,
Car le meschant Aman qui gouuerne l'empire
Nostre race destruit; mais dictes-nous pourquoy
Plutost n'auez cerché la presence du Roy?

SIMEON.

Pour ce qu'au temps du gratieux roi Daire,
Le gouuerneur n'estoit pas si contraire.
Ie vous suppli, mes Dames, dictes-moy
Pourquoy Aman hait si fort nostre loy?

LA TROVPE.

Le discours est bien long, bien fort longue l'iniure
Pour laquelle ces maux le pauure peuple endure :
Vous entendrez pourtant depuis le premier trait
Pour quelle cause Aman nous persecute et hait.
Assvere donnait vn banquet magnifique
A tous les Princes grans de la terre Persique :
La cour de son palais, à quatre rancs entiers,
Estoit bordee autour de forts grans piliers,
L'estoffe d'or massif, et la façon antique
Dont iadis abondoit le Temple Iudaïque :
Au sommet cent tapis, pleins d'autant de couleurs
Qu'au printemps les verds prés nous descouurent de fleurs;
La rose, ni le lis, ni la fleur immortelle,
La pourpre, le coural, ni l'arc qui nous decelle
L'ordonnance du Ciel, ni l'oyseau excellent

Qui vente à sa compagne un pannache brillant,
Portent couleur en eux dont les tentes polies
Incomparablement ne feussent embellies;
L'artifice de loing nature deuanceoit,
Et en quelques endroits soy-mesme surpassoit;
Tout autour paroissoit vne peinture vifue,
Et enseignoit comment nostre gent fut captiue.
Là, par l'Assyrien nostre malheureux Roy
Voyoit égorgeter ses enfans deuant soy;
Le Chaldœen, soldat d'une dextre sanglante,
Bouillant, écarteloit mainte teste innocente.
Quelqu'vn pilloit le Temple et l'autre le chasteau,
Tel geinoit vne femme et l'autre vn enfant beau.
C'est assés de cela dont triste est la memoire :
D'autre part se lisoit des Rois Persans la gloire,
Cyrus tetoit la louue, et Harpacte esprouueoit
Le fiel d'vn Astyaga et ses enfans mangeoit,
Et reuenchoit apres la vengeance felonne
Faisant iustement perdre à son Roy la couronne:
Là, Cyrus se haussoit, sur mille Roys, vainqueur!
Mais du fait de sa mort l'ouurier estoit menteur,
Par l'ignoree mort du desastreux Cambyse
La seigneurie estoit à vn vilain acquise.
Soudain par son bon sens Daire la saisissoit,
Et premier au soleil son cheual hennissoit;
On l'aperceuoit bien en vne œuure muette,
La ruse estoit pourtant clairement descouuerte.
Xerxe sur terre ferme vne grand mer creusoit,
Et ailleurs de la mer vn lieu ferme faisoit;
Mais la fuite estoit teue, et sa honte éternelle,
Et celle tant de fois mal vengee querelle.

Amy, ie ne sçauroy aconsuiure en parlant
La merueille et beauté de cest ouurage grand.
Sur vn paué de marbre et d'iuoire et porphire
Estoient des lits d'argent; qu'est-il besoin de dire
La grandeur du seruice et le riche appareil,
L'abondance des mets et l'ordre nompareil?
Là, le Roy plein de vin, prins d'vn desir infame,
Veut à tous faire voir l'Emperiere sa femme.
Cômme l'homme iamais n'estime vn bien parfait,
Si qu'il a ce bien-là tout le monde ne sçait,
La Royne Vasthe estoit en vertu sans seconde,
Et bien au demeurant la plus belle du monde :
Or, voulant à la loy des Perses se renger
(Que la femme d'autruy ne voye l'estranger)
Refuse son mary, qui des l'heure la laisse,
Suiuant le dur arrest des vieux sages de Perse.
Combien de fois pourtant luy vint la larme à l'œil
Pour auoir de Nochee approuué le conseil!
Or l'execution du conseil de Nochee
Feit la niece espouser au Roy, de Mardochee,
Qui surpasse de loing ceste autre en saincteté
Et ne luy cede point en parfaite beauté.
Fort peu de temps apres, quand Thare et Bagathee
Eurent la mort du Prince ensemble complotee,
Mardochee descouurit leur coniuration,
Et souffrirent les deux griefue punition.
Aman, qui n'ignoroit la trame encommencee
Et qui portoit les gens de la Royne laissee,
De ceste heure conceut vn mortel maltalent
Encontre Mardochee et toute notre gent.
Or, se voyant en Cour fortune si prospere,

Il tira ceste loy du cachet d'Assvere,
Et maintenant cecy le fait desesperer
Que le pere d'Esther ne le veut adorer.
Sur tout il a la bride à sa rage laschee
D'auoir esté contraint de seruir Mardochee.
Il est impatient, car quand il est au iour,
Il luy tarde beaucoup que la nuit n'ait son tour;
La nuit il veut le iour, car maint songe effroyable
Luy fait redemander la lumiere agreable;
Il oublie son rang, sa charge et maiesté,
Il porte vn front d'azur et vn œil despité.
Tout son corps est succé d'vne peste secrete,
Ses dens pleines de rouille et sa face desfaite,
Sa langue a du poison, et du venin son cœur.
S'il sort de chez le Roy, la crainte et la terreur,
La haine et la fureur pas à pas le talonnent,
Et à cruelliser nostre gent l'esguillonnent.
Vous entendés quelle est nostre condition :
Nous sommes tantost pres de l'execution
De ce fascheux Edict; et outre Aman espere
Et se vente par tout d'optenir d'Assvere
La mort de Mardochee, et le tient-on pour fait,
Car ordinairement il fait ce qui luy plaist.
Il nous reste au Seigneur seulement esperance,
Qui aux desesperés descouure sa puissance.

SIMEON.

Mes Dames plorez-vous? Certes Aman fera
Tout ce que nostre Dieu faire le souffrira :
Par tant, reprenés cœur; ie m'en vay par la ville
Pour recognoistre ceux qui sont de ma famille.

LE CHANT DE LA TROVPE.

O l'homme miserable
Qui aimant pour longtemps
Ceste vie passable,
Veut viure beaucoup d'ans,
Et ne craint rien si fort
Que l'heure de la mort!

En quelconque part monstre
Fortune sa faueur,
Le fortuné rencontre
Tousiours quelque malheur.
Nul a de son viuant
Perfait contentement.

Hesther, nostre maistresse,
D'vne bannie gent,
Est la plus grand Princesse
Qui commande au Leuant;
Toutes fois sa grandeur
Ne luy croist point son heur.

Quand nos peres la terre
Aux Roys eurent osté,
Ils n'eurent moindre guerre
Qu'en leur captiuité,
Esprouuans en Sion
La persécution.

Celuy qui sa houlette
En vn sceptre changea,
Sa vie en mal suiette
A rien mieux ne rengea :
Son sceptre le feit grand,
Mais non pas plus content.

Les fieres Destinees
Heurtent esgalement
Les testes ordonnees
D'vn marteau violent;
Et sont soubs mesme loy
Le belistre et le Roy.

Mais l'homme iuste estonne
Tous les maux et la mort,
Et reçoit la couronne;
Car inuincible et fort,
Plus de maux souffrir veut
Que faire on ne luy peut.

Si le grand ciel se casse
En pieces sur son chef,
Sa resolue audace
Mesprise ce meschef :
Car il veut en mourant
Reuivre heureusement.

Le grand fol qui demande
D'estre long temps viuant,
Garde qu'il ne se rende

Mal heureux longuement,
Ne iugeant pas la mort
Des miseres le port.

—

ACTE QVATRIESME.

AMAN, seul.

Furies, laissés-moy ! lâs, laissés-moy, bourrelles,
Soyés à Mardochee et non à moi cruelles !
Reculés vos serpens et vos hideux flambeaux ;
Allez, droissez aux Iuifs mille et mille tombeaux !
Au moins, Mégære, au moins, quand ta torche bruslante
Aura du tout rosti mon ame impatiente,
Quand tu m'auras sucé les mouelles et les os,
Oste à mes ennemis comme à moy le repos ;
Soufle ton venin roux sur le fils de Iaïre ;
Fay son ame, son cœur, son foye et poumon cuire !
Las, depuis si long temps le sommeil paresseux
Ne s'est aucunement versé dessus mes yeux ;
Ni la paisible nuit, ni la couche seulette
Donne quelque relasche au ver qui me pincette ;
Mon mal croist au dedans, et bouille vigoureux,
Comme du Montgibel les souspirs chalureux.
Vn mal secret me ronge, et bien que ie le couure,
Ie m'aperçoy pourtant que mon front le descouure ;
Mes yeux lancent du feu et s'offencent du iour ;
Ie ne puis en vn lieu faire bien long seiour.

Cent lunes et soleil à mes ieux se presentent,
Mille bruits, mille sons, mille voix m'espouuantent,
Mille fantosmes noirs, mille luittons encor'
Foulent, malencontreux, mon accoustrement d'or.
La nuiteuse cheueche, et l'orfraie enrouee,
Et le faux chahuant espandent leur huee
A tas sur mon chasteau, dont ie tiens pour certain
Que ie ne trame pas ceste entreprise en vain;
Car ces monstres diuins suffisamment m'asseurent
Qu'il faut que Mardochee et ses compagnons meurent.
Oui, certes, ils mourront, quoy qu'en veulent les Dieux;
Ce que i'ay entreprins ie fourniroy et mieux.
Qui porte, qui maintient l'infame Mardochee,
Sur celuy soit ma rage et fureur espanchee.
Qui le peut destourner? Ie ne vay point priant
Les puissances du Ciel, car tout certainement
On est Dieu à soy mesme, et fortune ententiue
N'est iamais au babil d'vne priere oysifue;
Ie despite leurs sacs, leurs haires, leurs autels;
Ie n'importune point les astres immortels
De murmures magiqs'. Que celuy que les armes
Et les bruïans clairons, et cent mille gendarmes,
Et le fer et le feu n'ont point espouuanté,
Soit par prieres, sacs, ieusne et cendre dompté!
Non, meschant, i'abattroy ton ame trop rebelle;
Tu seras de mon ire vne marque eternelle!
Tisiphone, arme-toy et tes mutines seurs,
Saisissés des bannis les poitrines et cœurs,
Et qu'apres le trepas si l'ame dure encore,
La crainte, la terreur, le souci les devore.
Fouillez cent ans durant leurs tombeaux charoigneux,

Abandonnés leurs os aux cabalistes vieux,
Et à ceux qui, suiuans les pas de Zoroastre,
Sollicitent les Dieux d'vn bruit opiniastre!
Astres, monstres d'enfer, Parques, pere Ocean,
O grand ciel, ô soleil qui fais ton tour d'vn an,
Ourses, fiers leopards qui par les forests seules
Sanglantés bien souuent de corps humains vos gueules!
O vous qui me suiuez, et qui fascheux dœmons
D'vne aleine de souffre vlcerés mes poumons,
Ie vous implore tous, et de vous ie desire
Emprunter tout le fiel qui peut fournir mon ire,
Redoubler leur tourment et augmenter bien fort
De cent mille malheurs l'Israëlite mort!
Et quoy pis? Mais un cri en ma maison resonne,
Et la voix d'vn oyseau ou d'vn monstre m'estonne.
I'y cours.

HARBONE, *eunuque ou chambellan;* VN DES EVNVQVES DV ROY, MARDOCHEE, LA TROVPE.

HARBONE.

Di moy donc, he dea, la raison
Pourquoi Aman a fait en sa maison
Mettre vn gibet, et contre qui se brasse
Le grand danger de sa fiere menasse?
Chascun en compte et dict diuersement,
Mais nul le sçait ou dit certainement.

L'EVNVQVE.

Mon compagnon, ie t'ay cognu fidele
Assés de fois en mainte affaire telle;

Mais ceste cy m'importe tellement,
Que ie crains bien d'offencer lourdement
Le prince Aman, et par mon ignorance
Sentir apres sa colere vengeance.
Les Princes ont bien fort longues les mains,
Et bien qu'ils soyent de leur nature humains,
Si leur grandeur vn moindre a irritee,
Il voit soudain la corde presentee :
Les grands seigneurs oublient les bienfaits,
Mais non iamais les torts qu'on leur a faits.

HARBONE.

Quoi ! si ma foy ie t'oblige et fiance
Et te promets vn très-secret silence,
Auras-tu bien opinion de moy
Que ie te vueille, amy, faucer ma foy?

L'EVNVQVE.

Tu es de ceux qui la Royne maintiennent
Et contre Aman, Mardochee soustiennent,
Ie te cognoy; ie ne lairroy pourtant
De te compter cela sous ton serment :
Mon maistre Aman en ce gibet espere
Voir Mardochee, et doit à Assuere
Dans ce iour d'huy sa teste demander,
Qui ne faudra de la luy accorder.
Tu sçais le tout; adieu, amy Harbonne,
Et garde bien le secret que te donne.

MARDOCHEE, priant.

O Dieu de nos ayeux, qui pour les faire grans
As forcé tant de fois les plus roides tyrans,

Et qui pour soulager nos peres au passage
As dompté de la mer et des fiers vens la rage,
Fait saillir l'eau du roc, et enuoyé des Cieux
Pour appaiser leur faim le man delitieux,
Et fait mille autres biens dont l'on se sent encore,
Et dont le peuple Hebrieu comme seul Dieu t'adore!
Tu vois, tu vois, Seigneur, nos souspirs eternels;
Tourne sur nous, Seigneur, tes doux yeux paternels,
Car d'vne sourde main tu n'as onq repoussees
Les plaintes qui te sont de bon cœur adroissees;
Desploye ta pitié et regarde les maux
De ton peuple opressé, mets fin à nos trauaux.
Bien cent ans sont passés depuis que nous, tes hommes,
Estrangés de Sion, et de ta maison sommes,
Depuis que le malheur, l'exil, la poureté,
Compagnons importuns, pressent nostre costé,
Depuis que rebutés et haïs de ce monde
Nous courons, vagabonds, toute la terre ronde,
Depuis que nous portons les daces, les édits,
Les charges, les tributs, ainsi qu'hommes maudits,
Et restant obligés à la haine et enuie,
Nous perdons mille fois par menasses la vie,
Subiects du premier coup au soudain maltalent
Et au premier courroux d'vn Prince violent:
Et maintenant, voyez! l'héritier d'Adamate
De ta vigne le clost, iniurieux, degaste,
Et porte au poing, cruel, vne sanglante loy
Pour deffaire en vn iour ton peuple entier et moy;
Fay luy sentir, Seigneur, cette dextre despite
Qu'a senti autrefois son peuple Amalecite,
Que sentirent les Roys iadis par toy contrains

A heberger les Iuifs, et mettre entre leurs mains
Les fertiles guerets de la terre doree
Qui engendre le baume et la drogue honoree
Du superbe Liban : fay lui sentir, Seigneur,
Que pareille et plus grande est encor' ta viguœur,
Et que tu peux tirer des tiens et leur foiblesse
De quoy vaincre les Roys et baisser leur hautesse !

LE CHANT DE LA TROVPE.

O durs regrets, ô prieres, ô pleurs !
Larmes en vain tant de fois espandues,
O chauds souspirs, ô cuisantes douleurs,
Forces d'en haut pour neant atendues,
Les pires donc sont maistres des meilleurs!

Vn temps estoit que la puissante main
De Dieu rengeoit toute force payenne;
Que contre nous on se dressoit en vain;
Comme iadis la race Isaïenne
Brisa l'orgueil du Philistin hautain.

Les vierges, lors de la saincte Cité,
Chantoient tout haut aux cantons de la ville:
Deux hommes seuls beaucoup en ont dompté;
Mille Saül et David bien dix mille;
Que David soit sur tous autres vanté !

Lors assuré dormoit le peuple sainct
Des Chaldœns et des Amalecites;
Alors ni Tyr, ni Sidon estoit craint,
Ni les assauts des larrons Moabites;
Mais ce pouuoir nous est du tout estaint.

Que si ce Dieu, ce grand Dieu daignoit or
Tourner sur nous ses deux yeux pitoyables,
S'il redonnoit aux siens ce siecle d'or
Qui nous faisoit iadis insurmontables,
Cent mille vœux luy rendrions encor'.

Aa ne repouse, ô Seigneur Dieu, nos vœux,
Car nous savons que les iustes prieres
Forcent l'acier, et le fer et les feux,
Et des tyrans les armees entieres,
Et les prisons, et les mers, si tu veux.

—

ACTE CINQVIESME.

HARBONE, seul.

O grans Dieux! quel banquet, quelle magnificence!
O que de frians mets, quelle riche despence!
Ie suis tout estonné de ce grand appareil,
Il n'en fut iamais veu que ie pense vn pareil,
Disner vrayment Royal et Royales delices;
Ceste grande cuisine, et les pleines offices,
Et les rancs infinis des viures aprestés
Le peuple nourriroyent de deux grandes cités.
Mais qui peut auoir fait nostre Royne prodigue
Contre son naturel? Il y a quelque brigue,
Quelque entreprise caute, et ce n'est pour neant
Qu'Esther fait auiourd'huy ce banquet si fort grand.
Aucuns pensent que c'est vne fine sagesse

Pour flatter son mari et luy faire caresse,
Et que d'autant qu'elle est yssue d'vn bas lieu,
D'vne race incognue, et qu'à vn autre Dieu
Que le nostre elle sert, de tant plus elle tasche
D'empescher que le Roy son mari ne s'en fasche,
Le s'obligeant ainsi finement de tous poincts,
Afin qu'il ne l'ennuye et la recerche moins.
Mais ce n'est pas cela : ie sçais que ma maistresse
N'a point besoing de faire à son seigneur caresse
Par vn riche festin; elle l'a tout à soy
Et gouuerne du tout le Royaume et le Roy.
Ce n'est pas des banquets la somptueuse chere
Qui fait aimer Esther au monarque Assvere,
Non, ce n'est pas cela; ie sçais bien qu'autrement
Les belles comme Esther cherissent vn amant;
Assvere tout plein d'or, delices, cheuance,
N'est gaigné par l'apast d'vne grande despence.
Les moyens qui la font fauorite du Roy,
Et qui la font pouuoir par dessus toute loy,
Qui luy ont fait auoir la dignité Royale,
Et qui la font entrer tous les iours dans la salle
D'Assvere hardiment, sans son commandement,
Contre les vieilles loys et meurs de nostre gent;
Toutesfois sans danger enfraindre les deffences,
Renuerser les Edicts, Mandemens, Ordonnances,
Promesse auoir du Roy qu'il ne l'esconduira
De chose dont ce iour elle le requerra,
Ces moyens sont ceux-là dont la secrete couche
Seule peut tesmoigner à qui l'affaire touche.
Helas! qui eust pensé voir nostre nation
Obeir aux bannis du desolé Sion,

Seruir vne estrangere, vne pauure captiue
Du petit demeurant de la race Iuifue?
Helas! qui l'eust pensé? Aman Agagien
La cuidoit empescher; mais son meilleur moyen
Me semble estre affoibli, sa force retrenchee
Depuis qu'il a serui le payen Mardochee.
Ie suis fort bien trompé si ce plaisant repas
N'est pas fascheux pour tel qui ne s'en doute pas.
Ce past delitieux, deuant que la nuit noire
Brunisse nostre ciel, auroit bien vn deboire
Si amer, douloureux et estrange pour tel
Que le goust en seroit certainement mortel.
Lâs, ie m'en doute bien, i'ay senti quelque chose
Qui sera toutesfois fidelement enclose
Au secret de mon cœur, iusqu'à ce que la fin
Nous face clairement cognoistre le destin.
Aa Beauté, quel pouuoir tu as sur tous les hommes!
Beauté par ton moyen à nous-mesmes ne sommes,
Ains nos vaincus esprits demeurent chez autruy;
Foibles en leurs maisons, sur toy cerchent apuy;
Tu nous fais desirer les choses non loisibles,
Tu nous rends soucieux, patilleux, mal paisibles,
Meschants, iniurieux, sans force et sans honneur,
Larrone du repos, de la paix et de l'heur,
Que nous aurions sans toy. Par toy le pere incœste
Se souille de son sang, pire que toute beste;
Et le frere, tenté d'vn regard gratieux,
Sur le lict de sa seur se iette audacieux;
Et le fils (ô l'horreur!) prins de sa propre mere,
Puise au mesme ruisseau que son fortuné pere!
O beauté tromperesse, ô beauté qui as peu

Surmonter en tout temps et le fer et le feu,
Et les cœurs des humains plus durs que le fer mesmes,
Tu es de tous aimee, et personne tu n'aimes;
Tu aueugles tous ceux que ta lumiere a prins,
Tu sçais conduire à fin tout ce qu'as entreprins,
Tu chasses la raison des poitrines plus sainctes,
La plus forte aux assauts, aux combats, aux attaintes
Tousiours victorieuse et iamais sans danger,
Sans playe des vaincus; iamais sans leur changer
Leur estre accoustumé : tu es partout nuisible;
Et combien qu'on te suive en lieu qu'il est loisible,
Toutes fois tost apres, pour t'aimer ardemment,
Celuy qu'as rendu tien tombe soudainement
En quelque grand defaut, en maintenant le vice
Que tu veux, que tu fais ton tort, ton iniustice :
Gardant et trouuant bon tout le mal qui te plaist,
Et trouuant fort mauuais le bien qui te deplaist,
Cruel, iniuste à tous, fascheux, mal équitable,
Et quand il fait exces, lors il est dommageable,
Et cruel contre soy; car s'essayant forcer
Son faible naturel, que fait-il qu'auancer
Son malheur, son destin. Mais, holà! l'heure est basse;
Ie tarde trop icy, le temps fuyard se passe,
I'ay charge d'amener de par la Royne Esther
Assuere et Aman, ie m'en vay les haster.
C'est assés babillé; vne peureuse doute
Me saisit, que quelqu'vn embusché ne m'escoute :
Vn bon seruiteur doit plus sçauoir et celer
Du fait de ses seigneurs qu'enquerir et parler.

AMAN, ASSVERE, ESTHER, HARBONE.

AMAN.

Syre, laissés icy le soin de vostre Empire,
Et les tristes ennuis qui vous ferment le rire;
Les messages, les bruits, les doutes, les raports,
La crainte, le souci, les menasses, les torts,
Les pleurs des orphelins, les plaintes, les requestes,
Qui vous ont ce matin à milliers esté faites;
Et la rebellion d'vn Roy vostre suiet,
Et la concussion qu'vn gouuerneur a fait,
La mort des courtisans qui vous estoient fideles;
Oubliés tout cela et toutes choses telles,
Qui ordinairement et le iour mille fois
Occupent les esprits des Monarques et Roys;
Et vous garnissés tout d'amour, de mignardise,
De ris, de gayeté, d'aise, de gaillardise,
De graces et d'vn port folement amoureux,
Pour rendre ce banquet pleinement sauoureux;
Car l'Emperiere Esther ce traitement espere
Receuoir auiourd'hui de son grand Assuere;
Mettons ce sceptre bas, la graue maiesté
N'est propre pour cherir vne douce beauté.

ASSVERE.

Pere Aman, ie suis là, et si l'on veut me plaire,
Qu'on ne parle auiourd'huy aucunement d'affaire :
Car ie ne veux penser ce iour qu'à contenter
Et fournir de tous poincts la volonté d'Esther.

AMAN.

Syre, la voilà près.

ASSVERE.

Leue-toy, ma mignonne.

ESTHER.

Ie suis parti soudain qu'est arriué Harbone ;
Monsieur, i'ay grand honneur de voir si fort à moy,
Qui ne suis rien du tout, le cœur d'vn si grand Roy.

ASSVERE.

Pere Aman, regardés la grace de Madame,
Ie iure le soleil et sa celeste flamme
Que ie ne la vis onq' que tout soudain mon cœur
Ie ne sentisse espris d'vne nouuelle ardeur,
Et ores au regard de sa teste doree,
Ie sens bien audedans mon ame estre alteree.
Non, non, ma fille, non, si ie te fay du bien,
Tout est de ton merite, et de ma grace rien ;
Suy seulement ce trein, et me tiens favorables
D'vn regard tout pareil ces yeux esmerueillables ;
Ainsi m'aiment les Dieux, et mon royaume et toy,
Qu'à iamais tu pourras commander à vn Roy,
Et ne souhaiteras rien de grand, ni mal possible,
Que ie puisse pourtant, qui ne te soit loisible.

ESTHER.

Monsieur, souffrés vn peu que ie baise vos mains.

AMAN.

Le Roy ne le croit pas, mais ces baisers sont feints.

ASSVERE.

M'amie, acole moy, car ie veux ta beauté
Compagne estre partout de nostre Royauté.
Aa que i'oublie bien de Vasthe le visage,
Te voyant si traitable, et l'orgueilleux outrage
Que d'elle ie receu.

ESTHER.

Ie vous prie, Monsieur,
Vous soir sur ce lit d'or, à fin que i'ay cet heur
De vous voir priuément user de ces seruices.

ASSVERE.

Ie ne me cognoy rien ici de mes delices;
Mais i'ay plus de plaisir de contempler tes yeux,
Que d'vn friand banquet les mets delitieux.

ESTHER.

Vous plaist-il receuoir ceste coupe écumante,
Qu'vn de vos echançons longtemps à vous présente?

ASSVERE.

Ton afeté regard sçait si bien m'attirer,
Qu'à grand peine ie veux ma veue en retirer :
Or, maintenant di moy franchement, ma mignonne,
Quelle part de mes biens tu veux que ie te donne :
Ie iure ce grand Dieu, et l'adiourne tesmoing,
Qui voit comme estant pres ce qui se fait fort loing;
Quelconque part sera des Perses demandee,
Te sera de bon cœur promptement accordee.

ESTHER.

Monsieur, i'ay tousiours prins pour singulier honneur
D'auoir receu l'aneau d'vn grand Roy monseigneur,
Et mon Dieu m'est tesmoin qu'estant bien poure esclaue
Ie ne fu onq' si fort ou presomptueuse ou braue,
Que ie pensasse bien la faueur meriter,
Que peu d'heures deuant ie n'osois souhaiter,
Et que sur ma fortune et espoir auancee
Sur vos suiets pourtant ie ne me suis haussee :
Et bien que ie me veisse estre femme d'vn Roy,
I'ay tousiours presumé modestement de moy.
Bien est vray qu' i'ay prins soing de vostre couronne,
Et ay bien desiré garder vostre personne,
Cercheant vostre seurté, et ay là seulement
Estendu le pouuoir de mon auancement :
Comme ie devoy bien conseruer ceste teste
Par qui pleine d'honneur et de vie ie reste;
Or, puis qu'il vous a pleu me mettre en ce degré,
Grande, riche et contente, et ce de vostre gré;
Vos suiets ne deuoyent contre vous entreprendre,
Pour de vie et d'honneur vefue en vn coup me rendre
Veu que suis honoree et vi par vostre main;
Encore n'eust esté ce tour si inhumain,
Si on n'eust vostre mort toute ensemble arrestee,
Suiuant le vieux dessein de Thare et Bagathee;
Or, d'autant qu'vn de ceux de nostre nation
Descouurit autresfois la lasche faction
Contraire à vostre estat; leur meschante entreprise
S'est, outre ce, le sang de mon peuple promise :

Monsieur, ie ne veux point vos suiets maistriser,
Ni vostre monarchie en deux parts diuiser;
Ie ne demande rien que vostre bonne grace,
Ie prie pour ma vie et pour ceux de ma race.
Si vous auez de moy receu quelque plaisir,
Depuis qu'il vous a pleu sur toutes me choisir,
Si ie vous play encor', et vostre grandeur daigne
De serve me tenir comme vostre compaigne,
Lâs, Monsieur, sauuez-moy, et par vostre amitié
Ayez de vous, de moy et mes freres pitié.

ASSVERE.

Dieux! qui est ce meschant, ce fol, ce temeraire?

ESTHER.

C'est Aman qui me veut et vous-mesme deffaire.

ASSVERE.

Aman, ô l'as-tu fait?

HARBONE.

Où va courant le Roy?
Certes, le fait d'Aman va mal comme ie voy.

AMAN.

O Dieu, las, que feray-ie, ô quels cris, quelles plaintes,
Aman, espandras-tu iusques aux nues peintes?
O malheur, desespoir, riguœur, ô cruauté,
O envie, ô traison, lasche desloyauté,
Mortelle tromperie, ô fourbe inesperee,
Comme vn soudain esclair de la flamme aetheree

Comme vn astre tombant, ô ciel qu'ay-ie entendu?
Combien ces derniers mots estonné m'ont rendu!
O Iupin qui vois tout, de qui la haute face
I'ay cent fois contredit d'vne reuesche audace,
O Iupin, s'il est vray que tu brandis des Cieux
D'vne fumante main le foudre impetueux,
Tonne effroyablement et fay voler ma teste
En mille ardens tisons d'vne rouge tempeste;
Desserre ces grands dars, dont tu feis trebucher
Les enfans de Titan, qui vouloyent t'arracher
De ton grand siege d'or et planter leur demeure
En la plage du Ciel qu'on iuge la meilleure.
Ie ne veux point du feu doucement violent
De celle qui mourut par l'amoureux present,
Mais du plus vigoureux dont tu ruas par terre
Salmonee imitant le bruit de ton tonnerre.
Veus-ie bien cestuy-là? Si quelque autre tu as
Qui consomme plustost, ce sera bien mon cas.
Ami, despouillés-moy cette riche ecarlate,
Ce manteau brodé d'or, et tout ce qui eclate
La suberbe couleur du tyrrhene poisson,
Remportés tout cela au fond de ma maison;
Haillonnés-moy de toile, et me plaignés pour estre
Esclaue deuenu d'hier que i'estoy maistre.
O veritables nuits, nourrices des frayeurs,
Vous m'auertissiés bien de ces tristes malheurs!
O cris, ô bruits, ô voix, ô hurlemens terribles,
O crossemens hideux, ô grincemens horribles,
O murmures nuiteux, ô noirs espouuantaux,
Vous me predisiés bien l'orreur de tous ces maux,
Si mon cœur egaré du desir de vengeance

N'eust à gauche tourné des monstres la science.
Neptun', qui vas d'vn char rasant les bleus sillons
De la blanche Thetys, pres les dorés sablons,
Pour qui mille tritons de trompes argentees
Acoisent tout le fiel des ondes enchantees;
Tu feis iadis noier aux rochers Capharés
Par vn nauple vengeur mille Grœcs adirés;
Et ce garçon hardi de qui l'aile cireuse
Esprouua de Phœbus l'ardeur iniurieuse.
Tu engloutis encor' ce Ceyx amoureux
Qu'Halcyone suiuit par les bords dangereux.
N'as-tu pas bien de quoy soubs le creux de ton onde
Estaindre l'ame et corps du plus meschant du monde?
Aussi bien suis-ie mort, et voudroy bien mourir
Si ie voioy la mort à Mardochee souffrir.
Que Mardochee viue et le fils d'Adamate
Meure honteusement! ô Fortune, ô ingrate,
Aueugle, passagere, euentee, ô honneur!
D'vn bien poure valet tu tailles vn seigneur,
Et d'vn bien grand seigneur retailles vn esclaue.
I'oublie mon maintien, i'oublie mon port graue,
Car il me faut mourir; mourir, helas! comment?
Ie n'y pensay iamais qu'auiourd'huy seulement.
O Dieu, comment meurt-l'on? est-ce donques la mort
Si laide qu'on la fait, si horrible et cruelle?
Aman, il faut mourir; au moins si tu sçauois
Quelle chose est la mort, aisement tu mourrois.
Aman, rassure-toy, la mort est bien plus douce
Que le peuple ne dict, plus foible sa secousse.
Quoy! perdrai-ie ma femme et mes tendres enfans
Esleués en la Cour plus haut que les plus grans?

Ie traineroy d'eux tous quant et moy la deffaite!
Quelle playe, ô pourets, mon orgueil vous a faite!
Vous estes tous perdus; n'y a-il plus d'espoir,
Zarasse et mes enfans, encor' de vous reuoir?
De vous dire vn A Dieu d'vne plainte eternelle,
Et vous donner encor' ceste main paternelle?
Madame, sauuez-moy, ie baise vos genoux,
Apaisés-moy le Roy, faites-le-moy plus doux.
Ah! faut-il supplier, et d'vn branler de teste,
D'vn haussenais souffrir vn rebut deshonneste?
Naguere tant de Roys me courtisoyent encor'
Et mettoient à mes pieds leurs diademes d'or.
Sur tout ie crain la mort; vne roue honteuse,
Vn gibet, vn bourreau font mon ame peureuse.
Les ris des regardans, l'aise des enuieux,
Les iugemens diuers des ieunes et des vieux,
Les voix, les sifflemens, les comptes de la ville,
Le triste souuenir de ma poure famille,
Le regret de mes biens, mon crédit, mon honneur,
M'aportent au dedans vn mortel creue-cœur.
Si ie mouroy premier qu'vne main estrangere
Me feist porter au iour ce vilain vitupere,
Ce seroit bien mourir; mais tout certainement
I'endureroy la mort beaucoup plus doucement.
Madame, par vos Dieux et par ceste couronne,
Faites tant que le Roy plus humain me pardonne;
Ie ne veux que la vie, et bien qu'au demeurant
Ie perde tout cela qu'on peut perdre en mourant.

ASSVERE.

O paillard, ô meschant, encor' luy fais-tu force,

Voyés qu'en cent façons m'ahonter il s'efforce.
Qu'on le face mourir du plus cruel tourment
Duquel on se pourra auiser promptement.
Pendard, tu le paieras! Sus, vilains, qu'on l'empoigne;
Qu'on l'entraine d'icy, hastés-vous, qu'on l'esloigne!

HARBONE.

Syre, au mesme gibet attacher il le faut,
Qu'à Mardochee il a fait esleuer là haut.

ASSVERE.

Allés, il me plaist bien, mais en tout cas qu'il meure,
Car vous êtes tous morts s'il vit vne seule heure.
Iamais ie ne receu d'ennemy tant de tort,
Et ne seroy content iusqu'à ce qu'il soit mort.
Çà, ma mignonne, es-tu maintenant bien contente?
Tous ses estats et biens encor' ie te presente;
La mort de ses enfans ie mets entre tes mains:
Tien, voilà mon cachet, accompli tes desseins.

HARBONE.

Nostre Aman est deffait, en maugreant les Dieux;
Ne vous attendés plus à le voir en ces lieux.
Sachés qu'il n'a voulu en mourant recognoistre
Ni le grand Dieu des Iuifs, ni le soleil pour maistre,
Et aprenés que Dieu fait cheoper les meschants
Aux pieges qu'ils auoient droissé pour ses enfans.
Louez le Dieu des Iuifs, car grande est la victoire,
Dictes mille chansons, mille hymnes de sa gloire.

LA TROVPE, Chant dernier.

O que grande est la merueille
De ce bel euenement;
Que la force est nonpareille
Du Seigneur de nostre gent!
C'est le Dieu certainement
Qui peut sur toutes loix,
Sur les Empereurs et Roys.

Si la mer Rouge assechee,
Si le roc voluptueux,
Dont fut la soif estanchee
De nos rechignés ayeux,
On eust mis deuant les yeux,
Nous n'eussions desesperé
De ce bien tant desiré.

Si douze pierres plantees
En tesmoignage au Iourdain,
Si les testes surmontees
De trente Roys par sa main,
Trente Roys vaillans en vain,
On eust mis deuant nos yeux,
Nous eussions esperé mieux.

Et des victoires encore
De Iosue et Gedeon,
De Iude, Iepthe et Debore,
Et de la dent de Sampson,
Iuste vengeur d'Ascalon,

L'agreable souuenir
Eust assuré l'auenir.

Mais nos ceruelles, bien dignes
Des bourreaux Aegyptiens,
Taisoyent mille faits insignes,
Mille bons tours, mille biens
Et miracles anciens
Qu'a iadis faits le Seigneur
Pour maintenir nostre honneur.

Or, maintenant qu'on entende
De ce Dieu victorieux
La puissance estre tres grande,
Et qu'il porte les Hebrieux;
Que nul Prince audacieux,
En voyant l'Agagien,
Attache le peuple sien.

Que les Roys, les tyrans sçachent,
Enseignés de ce seul fait,
Que si pour vn temps ils faschent
Le peuple du Dieu suiet,
Enfin il s'en entremet,
Et departant le debat
La plus roide part abat.

FIN DE LA TRAGEDIE.

PREMIER LIVRE

D'ANDRE DE RIVAVDEAV

Gentilhomme du bas Poictou

CONTENANT LES COMPLAINCTES



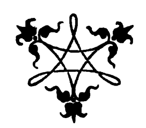
A ANTOINETTE D'AVBETERRE

TRÈS-VERTVEVSE DAME DE SOVBIZE

Ma Dame, s'il me pouuoit arriuer d'oublier quelquefois les biens et faueurs qu'il vous a pleu me faire, ie ne penseroy pas pouuoir apres honnestement viure. Ie mettray peine de les recognoistre non pas selon leur merite, mais selon la mesure de mon pouuoir. Au temps que vous feistes quelque seiour à Poitiers, vous daignastes estimer le peu de lettres que i'auoy en ceste grande ieunesse, et pour ce respect vous me feistes beaucoup de plaisirs et courtoisyes és affaires où i'employé vostre credit pour mes amis, tant vers Mme de Sauoye qui estoit alors encore en France, que vers Mme de Grammont. Vous me feistes cet honneur de luy presenter à ma requeste l'œuure chrestien d'Albert Babinot, et l'auancer par vostre tesmoignage et recommandation. Toutes ces obligations me semblent si grandes, que

ie n'en veux iamais estre quite, et si ne desire rien tant que de m'en deslier par vne infinité de seruices, pour le moindre desquels ie vous vouë la portion qui me contente mieux, et que i'ay la plus chere de toute mon œuure. Ie suis bien marri que c'est en la partie moins sérieuse de mon estude et de mes lettres, vous suppliant prendre en bonne part la petitesse de mon present, attendant que ie traite les plus graues choses et plus dignes de ma profession, que i'espere faire paroistre quelque iour en la parole et à la gloire du Fils de Dieu, que ie prie, Madame, bienheurer vostre excellente vertu et de vous donner très-longue et très-heureuse vie, pour le soulagement de tant d'hommes qui se maintiennent par vostre bienfait.

A la Groizardiere, le second iour de may 1565.





PREMIERE COMPLAINCTE

Contenant la déploration que feit la fille de Iephthé Galaadite, sur sa virginité aux montagnes, suiuant ce qui est escript en l'XIe chapitre des Iuges, liure de la Saincte Bible.

Je peux donc par deux mois, ô meigre liberté,
Discourir le regret de ma virginité;
Deux mois sont vn long temps; le loisir de ma plainte
Soulagera le mal duquel ie suis atainte,
« Pour ce qu'vn dard prœuu n'est pas si dangereux,
« Et vn meschef ploré n'est pas si douloureux.
« Lâs ne me trompe-ie point? La dure destinee
« Tourmente autant de fois qu'elle est imaginee;
« D'vn esprit affligé les aprehensions
« Surmontent la rigueur des executions.
« Il faut plorer pourtant, les complainctes et larmes
« Me restent à present au lieu de toutes armes. »
Aa Dieu si ie pouuoy par le bras vigoureux,
De mon pere tourner ce sort si rigoureux,
Tout n'iroit que très-bien; mais cette roide lance
Qui a brisé d'Ammon la moins forte puissance,

Et a fait les enfans de Galaad seigneurs
De ce peuple, et devint de leurs chasteaux meilleurs,
Ne sçauroit m'affranchir de l'estroite promesse,
Ni de ce vœu par qui mon contentement cesse.
Tout le païs les fruits de la victoire sent,
Et d'elle toutesfois ma ruïne depend.
Helas! pere Iephté, ce beau repos publique
Te cause, iniurieux, ton malheur domestique :
Tu remplis Israël de liesse et d'honneurs,
Et ta poure maison de vergoigne et de pleurs.
La haute pyramide où tu fais ton trophee
N'est de marbre ou de bronze en flammes estophee,
Mais du triste abandon de ta fille, ton sang,
Qui est vraye semence et seule de ton flanc.
Plorons donc par deux mois, ô mes cheres compaignes
Et faisons retentir les bossues montaignes;
Deux mois sont nostre but, car quand bien ie voudroy
Larmoyer plus long temps, courte ie demeuroy.
Deux mois donc font mon tout; maintenant, ô pucelles,
Il faut fournir ce tout de larmes eternelles,
Il faut toutes oster les bondes de nos yeux,
Et faire ruisseler des torrens furieux,
Et combien que la source en soit inespuissable,
Si la faut-il tarir dans ce but miserable.
O amiables cris, ô sanglots gratieux,
O larmes, mon confort, souspirs delitieux!
O ie quite à tousiours la brusque gaillardise,
Ie quite pour iamais la gaye mignardise,
I'abandonne l'honneur et les beaux ornemens,
Et tous ces afiquets, ces riches vestemens.
Ie hay la gayeté de vos Galaadites,

Et leurs yeux pour le sac des vaincus Ammonites ;
Ce qui me fasche seule à tous agree et plaist,
Ce qui les rend contens à moy seule deplaist.
Voyez comme desia mes cheueux se herissent,
Comme mes yeux d'azur egarés s'eblouissent,
Comme mon front se ride, et mes temples à plat
S'enfoncent au cerueau, vn pous les contrebat.
Mes iouës au dehors l'ordre de mes dens forment,
Et la belle rondeur de ma face difforment;
Ma bouche se ternist, mon naiz est trop ouuert,
Et mon visage tout d'vne nue couuert,
Sur les mains i'ay la crasse et sur les dens la rouille,
Mon palle teint iaunist, ma coiffure se souille
Pour n'estre plus changee, et mon chef languissant
Qui tire contrebas m'est vn fardeau pesant.
Mal s'accordent vraiment la chagrine tristesse,
L'ennuy, le desespoir auec la gentillesse ;
Ores me plaist l'horreur, or la rusticité
Et contre ma façon ie n'ay la propreté.
He Dieu ! que me sert-il qu'vn si grand personnage
Me soit seigneur et pere, et qu'il ait en seruage
Mis le Roy d'vne gent? qu'il ait, victorieux,
Fait ses freres puissans, redoutés, glorieux?
Lâs ! helas, que me sert ceste fleur agreable,
Ceste beauté nagueres à tous esmerueillable?
O quel monstre noueau ! ce qui profite à tous,
Ce qui est souhaitable et honorable et doux,
Acroist mon creue-cœur, car d'autant qu'il me tente
De mille passions mon regret il augmente.
Le fais de poureté aux hommes souffreteux
Ne semble si pesant, ni si calamiteux;

Aux hommes sans honneur vne honte auenue
N'est pour bien grande honte estimee ou tenue.
Ceux qui tombent de bas ne se blessent pas tant
Comme vn qui cheoit de haut et se froisse en tombant.
Ma beauté, ma grandeur, mon ame genereuse
Me font plus clairement paroistre malheureuse,
Et ne seruent rien mieux; lâs, ie suis hors d'espoir
De pouuoir pour iamais les doux fruits receuoir
D'vn sacré mariage! Ah! beauté inutile,
Oisiue, de neant, deploree, infertile,
Toute semblable au fruit, en vain délitieux,
Des plantes de Noé, qui pour estre trop vieux
Se suranne et s'aigrit, se tourne ou bien s'esuente
Premier que d'estre beu, ou qu'estre mis en vente.
Tu ressembles encor' la rose qui s'ebat
Et s'egaye au matin, puis le soir se rabat,
Quand vn zephire doux de l'espine la iette
Toute efueillée en bas et non plus vermeillette,
Sans que plaisir elle ait apporté nullement
A l'homme pour flairer et voir premierement;
Tels sont les fruits nouueaux qui donnent esperance
De se faire cueillir bientost en abondance,
Quand des Scythes transis le souffleur importun
Tous les arbres chargés croule iusques à vn,
Et deterrant enfin l'esbranlee racine,
D'vn effort tonnerreux les renuerse et ruine,
Ou quand vn tourbillon brazille et cuist les fleurs,
Ou bien hale les fruits et pourrist desia meurs,
Fraudant le long trauail et debaucheant l'atente
Du triste iardinier qui s'en deult et lamente.

O Dieu, ie n'auray donc la benediction
Que ta main saincte espand sur la conionction
De l'homme et de la femme? O Dieu, nulle lignee
Pourra sortir de moy qui te soit destinee,
Comme mon pere fut, et comme fut celuy
Qui apaisa naissant de sa mere l'ennuy,
Lorsque Dieu visita la foy Abrahamite,
Lequel creut que seroyt sa semence beneite,
Et qu'il luy fust predit sur le val Mambrien
Que Sara passeroit l'honneur Agarien,
Et combien que des mois la source naturelle
Par le nombre des ans se fust tarie en elle,
Combien qu'apparemment très-impossible il fust
Qu'apres quatre vints ans encore elle conceust,
Son ventre s'ouuriroit, et les Isaacites
Entreprendroyent les droits des fiers Ismaëlites.
Aa, filles, plorons donc, plorons, il est très-vray
Que pareille faueur iamais ne receuray.
O rage, ô cruauté, la condition mienne
N'aconsuiura iamais la Bathuëliene,
La niepce de Nachor, qu'vn fidele seruant
Par son maistre obligé d'vn gardable serment,
Fut querir bien fort loing pour elle faire naistre
Le nombreux Israël à Isaac, son maistre,
« Suiuant la voix de Dieu, qui guide le veil sien
« Irretractablement d'vn eternel lien. »
O Lia, ô Rachel, ô toutes deux heureuses,
Vous ne sentistes pas mes peines douloureuses!
Pour chascune de vous Iacob seruit sept ans,
Et ne s'ennuya point de ce double long temps;

Mesmement pour Rachel, et luy fut court ce terme,
Car il portoit au cœur vne amour grande et ferme,
Et très-bien employé son seruice estimoit,
Quand, content, il iouit de celle qu'il aimoit!
Comme communement vne chose esperee
« Plus attendue el e est, plus elle est desiree;
« Mais personne ne peut de moy rien esperer, »
Ni l'atendre long temps et plus le desirer.
Pourtant Rachel n'estoit ni de meilleure race
Ni de parens meilleurs, ni aimable sa face
Plus que la mienne estoit, ni tout cela qui peut
Contenter vn mari tel que son Iacob fut.
Rachel n'eut onques rien plus que moy desirable,
Fors sa condition, qui ne fut pas semblable
A mon cruel destin; son ventre genereux
Tige d'vn peuple grand, fut beaucoup plus heureux.
Mais ie semble, ô fureur! aux aubespins steriles
Qui paroissent floris entre les rencs fertiles
Des pommiers porte fruit, dont le courroucé bras
Du maistre fait verser les cimes contre bas.

O bon Dieu, le despit me tranche la parolle,
Et peu s'en faut ma vie auec la voix s'enuole.
Il est tant d'autres maux qui, combien qu'ils soyent grans
Combien que leur riguœur dure par beaucoup d'ans,
Qu'apres auoir souffert, on espere ressource,
Car le temps passager en son isnelle course
« Altere et tourne tout, et le très-amer fiel,
« Par le tour des saisons se radoucist en miel,
« Le miel en amertume, et la nature et estre
« Des choses se refond, car le temps est le maistre.

« Mais ce n'est pas ici que le temps vigoureux
« Peut ou doit exercer son effort valureux.
« Le temps ne peut changer les fieres destinees
« Ni les choses de Dieu aux hommes ordonnees,
« Qui sont sans repentir; car Dieu a adiousté
« Aux inchangeables vœux l'aigre necessité.
« O necessité dure, ô compagne fascheuse
« Des vœux, et qui les suis d'vne trace orgueilleuse,
« Qui as les mains d'airain armees de cousteaux, »
De coings et de boulets et de pesans marteaux,
De tenailles et crocs, qui romps, froisses et casses,
Soubs qui ployent le Ciel, et les contrees basses
De la terre subiecte; et tous les elemens
Portent, comme vassaux, les fermes iugemens;
Car Dieu le veut ainsi; tu m'ostes, ô cruelle,
D'vn vertueux mari l'amitié saincte et belle;
Cela me fait plorer, car i'ai regret plus grand
De ce dont mon ieune age est encor ignorant.
Ie veux ce que ie n'ay et le veux dauantage
Pour ne l'entendre point, et mon très-prompt courage
S'eschauffe en son desir, et veut plus fort auoir
Ce qu'il ne peut iamais ni cognoistre ni voir,
Que s'il le pouuoit mieux, et n'est folle ou legere
Ma forte conuoitise, et nulle autre plus chere
A ce sexe a esté, de qui le plus grand heur
Est aux enfantemens, premiers fruits au Seigneur,
De qui le temps passé la très-haute prudence
Les femmes a beni pour leur seule semence.
Aa demourray-ie ainsi, poureté bassement
Sans enfans, sans honneur et sans contentement?
Ce n'est point la famine ou la desconfiture,

Et, perte du païs, de la guerre l'iniure,
Qui me vole mon bien, mon soulas, mon desir,
Mon gratieux espoir, mon bonheur, mon plaisir.
O Dieu, leue ta main, et ta griefue iustice
Qui rigoureusement persecute mon vice;
Mais mon pere qui t'a fidelement serui,
O Dieu, ce chastiment auoit-il desserui?
Ni celuy qui fendit, d'vne verge puissante,
De la vermeille mer la course violente,
Et veit derriere soy le maudit Pharaon
Remascher en mourant l'Egyptien sablon;
Et qui par les deserts, d'vne excellente grace,
Entretint quarante ans le mutin populace,
Et le maintint vainqueur, mon pere surmonta;
Ni celuy qui apres dans le Iourdain planta
Douze pierres qui or apparaissent fichees,
Tesmoignage éternel des ondes assechees,
Qui força Hericon, et feit pendre le Roy
De Gaï, feict l'autel et y graua la loy,
Dont apres pour tousiours la marque Hebaliene
Auertit ses neueus de la victoire siene;
Qui print Hierimoth, Dabir, Macede, Eglon,
Lachis, Lebne, Gazer, Assedoth et Hebron;
Qui allongeant le iour creust du soleil la peine,
Lorsque Dieu obéit à la parole humaine :
Qui les païs suiets de bien trente et vn Roys
Feit porter desconfits les hébraïques loys.
Ni Iude successeur, Othoniel, Debore,
Ni le vaillant Barac ni Gedeon encore,
Qui issu pauurement du sang Manassien,
Du cruel Madiad sauua le peuple sien :

Lorsqu'au chesne d'Ephra la puissance diuine
Fortifia sa foy d'vn admirable signe,
Et le feu du rocher feit ardre tout soudain
Le potage et la chair et les pains sans leuain,
Et lorsque la toison fut la nuit arrosee,
Le champ demeurant sec, d'vne humide rosee;
Et puis vne autre nuit vn miracle nouueau :
La toison devint seche et le champ fut plein d'eau.
Le bien fait de ceux-là ne fut plus profitable
Aux yeux du Seigneur que l'acte memorable
Sur le païs d'Ammon : l'Eleazarien,
Lequel le Suriene et le fils Zambrien
D'vn seul coup transpercea, eut pour ceste œuure belle
De sacrificature alliance eternelle.
Mais, hélas! Iephté, quoy? ô pere! quel loyer
T'est donné, qui te fait pour iamais larmoyer!
Et moy, au peu de temps qui encore me reste,
Par deux coulans ruisseaux de cette triste teste,
En deplorant le tien, et mien plus grand malheur,
Vomiroy par les yeux peut-estre ma douleur.

Aa, mois, vous defaillez, mon mal ne faut encore
Vous serez tost passés, et mon mal commence ore;
O que deux mois sont courts! à Dieu, filles, à Dieu,
Mon pere, ma maison, Galaad, peuple Hebrieu!
Amyes, or c'est fait, ie m'en vay, le temps passe;
Or, il faut que le vœu de mon pere se face.
I'ay tout ploré pour moy, maintenant il m'est doux
De plorer sur la fin pour ma mere et pour vous;
I'ay dompté mon ennuy; ma vaillante poitrine
Veut voir executer la volonté diuine;

Le monde ne m'est rien; vn enfant, vn mari,
Ne rendent plus mon cœur ennuyé ni marry :
Ie consens n'en auoir, combien que mon desir
Tantost le regrestat comme vn très-grand plaisir;
Ie ne veux resister au vœu non reuocable,
A mon salut, mon pere, à ce Dieu redoutable.
Aussi bien faudroit-il que quelque temps apres,
Pour les auoir perdus ie feisse des regrets;
I'embrasse le vouloir de Dieu et de mon pere,
Ie n'ay plus le souci que pour ma pauure mere :
Ma mere me nuit seule, et despitant le vœu,
Seule peut esbranler ma patience vn peu;
Or, à Dieu, mes deux mois; or, à Dieu, mes compaignes
Et vous (très-seurs tesmoins de mes larmes) montaignes;
Or, mon temps est fourni, et plus le temps est prest,
Ce que ie craignoy tant, moins me fasche et deplaist.
Voici, i'oublie tout, ie renonce le monde,
Et le plus de mon mieux sur le Seigneur ie fonde.





COMPLAINCTE SECONDE

D'vne Comtesse de la Basse-Allemaigne, delaissée d'vn grand Seigneur Polonois, son mary, du temps du très-victorieux Empereur Sigismond.

Si ie veux commencer vne plainte mortelle,
Il naist entre mes sens vne forte querelle,
Mes yeux veulent parler, le cœur le veut aussi,
Et la langue se dit pouuoir mieux que ceux-ci
Discourir dignement ma sanglante misere.
Ie n'emprunte la voix d'vn Orphee ou d'Homere,
Ni les vers desolés des plaintifs brodequins,
Et les tristes chansons des tragiques bouquins;
Car froid est leur sauoir, froides leurs Aonides :
Suiuons plustost le ton des fieres Eumenides,
Dont armees aux mains de souffre et de flambeaux,
Elles aiment guider les humains aux tombeaux.
Ie n'ay point de besoin de fard ou d'artifice,
Ie ne veux deguiser, mais descouurir vn vice.
Mon mal me fait sauante, et plus naifuement
L'affection saura declarer vn tourment

Que tel sans passion, qui se dit grand poete,
Et de chastes lauriers va couronner sa teste.
Mais, lâs, ie choisiroy ne sauoir du tout rien,
Estre du tout muette et recouurer mon bien;
Car i'achepte trop cher le moyen de bien dire
D'vn importable ennuy, qui me ferme le rire.
Que diroy-ie pourtant qui puisse profiter,
Ou amoindrir mon mal, ou mon bien augmenter?
Vray est qu'ayant à tort perdu ma renommee,
C'est peu de perdre au vent vne plainte semee,
Si quelqu'vn n'entend pas que c'est qu'vn creue-cœur,
Vne peste, vne horreur, vn dueil, vne rancœur,
Qu'il n'aille pas cercher la vefue Cleopastre,
Ni les pleurs ruisselans sur son bel alabastre;
Qu'il n'aille pas cercher la piteuse façon
Dont Dauid regrètta son beau fils Absalon.
O qu'il mesprise encor' vne Artemise folle,
Qui beut en vn repas tout son mary Mausole.
Pour vn amy perdu ou pour vn mary mort,
Ou la mort de soy-mesme, on se plaint à grand tort;
Mais celuy qui veut voir vn gouffre de miseres
D'horreurs, de cruautés, de fureurs singulieres,
O qu'il me vienne voir, et qu'il craigne pourtant
Seulement par ses yeux d'en attirer autant.
Les cieux pour m'agrandir ensemble coniurerent,
Et les astres benins mon estat soussignerent;
Mais mon malheur forcea ma grandeur, ma beauté,
Ma vertu, mon honneur, ma saincte chasteté,
Pour l'honneste desir d'vn sacré mariage.
Tout mon mieux ne fut rien qu'vne despite rage;
Treistre me fust le ciel et le Dieu periuré,

Treistre me feit aussi le bonheur esperé.
Les Graces à ce lit onques ne se trouuerent,
Mais les trois seurs d'enfer lourdement le brasserent,
Et auec des flambeaux y vindrent eclairer
Par lesquels on souloit les corps morts enterrer;
Le chahuant hideux ceste nuit sur le feste
De ceste maison-là vint maudire la feste[1]:
Tisiphone hurla sur ce lit maintes fois,
Et la noire Alecto y ietta des abois,
Ayant de scorpions et mille lezards vertes,
De serpens, ses cheueux, les épaules couuertes.
O homme desloyal! pour ta legere foy
Les cieux ont fait verser ce desastre sur moy;
Par toy le ciel en moy a dementi son œuure,
Et par toy ma vertu vn vice se descœuure;
Par toy, cruel, le pas du bonheur m'est fermé,
Et par toy le malheur contre moy s'est armé;
Par toy le mariage autresfois honorable
N'est rien plus qu'vn iouet, qu'vn songe, qu'vne fable;
Par toy la promesse est vne infidelité,
Par toy le deshonneur est en l'honnesteté.
Or, si l'on veut sauoir pourquoy tu m'as haïe,
Et pour quel mal si grand tu m'as ainsi trahie,
On n'en trouvera point s' on ne veut estimer
Que c'est vn grand peché de sainctement aimer,
D'aimer cet homme là qui, sous le tesmoignage
De Dieu cent fois iuré, m'a promis mariage.

---

[1] Ce vers et les cinq qui précèdent figurent déjà au dernier acte de la tragédie d'*Aman*.

Voilà tout mon forfait; la iustice de Dieu
Ne me peut reprocher autre chose en ce lieu;
D'ailleurs ie suis fautifue, et la Nature egale
M'a soumise au peché d'vne loy generale;
Mais, s'il faut discourir de tes fautes et toy,
O meschant, que deuient ta parolle et ta foy?
Et la main que cent fois tu as iointe à la miene,
Lorsqu'auecques sermens tu m'auouois pour tiene.
Nous creumes, ô malheur, à tes desceuans mots,
Nous creumes aisement tes gratieux propos,
Et alors mon esprit tout simple et tout fidele
Ne pouuoit croire en toy vne lascheté telle,
Et certes ie n'auoy grande cause ou raison
La penser d'vn seigneur de si bonne maison;
Mais depuis que de tous fut la fraude aperceue,
On deit que de leger i'auois esté deceue.
Qui par tant de sermens ne seroit bien deceu?
Certes, il n'y a nul qui ne les eust bien creu.
Aa, doit-il donc sembler aux hommes si estrange,
Et à ce fin trompeur vne grande louange,
Suiet de moquerie au vulgaire ignorant,
(Lequel va de son pied les autres mesurant),
D'auoir peu abuser vne femme, vne amante,
Soubs ombre de l'aneau, imposture meschante!
Encor' long temps apres que le fait recognu
Estoit deia de tous pour assuré tenu,
Ie ne le croyoy pas, et l'amitié fidele
M'empescheoit de iuger vne cruauté telle;
Lors pour toy bien souuent à moy-mesme mentoy,
Et cent mille raisons, subtile, i'inventoy,
Et rien qui contrevint à ta foy tant iuree

Peut entrer, que bien tard, en mon ame egaree.
A la fin ie creus tout, quand ni mon amitié,
Ni mon cœur patient peurent trouuer pitié
En vn cœur endurci; ô si la nuit premiere,
Ou celle de deuant eust peu m'estre derniere,
Pendant que ie pouuois honnestement mourir,
Plutost que les brocards du faux peuple souffrir.
O fureur, ô douleur, nous sommes donc bien folles,
Quand nous croyons soudain aux promesses friuoles
Des hommes abuseurs! Ils iurent, amoureux,
Les puissances des eaux, de la terre et des cieux.
Mais ont-ils bien ioui de la personne aimee,
Leur promesse est soudain d'vn oubli consumee.
Encore m'a l'on dict, ô homme très-mauuais,
Que tu te ris du tort que toy-mesme me fais :
Et en tenant vne autre en ma place embrassee,
Tu luy fais le discours de nostre amour passee.
O que ta gloire est grande! il te faut esleuer
Vne haute statue et ces mots y grauer :
« CE FVT VN GRAND GVERRIER QVI, BRISANT SA PROMESSE,
« FVT SI FIN D'ABVSER VNE PAVVRE PRINCESSE. »
Ris tant que tu voudras; miserable, la fin
Fut iadis de tous ceux qui tinrent ce chemin :
Thesee fit errer la vierge Minoïde
Sur le bord Naxien sans secours et sans guide
Apres l'auoir deceuë, et que pour lui quité
Elle eut son doux païs et son pere irrité.
Mais le trompeur paya ceste cruauté lasche,
Car Dieu iuste vengeur, quoiqu'il tarde se fasche ;
Thesee fut en fin mesme par l'Edict sien
Honteusement priué du sceptre Athenien,

Qu'vsurpa depuis luy le vaillant fils d'Ornee,
Et des Thesides fut la race ruïnee.
Et toy, Demophoon, non moins que luy cruel,
Et infame heritier du crime paternel,
Iadis receu fuyard par Phyllis Thracienne,
En hoste et en mary lui faucea la foy tiene :
Aussi ne fus-tu pas plus que ton pere heureux,
Et le destin punit cet acte vitieux.
Diray-ie le larcin de l'Idœen berger,
Qui vint à la malheur au riuage estranger,
Quittant le chaste lit d'Oenone Phrygiene
Pour derober celuy de la Tyndarienne?
Ce paillard mutina presque tout l'uniuers,
Et par guerre et par feu et par tourmens diuers
Feit mourir son vieux pere et ses courageux freres,
Et du monde accabla deux parties entieres
Au port Dardanien; et de sang et corps morts,
Empuantit de Xanthe et Simois les abords.
Hercueil laissant aussi la Calydoniene,
S'embrasa de l'amour d'Iole Oebalienne,
Et tourna le fuseau de ses trop rudes doits,
Ainsi que pour Omphale il faisoit autresfois;
Mais il brusla tantost aux Oetœennes flammes,
Pour auoir trop bruslé pour les estranges Dames.
Ici plustot le temps que le propos faudroit,
Que cinq cens faits pareils dire encore voudroit :
Le faux Roy Chilperic estrangla sa Galfonde,
Ayant pour femme prins la putain Fredegonde.
O Dieu! que sa maison sentit tantost apres
De meurtres et de maux et de cuisans regrets,
Pour auoir, soubs couleur d'vn nouueau commerage

Faucement attitré, rompu son mariage :
Comme les destins seurs ont iadis arresté
Des tourmens très-exquis à la desloyauté,
Et ce très-grand Seigneur, maistre des destinees,
Qui a aux abuseurs les peines ordonnees,
N'a rien oncqu' recerché de si griefs chastimens
Que les lasches faulceurs des gardables sermens.
Or, fut trompee aussi la Colchique Mœdee,
Aussi triste que moy, mais plus outre-cuidee,
Et qui trouua très-bon de la faute venger
De celuy qui osa sa foible foy changer?
Ainsi mourut Hercueil par sa Deianire;
Clytemnestre priua de la vie et l'Empire
Son mary, s'ennuyant que du sac Phrygien
Cassandre il amenoit pour tenir le lieu sien.
Mais tu as plus failly que le faux Aesonide,
Qu'Hercueil, qu'Agamemnon et le mauuais Agide;
Car celuy faut bien moins qui trompe simplement,
Ou d'ailleurs irrité esconduit rondement,
Bien que nulle couleur face la foy fauceable ;
Neantmoins cestuy-là est le plus excusable.
Mais celuy qui au temps qu'il fiance sa foy
S'apareille à la rompre et en son à part soy;
N'ayant cause nouuelle, à l'heure mesme trame
La future trahison, a bien plus meschante ame.
Bref, celuy-là qui peut sous les mots mielleux
D'vne feinte caresse et hypocrites yeux,
Pour penser de long temps vne telle iniustice
Et perfournir apres sans repentir son vice,
Qui peut feindre vouloir cela qu'il ne veut pas,
Qui fait semblant priser ce dont il ne fait cas,

Et au pris de sa foy et de l'honneur apreste
Et le sien et d'autruy, cest acte deshonneste.
Il a vn chesne dur, il a du triple airain
Enté dans la poitrine, et est fait de la main,
S'il le faut croire ainsi, du fils de Promethee,
Et d'vne pierre dure en derriere iettee,
Cestuy la peut planter, impiteux, dans le flanc
De son pere le glaiue, et peut tirer le sang
De ses freres germains; il peut trahir son Prince,
Il peut troubler l'estat d'vne grande prouuince;
Il peut, comme n'ayant nulle religion,
Remettre cncor' vn coup Osse sur Pelion,
Afin d'oster à Dieu, d'vne geante dextre,
Son throne, sa grandeur, sa couronne et son sceptre.
En ce monde il n'est rien de cruel ni sanglant,
D'iniuste et de meschant, de fier et violent,
Que cestuy sans scrupule aussitôt n'accomplisse,
Somme ce qui luy plaist ne luy semble estre vice;
Encor' n'est-ce le pis, car maint an reuolu,
Et le mal descouuert, tu m'as souuent voulu
Par lettres retromper, feintement gratieuses,
Mais si i'y eusse creu, vrayment pernitieuses,
Et tes ministres bons, menteurs très-asseurés,
M'aportoyent des propos et messages dorés,
Par lesquels, ô meschant, si i'estoys aussi beste
Que tu es desloyal, tu marchandois ma teste.
Mais Dieu a contenu cette homicide main,
Et fait que contre moy on entreprist en vain,
Et versé contrebas le venimeux breuuage
Dont par son moyen seul i'ay peu fuir ta rage;
Mais ie n'ay peu fuir le poison dangereux

De ta très-fausse langue, et tu as, malheureux,
Dechiré mon honneur et saincte renommee,
Que tu deurois auoir comme la tienne aimee,
Et tu n'en as pourtant si laidement pensé
Que ce que tu disois; mais t'estant auancé
D'en mesdire si fort, il ne t'estoit louable
De r'aprouuer cela que si vitupérable
Tu iugeois par auant, pour ce que tu auois
Ià meffait, redoubler ton vice tu deuois;
Pour cela le malheur qui ma teste enuironne
Est importable et grand; mais le Seigneur n'ordonne
Moindre peine à l'autheur, tous les iours il décheoit
Et de biens et d'honneur, comme chacun le voit :
Il a fait autresfois à son Prince seruice
De capitaine preux et bon suiet office;
Mais rien les derniers ans, il a mieux commencé
Que non pas poursuiuy; il s'est desauancé
Au temps qu'il falloit croistre, et ses mal perdus biens
Il a tasché rauoir par de mauuais moyens;
Mais il n'a succedé, car celuy qui butine
Est souuent despouillé par la force diuine :
Somme, il est au safran, les plaintifs creanciers,
L'interest, l'hypotheque ont à tous les quartiers
De quoy l'importuner, et toute sa richesse
N'est rien plus que l'orgueil d'vne haute noblesse.
Il en avint autant à Anthoine autresfois,
Qui se veit ruiné de tout en peu de mois,
Bien que, grand Empereur, il eust eu seigneurie
Sur la pluspart du monde et sur toute l'Asie
(Qui luy payoit par an six vingt millions d'or,
De quoy pour bien content ne se tenoit encor);

Depuis qu'il eut laissé la pudique Octauie
Et qu'vne Cleopatre eut son ame rauie,
Ce braue cheualier, vaillant et redouté
Deuint craintif et lasche, et fut tantost dompté
Par le ieune Cœsar, et quitta son armee
(Suyuant honteusement la femme trop aimee),
A la mercy de l'onde et de ses ennemis,
Y ayant hasardé seruiteurs et amis;
De là fuyant tousiours de Cœsar la furie
Il se veit rembarré aux murs d'Alexandrie,
Et pour estre en vn coup libre de tout effort,
Luy-mesme se donna en desespoir la mort.
Tu n'as point faute aussy d'vne autre Cleopatre
Qui iusques à ce iour t'a causé maint desastre,
Dont il fut et à toy et à moy grand besoin
Que lorsque tu la veis elle eut esté bien loin,
Tu eusses satisfait, croy-ie, à ta conscience,
Et au lieu du peché fusses en innocence,
Et ie ne seroy pas froide et seule en vn lit,
Vefue de verité, ta femme ainsi qu'on dit,
Et ne me plaindroy pas des iours pleins de paresse
Qui ne ramenent point l'ancienne promesse;
Car les vrais amans seuls sçauent compter les iours,
Et des ans atendus les trop tardifs retours :
Or, ceste autre t'a prins et t'est si agreable,
Que par elle auiourd'huy tu demeures coulpable.
Mon amour n'estoit pas du tout si affeté
Ni lascif que celuy qui t'a mieux arresté;
Ie cheminoy sans vice, et plus l'amitié mienne
Tendoit à s'obliger pour iamais la foy tienne.
Ce lien t'a fasché, car c'estoit ton desir

D'aimer en tel endroit, où tu prinsses plaisir,
Iusqu'à ce que tes yeux et passion nouuelle
Te feissent amoureux d'vne face plus belle.
Voilà bien des raisons; il en est toutes fois
Quelques-vnes apres indignes de ma voix.
Si n'est-elle pourtant de plus illustre race,
Ni d'vn nom plus cognu, ni de meilleure grace,
Et si n'a rien en soy qu'on doiue plus aimer;
Mais vous estes tous deux en vn fait à blasmer,
Qu'elle estoit lors liee, et que sa renommee
En estoit à bon droit de long temps diffamee :
Rien n'assemble vos cœurs qu'vn desir chatouilleux;
Elle est libre à present; mais premiers sont nos vœux,
Premiere la promesse et la loi très-honneste
Qui saincte m'obligea premierement ta teste.
O femme, ie te dis qui mes baisers surprens,
Et qui du mien si proche et priuee te rens.
Recule-toy de là, en public ie t'auise
Que la main que tu tiens m'est liee et promise.
Choisis-en donc quelqu'vn qui soit tout libre et franc,
Et ne desrobes plus d'autruy la place et ranc,
La chose que tu tiens follement embrassee
Est à autre seigneur, qu'elle me soit laissee;
Oste-toy de ce lit, qui, si tu ne le sçais,
A vn autre est voué; va-t'en doncques en paix,
Cette couche n'est vuide, ou le lieu tu occupes
D'vne plus légitime, et son droit tu vsurpes.
Si tu faux, auertie encor' doresnauant,
Aduldere sera pire que par auant.
I'ay esté trop par toy long temps abandonnee,
Par toy i'ay demeuré mal propre et mal ornee,

Ie n'ay point porté d'or sur la teste ou les mains,
Ie n'en ay point porté sur la gorge ou les reins;
Ie n'ay voulu sentir l'ambre gris ou cyuette,
Ie ne me suis paree à aucun iour de feste,
Ie n'ay suiuy le bal, les ieux ni les banquets,
Ni la douce musique ou les plaisans caquets,
Ni tout ce qui iadis esbatoit ma ieunesse,
Premier qu'on m'eust surprins d'vne feinte carresse.
Par toy i'ay trop versé de larmes et de pleurs,
Et en dueil i'ay passé mes iours estant meilleurs;
Le soleil au sortir de sa couche doree,
Ni beuuant l'Ocean, m'a onq' veu qu'esploree,
I'ay le plus fort hay ce qui plus m'auoit pleu,
Et le plus fort aimé ce qui m'auoit despleu.
La chagrine tristesse et solitude noire,
Ce que qui m'eust predit ie ne l'eusse peu croire,
Au temps que ma verdeur vuide de passion
N'auoit encor senti aucune affliction,
Et deuant que l'amour, la fiere ialousie
Et l'infidelité ennuyassent ma vie,
Tu sçais que les sanglots, Seigneur, et les souspirs
Ont succedé depuis à mes premiers plaisirs;
Et tu sçais bien aussi qu'enfin ie suis restee
La plus triste du monde et la plus deiettee.
O femmes, gardés-vous que les atraits trompeurs
Et les sermens mentis ne seduisent vos cœurs,
Courés à mon exemple, ou mesme sans mon crime;
Ie me plains d'vn Seigneur qu'on tient pour magnanime;
Voiés que ma vertu, mon sang ni ma grandeur
Ne m'ont sçeu reuencher d'vn immortel mal-heur.
Si vous auiés peu voir mes complainctes horribles,

Si vous auiés gousté mes douleurs très-sensibles,
Mon despit, ma fureur, mon cruel desespoir,
Et mille passions que ceux peuuent sçauoir
Seulement qui les ont, mainte mort très-cruelle
Vous viendroit plus à gré qu'vne auenture telle.
O que la mort est douce! ô que les efforts tous
Des destins ennemis sont gratieux et doux!
O que tous les malheurs du monde ioints ensemble
Sont moins grans et moins griefs que le mien ce me semble!
Or, Dieu est juste iuge : il ne pourroit pourtant
Visiter mes pechés d'vn supplice plus grand.
Neantmoins ie le loue, et croy que sa iustice,
Quelque temps à venir me sera plus propice;
Mais toy, ô infracteur des sermens et des loix,
Sentiras sa fureur sans pitié quelquefois;
Rauise-toy deuant, et d'vn effet contraire
Fay à ce grand Seigneur ta repentance plaire.
Pourquoy me hais tu tant que perdre tu te veux,
Plustost que retourner soubs le ioug odieux
Du promis mariage? O ta haine est bien chere
Et te couste beaucoup; ce t'est chose legere
De viure tousiours vefue et de courroucer Dieu,
Mais que ie ne retourne en mon ancien lieu.
Est-ce que ie suis poure ou que ie ne suis belle?
Tu te trompes bien fort, si tu n'en as que telle
Qui soit digne de toy, tu n'en auras iamais;
Cela pourtant en moy iustement tu ne hais;
Ie ne t'estoy point laide aux annees premieres,
Lorsque tu m'apastois des cheres coustumieres.
Ie ne suis pas aussi née d'vn lieu si bas
Que tu ayes raison d'en faire peu de cas;

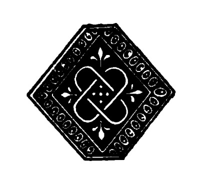
Car mes pere et ayeux, très-vertueux et grans,
Furent des Empereurs bien fort proches parens,
Et nulle race encor' plus grande ou ancienne
Se peut en ce pays renommer que la mienne.
Davantage tu sçais ma naifue bonté,
Ma douleur, ma rondeur et ma simplicité,
Au temps que ta faueur declina desolee;
Tu sçais quelle ie fus au secours appelee
A tes gens et à toy, et taschay de r'auoir
L'honneur de celuy-là qui le mien deceuoir
Auoit osé deuant, et de memoire neuue,
I'auoy nagueres fait de ta loyauté preuue,
Mesme en tien seruiteur, bien qu'il fust estranger,
Celui qui m'euoya finement messager
Confessa sur la fin que vrayment i'estoy bonne,
Mal digne, disoit-il, qu'il se trouuast personne
Qui entreprist me nuire, ou me rauir, meschant,
La vie par poison ou le glaiue trencheant.
Il parloit tout ainsi, dont ie deuin peureuse
Que l'on ne me dressast quelque embusche fascheuse.
Ie ne laissay pourtant au temps que ton bateau
Versa la proue en bas par la fureur de l'eau,
De t'estre fauorable et prendre la defence
De tes gens mal menés, mesmes en ton absence;
Mais tu l'as oublié et n'en recognois rien,
Et si me rens tousiours quelque mal pour le bien
Quoy! ne sçauroy-ie au moins t'emouuoir par le gage,
Lequel m'est demeuré de notre mariage.
Helas! ie m'atendoy qu'il me deust faire aimer,
Et ton cœur trop plus froid que glace r'enflammer,
Car (fors qu'il ne sera trompeur, comme i'espere),

D'ailleurs partout au vif il ressemble son pere.
Ores ai-ie esprouué que tu es sans pitié,
Sans respect, sans douceur, comme sans amitié,
Et es prest d'encourir l'assuree vengeance
De ce Dieu qui voudra maintenir l'innocence
De la meilleure part; et de son doi très-fort,
Comme Dieu des sermens, se ressentir du tort;
Et si tu crains ce Dieu, ame fiere et sanglante,
Premier que d'esprouuer sa fureur violente,
Tourne ce cœur ferré, ramolli cet acier,
Rabille nous ta foy et ne sois plus si fier;
Tu trouueras en moy vne volonté telle
Qu'alors que de mal-heur ie te semblay trop belle.
Ie prie pour ta foy, pour ton bien, ton honneur,
Et pour moy rien du tout; i'aiourne le Seigneur,
Tesmoin de tout cecy que iamais variable
I'ay eu en tout ce temps la volonté semblable.
Dès le commencement le bien me sembla bien,
Ie consentis sans force vn si chaste lien,
Et comme le suiet estoit d'vn desir digne,
Aussi fut mon desir excellent et insigne;
Ie desirois alors, tout tel est mon desir,
Que quand premierement mon cœur il vint saisir,
Fors qu'il est augmenté et qu'vne attente grande
A fait de plus en plus mon enuie gourmande,
Et pour me voir depuis ce grand bien emporté
Qui devoit estre mien et qu'auoy merité,
Ie n'ay point refroidi mon ame desireuse
De la deuē faueur de ma flamme outrageuse;
Et tant plus que l'on m'a ce deuoir refusé,
Tant plus s'est mon amour sainctement atisé,

Et de mon sainct vouloir la premiere conduite
Est toute tesmoignee en ma constante suite.
Celuy qui souhaita m'auoir legerement
Legerement aussi a faucé son serment;
Il fonda son vouloir sur la beauté passable,
Et ie fonde le mien sur la vertu durable.
Voyez la différence : il a longtemps voulu,
Ores il ne veut plus; mon esprit resolu
A la suite du bien de plus en plus desire,
Ma volonté s'auance et la siene s'empire;
Ie suis bien malheureuse, et il n'est sous le ciel
Outrage, ni despit, meschef, poison, ni fiel
Qui n'abonde en mon estre, et neantmoins ma peine
Par le bien de l'espoir quelquefois prend aleine;
Vray est que l'on me dit d'vne commune voix :
Qu'atens tu? poureté! ô que tu me deçois!
Tu nourris ton malheur d'aprehensions vaines,
Les choses à venir sont tousiours incertaines,
Tu n'eschapperas point des tempestes au port,
Et sera ton souhait preuenu par la mort.
N'atens point guerison de celuy qui te blece,
Et ne te fie pas en aucune carresse,
Car il est resolu de tromper ta langueur,
Et de faire brusler à tout iamais ton cœur.
Encor' qu'il fust ainsi, ie ne le veux pas croire;
Ie ne veux pas noircir la merueilleuse gloire
Qu'il a d'ailleurs partout, car ie croy qu'il voudra,
Et qu'à la fin vaincu tout mon droit me rendra,
Et tant plus que ce bien se fait long à atendre,
Plus ie le trouue doux, et plus i'y veux pretendre.
Et quand ce qu'on me dit veritable seroit,

Ce mien souhait pourtant moindre ne deuiendroit,
Car il n'est point fondé sur la fauce inconstance
D'vn qui veut et ne veut, d'vne contraire chance,
Car il n'est point fondé sur le vouloir d'autruy,
Qui me seroit sans doute vn mal feable apuy.
Ie ne laisse pourtant de desirer sans cesse
Ce qui m'est reculé d'vne lente paresse.
Ie sçay ce que ie veux, ie sçay ce qu'on me doit,
Ie voy le tort d'autruy, et si voy bien mon droit;
Et quand tout mon espoir tourneroit au contraire,
Mon desir pour cela ne se sçauroit deffaire.
C'est assez, mon malheur ie contente d'espoir,
Et veux de plus en plus ce que ie veux auoir.







COMPLAINCTE TROISIESME

De Saphire, femme de Putiphar, Capitaine des gardes, ou Grand-Maistre d'hostel de Pharaon, suyuant ce qui est escript au XXXIX chapitre de la Création, liure de la Saincte Bible.

SÉRAPIS, ô grand Dieu qui gardes cette terre
De peste et de malheur, de famine et de guerre!
Qui est cest estranger seruant en ma maison
Qui altere mon sens et trouble ma raison?
O quel front, ô quel œil, ô quelle contenance,
Quelle beauté paroist sous sa poure apparence!
Ie crois certainement et n'est fausse la voix
Qui murmure qu'il est de la race des Roys:
Son aïeul Abraham, d'vne race guerriere,
Du Roy Chordolamor deffeit l'armee entiere,
Sauua Loth, son neueu, et ploya sous sa main
La cité de Sodome, audacieuse en vain.
Pour luy et ses neueux les campagnes herbues
Ont peu mille taureaux, mille brebis velues,
Iusques à ce iourd'huy; cestuy-cy ressent bien
Sa superbe origine en son graue maintien.

Si ie n'auois conclud en mon chaste courage
De ne rompre iamais les loix du mariage,
Ie pourroy cheoir ici : si vous sauez, ô Dieux,
Que depuis que i'entray sous le ioug gratieux
De mon très-cher mary, iamais, iamais mon ame
En cent occasions ne brusla d'autre flame;
Mais, ie vous prie, ô Dieux, faites vn bruit en l'air,
Et me frapés, vengeurs, d'vn homicide esclair,
Premier, ô chasteté, que tes droits ie viole,
Et que pour mon mary vn estranger i'accolle.
Celuy qui print la fleur de ma virginité
A toutes mes amours auec soy emporté,
O qu'il les garde bien, et n'ay peur qu'à personne,
Tandis qu'il sera vif, aucune part i'en donne.
Mais quoy? Seroit-il vray que les Dieux feissent cas
Des bons et mauuais tours que nous faisons çà-bas?
Tu es craintifue en vain, miserable Saphire,
Des faits des amoureux les Dieux ne font que rire;
Le plus grand Dieu de tous me pousse et me conduit,
Amour, qui tous les cœurs soubs son sceptre reduit.
Helas! Saphire, helas! où vas-tu, malheureuse?
Tu es desia vaincue, ô amour furieuse!
Donques tu enfraindras la parolle et serment
Qu'à Putiphar tu as presté premierement!
Ton honneur et ta foy, les Dieux, ta renommee,
Et sera pour iamais laidement diffamee!
I'estriue pour neant, car le feu du dedans
Me tourne et peruertit la prudence et le sens,
Et force la raison, car, he Dieu! quelle rage
Me fait trouuer fascheux le ioug du mariage?
Et vraiment il est trop : il est des nations

Où l'on ne garde pas ces superstitions;
Sans en nommer beaucoup, les Babylonienes,
Celles des Nasamons, ni les Lacœnienes
N'ont le frein si serré; estroite est nostre loy,
Et punit par la mort ceux qui faucent leur foy.
Ioseph sçait bien cela, puis il a l'ame saincte,
Et des hommes il ha, et de son Dieu la crainte.
Que pleust aux Dieux qu'il fust prins de mesme fureur
Que i'eusse son vouloir ou bien qu'il eut mon cœur.
Sérapis, qu'est-ce cecy? à la premiere atainte,
Ie ne sentois encor l'amoureuse contrainte,
Ie n'entendoy mon mal et ne pensoy pecher,
Et cuidoy ma blesceure aisement estancher:
Peu à peu le feu creut, la plaie fut mortelle,
Ie voulu voir souuent, ie voulu sembler belle,
Ie m'agorgiasé; et si quelqu'vn estoit
Mieux paree, mon ame enuie luy portoit.
Toutesfois, en veillant ie n'ay eu hardiesse
De lui faire sçauoir ma gaillarde tristesse;
Mais maintes fois la nuit, il m'a souuent semblé
Que i'auoy tout le corps à Ioseph assemblé,
Et combien qu'endormie ay changé de couleur,
Tesmoignage asseuré d'vn estrange malheur.
Cheftiue que ie suis, ô quelle est cette image
De ces folastres nuits qui troublent mon courage?
Certes, Ioseph est beau et mérite très-bien
Qu'on l'aime eperdument, n'estoit ce fort lien;
Il est digne de moi, mais cependant qu'on veille
Ie ne m'essaye faire vne chose pareille:
Ie pourray bien souffrir que le sommeil souuent
Represente ce songe et le dissipe au vent,

Car il vient sans tesmoin, et ses douces sagettes
Me chatouillent partout de piqueures secrettes.
O petite Venus, ô tendre Cupidon,
Vous etes deux tesmoins que ce dormir est bon!
O que i'y suis contente, ô vos delices belles
Me font lors trembloter iusques dans les mouëlles.
Le souuenir m'en plaist, mais courtes sont les nuits,
Et portent quelque enuie à mes secrets deduits.
Aa, quel est ce plaisir qu'on ne sent que par songe,
Et qu'au premier reueil on troue estre mensonge!
Les songes ont-ils point quelque puissance ou poix?
Les songes deceueurs ont trompé mille fois
La femme de Ceyx et Biblis Miletides.
Sommeil Cimmerien, ô desloyale guide
De nos euenemens! qui nous fait esperer,
Moqueur de tout ceux-là qui s'osent asseurer
En tes obiets trompeurs. Et toi, nuit tenebreuse,
Qui cuides contenter mon ame desireuse
Fournissant mon souhait, en vain, comme tu peux!
Pourtant quoy que i'ay dit, consentir ie ne veux
Tes folles visions, qui mon desir aiguisent
De frians aiguillons et ma chaleur atisent;
Car l'honneur me defend de suiure ton conseil,
Et le iour retourné ne m'en donne vn pareil.
Retirés-vous de moy, ô flammes deshonnestes,
Sus, allés, cherchés place aux ennemies testes
De celles que ie hay; ô s'il fust aduenu
Que Ioseph eust esté le premier detenu
De ceste passion, ou auroit apparence
De n'econduire pas sa chaude violence.
Donc qui ne l'eusse pas suppliant repoussé;

Moi-mesme suppliray ! ô desir insensé,
Enragé furieux, las! pourrai-ie bien dire
Au trop chaste Ioseph mon amoureux martyre?
Pourray-ie confesser? Oui, oui, ie le pourray,
Puisqu'Amour est vainqueur, ie le descouuriray.
Las! ou vay-ie tomber? ô quelle chaude flame
Altere et fait brusler le dedans de mon ame?
Comment commenceray-ie? Aa ie change couleur,
Ie m'asseureray mal sur le point du malheur :
Ie tremble, ie suis blesme et vn ver m'epoinçonne:
Tout le corps de la teste aux talons me frissonne;
Ie suis mal resolüe, et croy qu'il vaudra mieux
Pour le commencement faire parler les yeux :
Les larmes et souspirs seruiront de harangue,
Et pourront suppléer le défaut de ma langue:
Si faudra-il parler, peut-estre il n'entendra
Par gestes seulement ce que mon cœur voudra.
Il faudra discourir, mais, ô Dieux, s'il refuse,
Et puis à Putiphar mon amour il accuse,
Que sera-ce de moy? On voudra par la mort
Par les lois du païs sur moi venger ce tort.
Mais le gentil Ioseph n'a pas vn tel visage,
Ni vn front qui desguise vn si lasche courage :
Le declarer ne peut nuire de ceste part,
Mais nuire il me peut bien pour vn autre regard :
Ie crains d'estre éconduite, et apres ceste iniure,
Nulle peut arriuer qu'aisement ie n'endure.
Dieux! quel trouble est cecy? vn refus m'est la mort;
Et beaucoup moins honneste et moins seur est l'accord;
Quand i'aurai demandé, soit la responce telle
Qu'on veut; ell' me sera ou infame ou mortelle.

Mais, holà, pauure femme, holà, rauise-toy,
Cependant que tu n'as encor' enfreint la loy!
Puisqu'au corps ceste honte encore n'est accomplie,
Arrache-la du cœur et l'efface et l'oublie.
Helas, durant le iour ce chaste pensement
Prend place quelquefois en mon entendement;
Mais sitost qu'il est nuit, ou soit que ie sommeille,
Ou soit comme tousiours tourmentée ie veille,
Lors vn aueugle feu s'espand en tout mon corps,
Et de mille tisons m'ard dedans et dehors :
Ie retrace souuent mes flammes furieuses,
Et lors l'obscurité me les feint bienheureuses.
Pourtant ie desespere encor' en m'asseurant,
Et n'espere trouuer aucun bien qu'en mourant,
Et trouuer quelque bien toutesfois ie desire,
Soudain ie ne le veux, et ce desir empire;
Ie debat, doute et crain : ainsi ma passion
Ne peut faire iamais de resolution.
Comme vn orme bien grand qu'vn charpentier s'essaye
Verser la cime en bas; et ia de mainte playe
Le fait crouler; on doute en quelle part ce tronc,
Bruyant horriblement, s'estendra de son long,
La troupe des ouuriers se recule peureuse
Pour ne sentir sur soy la chute dangereuse :
Ainsi mon esprit plein de malcertains discours
Se transporte agité de maudites amours.
O folle, resouls-toi et secoue ces flames
Indignes, tu sçais bien, des vertueuses dames,
Si tu peux, malheureuse, ô veux-le si tu peux;
Ie le veux et ne peux, car mes violens vœux
Maitrisent ma raison, et la belle Erycine

M'offre auec son enfant vne faueur insigne.
Helas, ie cognoy bien et aprouue le mieux;
Ie vay suyuant le pire, et mon cœur vitieux
Se tient desemparé de cette forteresse
Qui pouuoit resister à la folle deesse;
De ceste chasteté que le fer ni les feux,
Ni crainte de la mort, ni l'or delitieux,
Ni mesme le destin, ni tout ce qu'on peut feindre
De fier et violent, deuroyent pouuoir enfraindre.
Mais seroit-l'on muni de telle sainctеté
Qu'on ne fust point surpris de si grande beauté,
De ces raïons diuins qui doucement decochent
Force traits amoureux qui les voyans approchent,
Et de ce beau menton sans aucun poil encor',
Et qui, s'il en auoit, feroit bien honte à l'or,
Et de ce front poli qui imite des cieux
La part qui demi-ronde aparoist à nos yeux,
Et de ses dignes doits de l'enfant de Semele,
Et ceste cheuelure infiniment plus belle
Que celle d'Apollon, et de ce coural beau
Qui sert aux regardans d'vn bien ardant flambeau;
Non, non, ie ne croy pas qu'vne saincte poitrine
Ne se souffrit surprendre à chose si diuine;
Certes, elle m'a meu; certes, elle a batu
Et destruit de tous points le fort de ma vertu.
Helas, ie cognoy bien mon ancien courage,
Mon deuoir, ma raison se conuertir en rage,
Et qu'il n'est plus besoin de ces armes parer
Pour la breche ià faite en mon cœur reparer.
Au moins en amirant la personne que i'aime,
Sauroy-ie regarder quelquefois à moi-mesme,

Afin que ma grandeur et ma rare beauté
Me feissent mespriser la grande poureté
Du seruiteur Ioseph, et mon ranc ie gardasse
Pour ne l'auilir point en personne si basse
Et pour ne me laisser si soudain embraser,
Car ie devroy de tous priere refuser.
Ie suis bien loing de là, i'ay perdu toute honte,
Et toutes ces raisons ma folle amour surmonte.
Quoy! il s'en faut fort peu que ie n'aille acoller
Mille fois en vn iour cil qui me fait brusler!
Ie le veux tousiours voir; l'ayant perdu de vuë,
De la moitié de moy ie me tien despouruuë;
Ie ne reçoy plaisir, bien ni contentement,
Que quand ie le peux voir pres de moy longuement,
Et quand il est absent sa chambre ie visite,
Et remarque son lit d'vne aise non petite,
Et d'vn plaisir secret surprise veux toucher
Et manier souuent ce qui luy est plus cher
Et plus familier : ce que luy-mesme touche,
Ou de ses blanches mains ou de sa belle bouche,
Très-heureux ie le iuge; et quand ie me pourroy
Transmuer en cela, heureuse me tiendroy.
Voyés quelle fureur, quand soudain il arriue,
Ie me sens tressaillir; ainsi que sur la riue
Du Nil, pere des eaux, l'epouuanté poisson
D'vn bruit ou d'vn marcher, ou quelque voisin son.
Ie sens brusler mon front d'vne couleur ardente,
Ie sens fuir mon sang de course vehemente,
Ie me sens eblouir la vue et transporter;
Ie suis impatiente, et ne peus escouter
Les propos commencés, et si i'y veus respondre;

L'on diroy que ie veux tout brouiller et confondre.
Ie rapaise ceux-là que ie veux irriter,
Ie responds en colere à qui me veut flatter,
Et i'auerti ceux-là que ie m'atens surprendre,
I'espouuante ceux-là qu'amis ie me veux rendre;
Bref, ie perds contenance et tourne mes desseins.
Aussi ie laisse cheoir ce que ie tiens aux mains;
Ie m'assis, ie me leue, et tantost ie chemine;
Ie me tay, puis ie parle, et fais la mesme mine
Qu'vn graue prestre, alors que la saincte fureur
Pour deuiner l'emplit de menasse et d'horreur;
En fin ie quitte tout; les Princes i'abandonne
Pour chercher en vn coin la très-chere personne
De Ioseph, bien que serf; et sans occasion
L'entretien, esperant souler ma passion.
Mais helas! ie m'affame; et prend cause nouuelle,
Tant plus que ie le voy, le mal qui me bourrelle.
Encor' y a-il pis; ie n'aime pas si fort
Que deuant mon mary : ie desire sa mort.
O bon Dieu, qu'ay-ie dit? A ce mot ie me doute
Que quelqu'un embusché mes paroles escoute.
Non, i'ay bien veu par-tout, personne ne m'entend,
Et si ce mien malheur n'en est moindre pourtant!
Ie n'ay plus aucun soin de ma poure famille,
Et mesme ma personne et ma santé m'est vile;
Et n'estoit que Ioseph par son menagement
Nous fait multiplier nos rentes grandement,
On les verroit perir : car ma grand nonchalance
Les feroit tous les iours aller en decadence.
Or, ie n'ay plus de soing des dances et festins,
Que ie suyuoy iadis les soirs et les matins;

Ie n'ay plus de souci des banquets et delices,
Ni de tant de seigneurs qui m'offroyent leurs seruices;
Ie ne vay plus aussi si souuent chez le Roy,
Ni aussi volontiers que deuant ie souloy.
Ie suis toute changee; ô pourquoy fut si douce
L'ame du bon Iuda qui para la secousse
De ses freres plus fiers, et ne voulut souffrir
Qu'ils feissent ce Ioseph pour vn songe mourir!
Pleust aux Dieux que la main du riche Ismaëlite
Ne l'eust oncq fait entrer en la terre d'Aegypte!
Toutesfois de Ioseph la vertu, la bonté,
Ceste hastiue mort n'auoyent pas merité;
Ie ne le voudroy pas qu'vn si parfait ouurage
On eust si tost destruit des le sueil de son age.
Il fust pourtant besoin pour ma condition
Que le premier fust vray, car ceste affection
Ne m'eust pas maistrisé; pourquoy me maistrise-elle?
Pourquoy Ioseph aussi m'est-il si fort rebelle?
Aa faut-il que le prie, aa faut-il supplier
Celuy qui se deuoit premier humilier?
O fureur! qui m'eust dit qu'aimer vn poure esclaue
Ie deuoy quelquefois ayant esté si braue;
Que ie deuoy prier, et peut-estre endurer
Vn rebut deshonneste, et si fort desirer
La faueur d'vn valet, et de façon brutale
Transporter en luy seul l'amitié coniugale,
Ie ne l'eusse pas creu; il y a toutesfois
Quelque chose en Ioseph pour violer les loix:
S'il estoit de ce sexe, il n'est nulle beauté
Qu'on peut comparager à sa diuinité.
En tous cas, en beauté les Dames il surpasse,

Les hommes en vertu, adroisse et bonne grace;
Le plus perfait du monde il doit estre tenu.
Il a de Putiphar doublé le reuenu;
Quoy qu'il tente ou qu'il veille, essaye ou entreprene,
Il l'execute bien, et dirait-l'on sans peine.
Somme, i'amire tout, et amirer il fault
Tout ce qui est en luy, fors qu'il a le cœur haut;
Et ce dernier point seul m'aporte defiance
Du bonheur esperé et de la iouïssance.
Aa donc, que luy diray-ie ? ô de quel front et œil
Pourroy-ie me soumettre à son très-grand orgueil?
Si ie commence ainsi, son ame trop pudique
Me pourroit bien iuger vne femme publique :
Il faut faire autrement; mais ie crain discourant
De n'auoir bon loisir dire le demeurant,
Ni descouurir assez l'apostume secrete
Dont apres ce longtemps pour neant ie regrete.
Si faut-il autre chose? il faut auant-parler.
Aa! ie sçais qu'il faut dire; il ne peut reculer,
Si ie lui di cecy : Et quoy! tu es donc preste,
Saphire, d'obliger à ce crime ta teste,
Et tromper Putiphar, ton mari, ton seigneur?
Tu ne le dois pas faire! il est pourtant bien seur
Qu'il m'est beaucoup seuere. O grands Dieux, je le voy,
O ie voy mon Ioseph! à Dieu te di ma foy,
Or, à Dieu mon honneur; aa ie sens que ma flame,
Qui presque s'estaignoit, se rallume en mon ame,
Comme vn charbon couuert qui sembloit vraiement
N'auoir plus de vigueur, reprend nourrissement
Par le souffler des vens qui soudain le fait croistre,
Et retourner encor en son chalureux estre.

O Ioseph se retire! il le faut assaillir;
Il faut faire à ce coup ou bien du tout faillir.
O Dieu! ie tremble toute, et vne sueur froide
Me degouste du front; ie suis transie et roide
Comme vn qui a hurté et creué son basteau
Contre vn ecueil caché, et le voit emplir d'eau.

Ioseph, escoute-moy : un fait de conséquence
S'offre, auquel il me faut implorer ta prudence.
Putiphar, mon mary, s'en va trouuer le Roy,
Qui l'auoit ce matin mandé venir vers soy.
As-tu pas retiré ceste très-grosse somme
Que depuis très-longtemps deuoit ce fascheux homme
A qui tu as vendu ces vint et deux chameaux,
Qui ià recreus et vieux empescheoyent nos troupaux?
Ie sçay très-bien, Ioseph, comme tu sçais accroistre
Le profit tous les iours et rentes de ton maistre :
Ce n'est pourtant cela que dire ie te veux,
Mais de le commencer si soudain ie ne peux.
Ioseph, ma couleur morne et ma maigreur nouuelle
T'ont bien peu declarer ma passion cruelle,
Et mes très-chauds souspirs, et mes humides yeux,
Qui sans cause apparente estoyent tousiours piteux,
Et mainte douce œillade, et maint amoureux signe
(Tesmoignages très-seurs de mon amour insigne),
Neantmoins, bien que i'eusse au plus profond du cœur
Vne très-large playe, vne chaude fureur,
Les Dieux me sont tesmoins que ma force meilleure
I'ay tenté pour guerir ma mortelle bleçeure.
Mais maintenant matte et lasse, ie me voy
Forcee, amy Ioseph, de recourir à toy,

Demander ton secours, et d'vne humble priere
Requerir ta faueur et douceur singuliere :
Tu me peux tuer seul, seul tu peux me guerir,
Par toy seul ie peux vivre, et par toy seul mourir.
Choisy lequel tu veux, ce n'est vne ennemie
Qui te suplie ainsi, mais vne vraye amie.
C'est aux vieillards chenus à cognoistre les droits,
C'est aux prestres sacrés à maintenir les loix;
Mais nostre aage est plus propre aux gentils exercices
De la folle Venus et aux douces delices
De son fils Cupidon; et encor ne sçauons
Que nous ne deuons pas et ce que nous deuons :
Et nous pensons encor toutes choses loysibles,
Aisées, sans reproche, honnestes et possibles.
O mon petit Ioseph, ayes quelque pitié
De celle qui te vient offrir son amitié,
Et me prens à mercy; tu me vois fort deffaite,
Et mes os sont sucés d'vne peste secrette :
Si tu le pouuois voir, las! amy, ta bonté
Sur tes grans ennemis n'exerce cruauté;
Tu es doux, gratieux, courtois et pitoyable
A qui le veut sentir; iamais le miserable
Veit ta douceur fermee, et les plus estrangers
Te trouent secourable en leurs maux et dangers.
Tu m'es trop dur, Ioseph : ceste fierté blâmable
Me semble auoir pourtant quelque chose agreable
Bien que fier tu me plais; au moins que quelquesfois
Ie te peusse esprouuer plus doux et plus courtois;
Ce ne t'est pas vertu d'estre hautain et braue
Contre celle qui n'est que ta petite esclaue.
Il suffit au lyon quand il a terrassé

Son suiet auersaire, et l'ayant rabaissé,
Il le flatte et cherist; sa proye et fureur cesse
Quand de son ennemy il cognoist la foiblesse.
Regarde encore vn coup, Ioseph, quel ranc ie tiens;
Regarde ma grandeur, mon honneur et mes biens;
Regarde que ie suis grande et belle Princesse,
Regarde que ie suis ta Dame et ta maistresse,
La quelle par raison ne meriteroy pas
Qu'vn poure simple serf feit de moy peu de cas.
Regarde que ie fay, ce que tu devroy faire;
Tu me deuroiys seruir, et ie te veux complaire,
Tu me deurois prier et estre refusé;
Mais c'est tout au rebours; poure enfant abusé
D'vne ieune esperance ou de ta haute race;
Tu penses quelque iour retourner en la grace
De tes freres mutins; et, par ton songe vain,
Ainsi que leur seigneur, les renger soubs ta main.
Ie vois bien qu'vne folle ambition te ronge :
Vray est que s'il y a du certain en ton songe,
Tu peux auoir par moy ceste principauté,
Cest honneur souuerain, ceste félicité :
Par moy de ton espi la beauté singuliere
Te fera maistriser tes freres et ton pere;
Par moy les astres beaux et le soleil très-clair
Doiuent pour t'adorer se rabaisser en l'air.
Tu sçais quelle ie suis et quelle est ma puissance
Pour donner le succes à ta douce esperance.
Ie te veux faire grand; ie peux par ma faueur
Te faire en bref gouster la succree saueur
Des honneurs desirés; et bien que tu ne vinses
En ces degrés très-hauts, et modeste te tinses

En ton estat premier, ie croy que tu deurois
Preferer ton bonheur à la grandeur des Roys.
L'amitié, la faueur et la douce caresse,
Et les plaisirs frians d'vne gente maitresse,
Mignon, tu ne sçais pas, et i'excuse tes ans,
Combien grand est le bien des éperdus amans,
Et alors mesmement que par la iouissance
Ils prennent l'vn de l'autre vne entiere asseurance.
Tu ne sçais pas encor' combien delitieux
De l'enfant Cupidon sont les dards et les ieux;
Tu ne sçais pas encor de quelle gaillardise,
De quels chatouillemens, de quelle mignardises,
Peut vne belle femme et bien gentille aussi
Contenter vn amant entre ses bras transi.
Bon Dieu! que tu es ieune; à ces mots comme estranges,
Tout honteux, ton menton à ta gorge tu renges,
Tu abaisses tes yeux, et ton beau front rougist,
Ce front très-excellent auquel ma vie gist.
Aa mauuais! tu le veux, et ie le pense entendre,
Tu veux par ce dedain plus éprinse me rendre;
Au moins tends-moi la main, que ie puisse toucher
Vne petite part du corps qui m'est si cher :
Que ie baise ta bouche, ou l'vn des yeux qui m'emble
Ma santé, mon honneur et plaisir tout ensemble.
Tu veux donc reculer : O que fuis-tu? mon cœur !
Tu trembles tout, Ioseph, que crains-tu? ma douceur !
Ainsi craindre voit-on la simple colombelle
Du charoigneux vautour la faim fiere et cruelle,
Ainsy la biche craint le lyon furieux,
Et la tendre brebis le loup iniurieux,
Chacun son ennemy; mais l'amour me fait suyure,

Ie ne veux te tuer, mais ie veux par toy viure.
Ah! ie ne suis pas née aux sauuages forests,
Ni aux rustics deserts, ni aux sales marets.
Mais ma beauté nasquit aux maisons des grands Princes,
Fut nourrie aux cités, et peuplées prouinces;
Ma race est chez les Roys, ma demeure au palais,
Et ie ne sçais pourquoy tu me fuis et me hais.
Si tu m'aimes pourtant, di pourquoy tu retardes
Vn bien que neantmoins à la fin tu me gardes;
Souuent il m'est auis que tu veux et consens,
Tantost, comme ie voy, ie m'abuse et mesprens.
Au moins, mignon, dis-moi, si c'est de honte ou crainte,
Ou quelqu'autre raison, ou bien si c'est par feinte
Que tu me fuis ainsi : si tu crains nostre loy
Le secret pouruoira et à toy et à moy.
Et si tu crains ton Dieu, c'est vne grand'folie
De penser qu'il recherche ainsi de près ta vie,
Et que sans autre soin, il viene rigoureux
Examiner les lits des contens amoureux.
Je ne t'eusse pourtant si soudain euentee
Mon amour, si ie n'eusse esté violentee.
De ceste violence est cause ta beauté
Qui a fait seule breche en mon honnesteté.
O, Ioseph, le plus beau de tous les beaux du monde,
De qui la beauté loge en mon ame profonde;
D'vn regard gratieux tu as gagné mon cœur,
Je suis ta prisonniere, et tu es le vaincœur.
Las! Ioseph, mon amy, ta veue est dangereuse,
Certes ie me la sens très-fort pernitieuse,
O destourne-la donc, non il m'est ennuyeux,
Perdre ces beaux soleils, ramene encor' tes yeux.

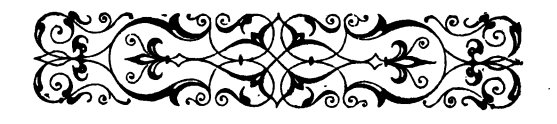
Que peut estre cecy? en ta face diuine
Gist ensemble ma vie et ma mort et ruine.
Deux contraires se font en vn mesme suiet,
Contre le naturel qui se trouue imperfeit
En ce seul cas icy. Regarde ie te prie,
Qu'vne bien grande dame, honoree et cherie
De tant de Princes grans, mesprise cet honneur
Pour te faire sur tous, de tout cela seigneur
Qu'on aime et prise en moy : Regarde mon visage!
Tu trouueras de quoy ramollir ton courage :
Tu trouueras encor' combien ce t'est grand heur,
Que ie veux rabaisser à tes pieds ma grandeur.
Qu'il me chaut point ou peu, qu'on m'honore et respecte,
Mais que tant seulement mon Ioseph bien me traite.
Ne m'appele donc point de ces titres fascheux,
Madame, ou ma maistresse, amy ie ne les veux,
Ni desire de toy? appelle moy t'amie,
Ton baiser, ta moitié, ta douceur, ta demie :
Comme ie m'aperçoy la graue maiesté
Ne se peut accorder auec la priuauté.
Regarde aussi, Ioseph, qu'à toy seul ie presente
Cela que ie devrois estre à tous refusante
Qui m'en auroyent requise : ô grande est ta rigueur,
Ie le pense cognoistre, et cruel est ton cœur.
Tu n'as iamais voulu aux iournées dernieres
Venir à la maison aux heures coustumieres.
Ie croy que tu fuyais les amoureux regards
Lesquels ie te donnoy, comme dangereux dards.
O cruel, ô meschant, les tigres t'alaiterent,
Et tes leures iadis les lyonnes succerent.
Tu as dedans le cœur de la glace et du fer

Qui te gardent ainsi de iamais t'eschauffer.
Tu portes vn rocher en ta dure poitrine
Qui t'embravit si fort, te hausse et te mutine;
Mais, mignon, mon amy, hé, qu'ay-ie dit de toy?
L'amour guide ma langue, or, sus pardonne-moy.
Helas, mon petit fils, mes plaintes, mes prieres,
Et mes yeux ruisselans ainsi que deux goutieres,
Mes soupirs très-profonds et mes tourmens cruels,
Ma feruente amitié, et mes sanglots mortels
Ne sçauroyent-ils fleschir ta ferrée poitrine?
Ne sçauroyent-ils tourner ton ame adamantine?
O mon petit amy, ie suis seule de tous
Qui ne te trouue pas ni gratieux ni doux.
Que si ta cruauté estoit à tous commune
Ie la pourroy souffrir : seule elle m'importune.
O Dieux! ie cognoy bien qu'il me conuient mourir,
Celuy seul qui le peut ne me veut pas guérir.
Et bien Ioseph, et bien, tu veux donc que ie meure,
Et mon triste cercueil de ton crime demeure
Eternel tesmoignage; et bien il ne te chaut
De mes pleurs ni de moy, tant tu as le cœur haut,
Tu m'es plus fier et dur, tant plus ie te supplie
Tu viens plus dédaigneux, tant plus ie m'humilie.
Tu n'en feras donc rien? voyés si ma douleur,
Mon mal et mon ennuy l'ont fait changer couleur,
Si ses yeux ont ietté vne larme seulette,
Et s'il a eu pitié de celles que ie iette,
S'il m'a daigné donner vn regard seulement,
Pour radoucir vn peu ma peine et mon tourment,
S'il m'a reconfortee, ou de quelque espérance
Daigné nourrir mon feu pour prendre patience.

O meschant, mon amour, ni mon dueil, ni mon pleur,
Ni nul autre respect t'ont peu tendrir le cœur.
Par toy seul i'ay failly, par toy mal conseillee
De folles passions, i'ay ma foy violee,
Par toy ie suis honteuse, et reste sans honneur,
Par toy i'ay outragé Putiphar, mon seigneur!
O petit cuidereau, petit rustre et bélistre,
Petit sot, qui d'vn serf as l'effait et le titre.
O cruel, inhumain, ingrat et desloyal,
Tu n'es point, comme on dit, issu de sang royal;
Tu n'as point Abraham et ses enfans pour peres,
Qui furent tous doués de vertus singulieres,
Ni la belle Rachel chargea de toy son flanc,
Tu n'es de si gentil, et si illustre sang.
Ie te croy plustost fils de Lie chassieuse
Ou de la laide Bale ou Zelphe vitieuse :
Mais plustost tu es né aux rocs caucasiens
Où l'ourse très-farouche eleue les fans siens.
Doncque victorieux tu hausseras la teste,
Honoré de ma honte, et si pourras au reste
Publier mon amour! non Ioseph, non feras!
Ie consens bien mourir, mais aussi tu mourras!
Donque ie demourray esconduite et honteuse!
Tu auras en seurté vne ame dedaigneuse!
Tu n'en feras donc rien? encore tu t'enfuis,
O que triste, eperdue et faschee ie suis.
Tu t'en vas donc ainsi : ne bouge, ie t'arreste,
O mon petit Ioseph, accorde ma requeste;
Or, fay ce que ie veux, Ioseph ie te promets
De t'estre très-loyale amie pour iamais.
Tu m'eschappe, meschant, or, va à la mal heure,

Ores i'ay tout perdu : ton manteau me demeure,
Tu n'es pas libre encor', ie te hay bien autant,
Malheureux, que ie t'ay aimé par ci devant.
Au treitre, mes amis, secourés ma faiblesse,
Ioseph me veut forcer, il m'importune et presse;
Au meschant, hastés-vous : maintenant tu es pris,
Tu n'auras pas l'honneur tout ensemble et le prix.
I'ay perdu, tu perdras, la mort cruelle et dure
Seule pourra finir ta maudite auenture.
Apelle, si tu veux à ton aide ton Dieu,
Tu sçauras s'il te peut soulager en ce lieu :
Ta vie maugré luy sera tantost destruite,
Et tu verras que peut vne amante esconduite,
Qui d'amour prend sa haine, et ie n'auray pourtant
Mon cœur tout resolu, tout aise, ni content.
La haine est satisfaite, et l'amour non fournie,
Auec toy ie voudroy paracheuer ma vie :
Il m'est desplaisant viure, et voir celuy mourir,
Lequel seul nous pouuoit deux ensemble guerir.
Tu mourras donc Ioseph ! ta fortune est heureuse,
O ie luy porte enuie, et ma vie ennuyeuse
Auec ta douce mort ie voudroy bien changer.
Pendant en mon malheur, i'ay l'heur de me venger.





COMPLAINCTE QVATRIESME

OV

CHANSON DE CAESAREE D'INGRANDE

Sur le chant : *Puisque viure en seruitude.*

Qui voudra lire l'iniure,
La peste et la cruauté
Et l'effroyable auenture
Dont le ciel m'a visité,
O! qu'il craigne estre tâté
Pour avoir leu seulement,
D'vn perpetuel tourment.

Vaines sont toutes les plaintes
Des pariures amoureux
Et sont les passions feintes
De leurs regrets langoureux;
Car leur malheur est heureux,
Leur mal est un demi-bien,
Si on le compare au mien.

Ingrats ceux-là ie repute
Qui plaignent leur pauureté,
Leur prison, leur seruitude
Ou autre calamité;
Car tous ceux qui n'ont gousté
Que la prison ou la mort,
Blasment le ciel à grand tort.

Aa, que fut le cousteau mouce
Dont Lucrece ouurit son cœur!
Hà que fut la fureur douce,
Dont la Greque en son malheur
Tua son mari vainqueur!
Et de Progne le courroux
Et de Medée estoit doux!

Mais plustost est de leur rage
Très-douce l'occasion;
Si quelqu'vn l'acomparage
A ma triste passion.
O, que ma condition
Fust bien pareille à la leur,
Ie viurois en plus grand heur!

En ce monde n'est outrage,
Malheur despit ne meschef,
Que le destin en partage
N'ait versé de sur mon chef!
Horrible et hideux meschef,
Qui en mille endroits commun
S'est ramassé tout sur vn.

Rien ne peut la patience
Contre vn si terrible effort,
Car ma foible resistence
Rend mon ennemi plus fort.
Ha si l'agreable mort
Me peut garder de souffrir,
Ie ne veux rien que mourir.

I'ay plus de fiel que cent ourses,
Ie suis pleine de rancœur,
I'ay aux yeux deux grosses sources,
Et force poison au cœur;
Au front la tiede sueur,
Vne horreur dedans le corps
Et vn frisson au dehors.

Tout ce qu'vne ame insensee
Conçoit de bien violent
Et vne fiere pensee
De cruel et turbulent
En vn malheur excellent,
Ie l'ay senti, ie l'ay sceu
Et parfaitement conceu.

Esiouy-toi Destinée
Qui as voulu faire voir
Vne femme abandonnee
D'vn extreme desespoir;
Monstrant sur moy ton pouuoir
O saoule, saoule ton cœur,
Car ton effort est vainqueur!

Aa, si vne mort soudaine
Deuançoit la cruauté
De l'entreprise certaine
Que mon ame a proietté,
Mon mal moindre en eust esté,
Au moins mon esprit alors
Sans crime eust laissé le corps.

Veux-tu, sanglante furie,
Touiours bourreller mon cœur
D'horrible forcenerie,
De sang bruslé, de terreur :
La venimeuse liqueur
Que ie pren ie le sçay bien,
Fors elle ie n'ay rien.

Rien ne m'est plus agreable
Que cela dont ie n'ay rien,
Rien ne m'est plus execrable
Que cela qui plus est mien :
O importable lien,
Ie n'ay point ce que ie doy
Ce que i'aborre est en moy.

Aa que i'eusse au moins, chetiue,
Trois pestes dedans le cœur,
Ou vne sangsue viue
Au lieu de ce grand malheur !
Mais plustot Dieu, mon Seigneur,
Tourne ma rage à l'enuers,
Car autrement ie me pers!



COMPLAINCTE CINQVIESME

OV

CHANSON D'VN DESESPERÉ EN SA POVRSVITE

ET RASSEVRÉ EN DIEV

Sur le chant : *Si i'ai perdu tant de vers.*

NVL mal pareil en ce monde peut estre
A mon tourment; et s'il en est quelqu'vn,
Celuy qui l'a le sent sans le cognoistre.
Celuy qui sçait son mal n'est point malade;
Et est le mal trop vulgaire et commun
Qui l'ame ensemble et le corps ne hazarde.

Au mal cognu la guerison est prompte;
Celuy qui sçait qu'il aime n'aime pas,
Si ceste amour son sauoir ne surmonte.
La forte amour n'entend quelle demande
Ni quelle fin espere son pourchas;
En l'entendant ell' n'est forte ni grande.

Ceux qui liront ceste plainte cruelle
Sans la comprendre, ils ne s'estonneront
Pour ce qu'elle est à moy-mesme nouuelle.
Ie ne voulois aimer pas vne femme
Car vn beau teint, des beaux yeux, vn beau front,
Ne m'attisoyent iamais aucune flamme.

Si quelquefois vne belle apparence
Flattoit le corps pour l'attirer à soy,
Le cœur tousiours y faisoit resistance.
Nous auons tous vn corps passionnable;
Mais vn cœur sainct qui a raison pour loy,
Ne peut aimer ce qui n'est point aimable.

La bouë vn peu plus blanche et coloree
Que la commune à peine gagne vn cœur;
La beauté n'est qu'vne terre plastrée.
Au demeurant, la nature ennemie
Est de ce sexe, et luy tient la rigueur
Qu'il n'a iamais la vertu que demie.

Ce sexe est donc imperfait et fragile,
Or, vn bon cœur ne peut aimer la chair,
Mais bien vne ame excellente et gentile.
Vn esprit bon aime l'esprit semblable,
S'il aime vn corps l'amour luy couste cher,
Car ell' luy est ruïneuse et damnable.

Il est bien vray, comme aux hommes il semble,
Qu'vn beau museau m'a quelquefois bruslé;
Mais i'ay porté le feu et l'eau ensemble.

Ie n'ay iamais donques bien aimé femme,
Et si en ay tousiours bien reculé
Ma folle chair par la raison de l'ame.

Quand ie n'ay peu es choses naturelles
Paistre mon cœur d'vne perfection,
Cœur amoureux des faces immortelles;
Ie me suis feint vne celeste idee
En mon esprit de toute passion :
Tout autre soin, mon ame estant vuidée.

Mais sçauons quelle a esté ceste image :
Vne beauté fournie abondamment
De ce qu'on feint de grand, de bon, de sage;
Mille vertus ensemble ramassées
De mille endroits en vn corps seulement,
Et dignement en leur ranc dispensées.

Car i'ay trouué ceste excellente image
Tout accomplie en vne verité,
Qui a bien creu mon amoureuse rage.
Très-heureux, lâs! d'vne heureuse rencontre,
Qui eust mon cœur de tous poincts contenté
Si mes destins ne marchoyent à l'encontre.

Bien ay trouué si celuy qui perd treuue,
Ie suis heureux si ma ruine est heur :
Certes ie fay d'vne folle amour preuue,
En vn haut lieu où ie ne puis pretendre :
La loy de l'homme et sur tout mon malheur,
Ne souffrant point que ie m'y puisse attendre.

O fauces loix, ô loix mes adversaires!
(Soing importun de l'homme curieux),
Nature veut et vous m'estes contraires.
Que di-ie helas! que veux-ie, qu'entrepren-ie?
Où me conduit mon desir furieux,
Qui le mespris des femmes en moy venge?

Quoy? la grandeur de mon très-haut courage
Peut-elle pas sur ma condition,
Et sur la loy qui tant me decourage?
Non fait, non fait, ha recheute fascheuse,
Fascheux tourment, fascheuse affection,
Qui bourrellés mon ame douloureuse!

Sus, loin de moy, defendue esperance!
Tout autre amour m'eust peu faire esperer,
Ceste-cy n'a espoir ne patience.
Tousiours ie veille, et vn grand feu me brusle,
Qui fait mon cœur chaudement souspirer,
Tantost i'approche, et tantost ie recule.

Tantost ie crain, tantost ie desespere,
Tantost i'ay honte, et puis en vn moment
Ie suis hardi, ie m'asseure et espere.
Comme l'on void vne tour qui menace
Sa lourde cheute, esbranlee du vent,
Et se fait craindre autour en toute place!

Ainsi douteux çà et là ie balance,
Et ne voy point en quel lieu ie doy cheoir,
Pour la fureur qui diuers traits me lance.

O malheureux, hé Dieu, que veux-tu faire?
Regarde à toy deuant que conceuoir
Ceste entreprise, auant que la parfaire.

O fui, tandis que la chose est entiere!
Las, ie ne puis, la fidele raison
Conseille bien, mais l'amour tire arriere.
Ie choisi bien le mieux, mais i'execute
Tout le contraire, et par nulle rançon
Tirer me peux de ceste seruitute.

Mais quoy, ceci n'est aimer, que ie pense,
Ains bien vouloir; las, qu'est-ce que ie sens?
Qui audedans de cent pointes m'offence?
Qui me fait triste et gaillard tout ensemble?
Viure ie veux, et à ma mort consens:
Quelle fureur tant de fureurs assemble?

Dont vient cela? quand seulement ie songe
Au beau suiet de mon cruel tourment,
Vn fier souci mon ame pince et ronge?
Dont vient cela que ie veux que l'on m'aime,
Qu'on me cherisse et flatte incessamment,
Qu'ay d'elle soin plus grand que de moy-mesme.

Dont vient cela que ie veux sa presence?
Ie la veux voir, ie la veux embrasser,
Et ie crain moins la mort que son absence?
Ie connoy bien qu'vne volonté pire
Loge dans moy, mais il la fault chasser.
L'honneur defend la penser et la dire,

Est-il desir, de soy sainct et honneste,
Qui sainctement ne se puisse penser?
Mon vueil est sainct, mais impossible au reste.
Vn sage cœur qui cognoist sa puissance,
Sur ce qu'il peut ne se veut auancer,
Ains doucement se paist de patience.

O beau conseil! mais en vain ie m'efforce,
I'estrive en vain, ie deba pour neant
Car cest amour m'a priué de ma force.
Quoy! la raison me semble estre fascheuse,
Dure la loy, et heureux mon tourment,
Bien qu'il promette vne fin ruineuse.

Hà, si tu peux, secoue ceste flamme
Qui te consume! ouy bien si ie peux,
Mais elle est ia au profond de mon ame.
Ma voile, au gré du vent abandonnee,
M'emporte en mer par l'iniure des Cieux,
Et ne peut estre au haure ramenee.

Vn autre ciel, ou vne autre contree,
Ne sçauroyent-ils me bailler à aimer
En lieu où i'eusse vne plus iuste entrée?
Non, nulle chose est au monde semblable
Et ie ne peux autre chose estimer,
Rien que ceci ne me peut estre aimable.

Pourquoy aimer ne m'est-il pas loysible
En cest endroit: amour estant vertu
Ne se fait vice en vn lieu impossible.

Oste au peché ceste apparence honneste,
Et si tu es de raison desuestu,
Ne fein pourtant la raison deshonneste.

Mais qu'est ce, helas! que mon amour demande?
I'ay tout cela que peut souffrir l'honneur,
Pour tesmoigner vne amitié bien grande.
Tout entretien et priuauté sans vice,
Tout bon recueil, toute honneste faueur,
Qui vn bon bruit ne blece ou amoindrisse.

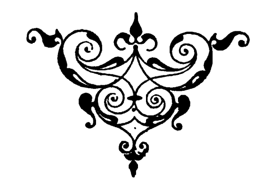
Veux-ie, meschant, desirer d'auantage?
Non, ce qui reste est peu pour mon desir,
Mais c'est beaucoup pour ma perte et dommage.
O Dieu! tu sais que dés l'heure premiere
Que ceste ardeur au cœur me vint saisir
Et enferra mon ame prisonniere,

I'ay employé de ma force meilleure
Pour me guerir, mais ie n'ay sceu pourtant
Cicatrizer ma mortelle blesseure.
Ie suis plus mal qu'à la premiere attainte,
De iour en iour mon mal deuient plus grand;
Ie suis tousiours en desespoir et crainte.

O quel malheur! iamais aucune chose
N'auoit mon cœur de tous poincts contenté,
Au moins qui fust en corps visible enclose;
L'ayant trouué ma ieunesse elle amuse,
Et captiuant si bien ma volonté
Qu'en me plaisant elle m'est ruineuse.

Vn seul moyen peut cest amour distraire,
Et ce moyen ne peut venir de moy,
Car fors aimer ie ne sçaurois rien faire
Quand le grand Dieu, la beauté eternelle,
Me tirera tout à l'amour de soy,
Lors cessera ma passion cruelle.

FIN DES COMPLAINCTES.



SECOND LIVRE

D'ANDRE DE RIVAVDEAV

Gentilhomme du bas Poictou

CONTENANT LES DIVERSES POESIES



A FRANÇOISE DE ROHAN

TRÈS-ILLVSTRE & TRÈS-VERTVEVSE PRINCESSE

DAME DE LA GARNACHE ET BEAVVOIR-SVR-MER

DE L'ESPERANCE

MA DAME, vous voulés donc entendre l'essence,
La nature et l'estat de la douce esperance.
Ie loüe la vertu qui vous faict desirer
De cognoistre et sçauoir que c'est que d'esperer :
Car tout le fait de l'homme et sa vie mortelle
Ne gist tant seulement qu'en l'esperance belle.
Or, ie vous discourray, sans en oublier rien,
Que l'on treuve en l'espoir ou de mal ou de bien.
Il nous fault commencer par vne vieille fable
En l'apparence fauce, en effait veritable.

Si nous adioustons foy au Boétien vieux,
Jupiter, qu'on feint pere et chef des autres Dieux,

Feit Vulcain formateur de la premiere femme,
A laquelle il donna vn tel corps et telle ame,
Que l'vn fut accompli de cent mille beautés,
Et l'autre tout ainsi : toutes les Deïtés
A sa perfection ensemble coniurerent
Et chacune le plus de leur mieux luy donnerent.
De Pallas la sagesse alors elle receut,
D'Apollon la musique, et de Venus elle eut
L'atirante beauté, qui tous les hommes dompte,
Et les plus braues cœurs radouscit et surmonte.
De Mercure elle aprint la diserte façon
D'entonner sur la lyre vn doux ou graue son,
Et de fleschir les cœurs d'vne excellente grace
D'vn Prince ou d'vn grand Roy ou d'vn fier populace.
Somme elle eut tout de tous, et Pandore son nom
Luy fait pour ses vertus vn éternel renom.

Ce Iupiter fasché contre l'humaine race,
Et pour punir vengeur de Promethé l'audace,
Vne boiste bien close il feit soudain porter
Au sot Epimethé, et luy feit presenter
Par Pandore, sçachant qu'vne main peu rusee
Iamais ne renuoiroit la boiste refusee.
Et qui eust de Pandore esconduit la beauté?
Et quelle beauté n'eust prins la simplicité
De ce pauure idiot? il receut la largesse
Et le present mortel de la fauce Deesse,
Cuidant estre bien riche, et ouurit, curieux,
Le couuercle, ô fureur! du don pernitieux.
De la boiste soudain au dehors se lancerent
Mille et mille malheurs, et hatifs s'enuolerent

Parmi le monde tout : la fieure empoisonna
Les hommes immortels, et triste les traina
Aux cercueils charoigneux; et eut pour compagnie
La langueur, la maigreur, la iaunisse et manie :
Et la peste rampant sur vn ventre écumeux,
Embraua les cités, et des ieunes et vieux
Feit tout incontinent bossues les campagnes,
Egalant les lieux bas aux plus hautes montagnes.
Ce ne sont pas assez que les tourmens du corps,
Car queue à queue aussi volerent au dehors
Le mensonge et larcin, la fraude, l'imposture
Qui de l'homme, iadis perfaite creature,
Feirent vn cruel monstre : et puis les passions,
Les craintes, les desirs et les tentations,
L'amour, la folle ioye et mille choses telles
Saisirent promptement les humaines ceruelles.
Somme il faudroit auoir vne langue d'airain
Et vn palais d'acier, vne ferree main
Pour dire ou pour escrire vne tourbe infinie
Des maux dont ce grand Dieu nostre terre a punie,
Et qui sortirent tous de ce fatal estuy
Pour remplir les humains de malheur et d'ennuy.
Et quand tout fut sorti, la douteuse ESPERANCE
Se traina sur le bord, d'vne foible puissance,
Qui resiouït vn peu les hommes demi-morts,
Et les feit pour souffrir plus vigoureux et forts.
Quand on peut esperer de ses maux la ressource,
Et que le temps fuyard en son isnelle course
Changeroit leur estat; et que le languissant
Et plaintif amoureux deuiendroit iouissant,
Et le malade sain, le craintif hors de doute,

Et le passionné franc de passion toute,
Dont l'agreable ESPOIR au milieu des dangers
Feit l'ennemi plus doux et ses maux plus legers :
Et certes sans cela, tout cest humain lignage
Ne seroit qu'vne horreur, qu'vne fureur et rage.
De là, les anciens ont tenu longuement
Que l'esperance n'est passion nullement
Pour ce qu'elle adoucist d'vne atendante aleine
Des autres passions la longueur et la peine.
L'amour vit d'esperance, et le desir aussi,
Et le fascheux trauuail et l'importun souci.
Puis donc qu'est par l'espoir toute playe empiree,
Qui la pourra iuger d'vne mesme liuree
Que ces tristes langueurs? Mais quelques vns ont dit
Qu'espoir est passion, et baissant son credit
L'ont osé comparer à la doute et la crainte
Qui est aux lasches cœurs et aux couards emprainte.
Bon Dieu! quel faux cuider? on espère le bien,
Le mal se craint et doute : il n'y a doncque rien
Semblable entre ces deux; or c'est chose très-seure
Qu'entre deux bouts mauuais vne vertu demeure.
On blasme l'auarice et prodigalité,
On tient comme vertu la liberalité.
« Tout extreme est donc vice, et la vertu diuise
« Les deux bords vitieux dans le meilleu assise.
« De mesmes en ce fait il n'est bon s'asseurer,
« Il ne faut craindre aussi, mais il faut esperer,
« Or, quelqu'vn me dira, quoy? le port salutaire,
« Ne vaut-il pas trop mieux qu'vn orage contraire
« De l'irritee mer? combien qu'on s'atendist
« Que tantost la bonace au haure nous rendist,

« Die ce qu'on voudra, la preste iouïssance
« Surmonte le bonheur de la longue esperance.
Voire, quelle fureur? vn Epicurien
Iuge heureux celuy-là qui ne desire rien,
Qui est saoul de plaisir et yure des delices
Qui nourrissent le mal et les infames vices.
Epicure estoit sot, et certes ne sçauoit
Comme la volupté bien fournir l'on pouuoit.
Ceux qui ont à plaisir les choses souhaitees,
Les ont incontinent, ennuiés, rebutees :
Le rassasiement engendre desplaisir,
Mais on' est iamais las d'vn atendu desir.
Comme communement vne chose esperee
Plus attendue elle est plus elle est desiree.
Et quand ce qu'on souhaite aussitost aduiendroit,
Ce gouffre de plaisirs le plaisir esteindroit:
Et aux viures l'on voit qu'vne abondance grande
Degouste beaucoup plus que le bien peu de viande.
De la douceur du bien trop mieux l'on s'aperçoit,
Quand on en est priué que quand on le reçoit.
Quand on le recevoit il estoit agreable.
L'on espere à venir, il est plus desirable,
Il est plus de plaisir en l'aprehension
Et gratieux espoir qu'en l'execution;
Et tant plus que s'estend la longueur de l'attente,
Plus à cil qui l'atend de bien elle presente.
Regardons aux tourmens : quelqu'vn attend la mort,
Il endure, atendant, le suplice plus fort
Qu'en souffrant sur le coup : ainsi quand on espere,
L'atente du bien est plus que la chose chere.
Certes, si l'on auoit fort à commandement

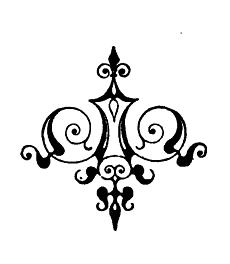
Tout ce que l'on voudroit soudain et largement,
On seroit plustost saoul de cette iouissance
Que non pas ennuyé d'vne douce esperance.
Que l'abondance saoule, en Antoine on le voit,
Qui à la plus grand' part du monde commandoit:
Il s'ennuya plustost de sa femme Octauie
Que de celle par qui fut son ame rauie,
Bien que d'vne il iouist beaucoup plus librement,
Et de l'autre il n'eut rien que fort echarcement.
Ce qui fasche en vn bien et en la iouissance,
C'est la satiété et la pleine abondance;
Car ces denrees mieux l'vne rencherissoit,
Et souuent l'amoureux de l'espoir nourrissoit,
Sçachant que le plaisir qu'on prend en la viande
N'est en la deuorant qu'vne faim trop gourmande,
Mais c'est quand on demeure, au moins comme l'on dit,
Sans iamais estre saoul touiours en appetit.
Penelope atendit par vingt longues annees
Vlysse à retourner des terres ruinees
Du desert Ilion; et plus elle attendit,
Plus chaud et plus bouillant son desir se rendit.
Nous lisons de Iacob de qui l'amour constante
Soupira par sept ans la beauté excellente
De la blonde Rachel, quand Laban le deceut,
Et pour vne beauté, d'vne laideur le peut;
Son desir s'enflamma, et d'vn ardent office
Iusqu'a sept autres ans redoubla son seruice.
L'on pourroit confermer par mille argumens bons
Le grand bien de l'espoir; mais les œuures trop longs
L'on ne presente à ceux de qui l'intelligence
Suplee la longueur : vous avez la substance

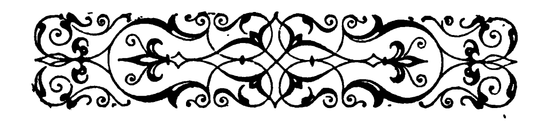
De ce qu'vn iuste liure à peine discourroit,
De façon qu'adiouster rien plus on n'y pourroit.
Ma Dame, ie sçay bien qu'ayant eu la lecture
De ce peu, vous dirés l'effait et la nature
De l'espoir beaucoup mieux; et vostre bon esprit,
(Si vous auez compagnee en lisant mon escrit)
L'enrichira soudain de raisons pertinantes,
D'exemples à propos, de preuues suffisantes:
Et ceux qui entendront ce discours tout nouveau
Gentilment prononcé d'vn visage tant beau
Et de si bonne grace, o ie crain qu'ils reprouuent
Aussitost mon labeur et imperfet le trouuent.
Et puis vous demourez en ceste saincte cour,
Ou la belle vertu fait auiourd'huy seiour.
Parente et bien priuee à vne grand' Princesse
Qui de sa mere tient le sçauoir et sagesse [1].
Ie rougis en pensant que mes poemes vains
Doyuent tomber un iour en de si hautes mains;
I'espere, neantmoins, que si vostre clemence
Daigne fauoriser ma modeste asseurance,
Me surmonter moy-mesme, escriuant quelquefois
Des vers pour contenter les Princes et les Rois.

---

[1] Rivaudeau semble faire allusion à un séjour que Françoise de Rohan aurait fait à la cour de Jeanne d'Albret, dont la mère était Marguerite d'Orléans, sœur de François Ier, et auteur des fameux *Contes de la Reine de Navarre*. Françoise était cousine germaine de Jeanne d'Albret.







HYMNE DE MARIE TIRAQVEAV

DAMOISELLE DE LA ROVSSELIERE

ANVERS vente sa Bourse et Lyon dict son change;
Venise vn arsenal, la grand' Rome son Ange,
Ses écluses Calais, Milan son Alciat,
Naples un Sannazar, Limoges un Aurat,
La court des Turcs Camelle, et Limueil la Françoise,
Une Laure Auignon, vne mer l'Escossoise,
Thoulouse dict sa Paule, et son peuple Paris,
Galice son voyage et mille hommes gueris;
Somme, chasque païs, chasque contree et ville
Ha qui la face dire ou superbe ou gentille,
Vne tour, vn rempart, vne herse, vn rasteau,
Vn seur mache-coulis, vne doüe, vn chasteau,
Vn temple, vn bastiment, des hales, des escholes,
Vn haure, vn porche, vn lac, vne mer, des gondoles,
Vn poete, vn philosophe, vn iuge, vn artizan,
La beauté d'vne femme, vn propre courtizan.
Mais encor il y a maintes bourgadelettes
Qui ont commodité de leurs terres pauurettes

D'en tirer quelque bruit, Gonesse de son pain,
Vanures de son lait gras, Porchaire de la main
D'vn excellent ouurier, à fin que ie ne die
Les bourgs de Brie, Auuergne et de la Picardie.
Mais, petit Fontenay, tu as ce grand malheur,
Riche sur mille bourgs, qu'on cele ton honneur :
Fontenay bien petit, villotte trop contrainte
D'vn pauvre circuit, d'vne petite enceinte,
Petite de maisons, et de rues et de murs,
De rivière, de fort, de peuple et de Seigneurs :
Ville de ton comté à peine la troisiesme,
Tu mérites pourtant qu'on t'estime et qu'on t'aime,
Et qu'on t'honore encor' dessus mille cités
Qui haussent iusqu'aux Cieux leurs festes euentés.
Si vn bien incogneu t'a tenu malheureuse
Or, cogneu te fera grande, noble et fameuse.
Ie te feray cognoistre, et aux derniers neueux
De nos arriere fils; de mes vers desia vieux
Sur les ailes du temps lanceray la memoire
Aux siecles auenir de la très-grande gloire
Du petit Fontenay; et ni l'ire du Ciel,
Ni le feu estaindront son renom eternel.
Et à fin qu'on ne treuue aucunement estrange
D'vn miracle nouueau la nouelle louange :
Vn thesor on retire enfin du ventre creux
D'vn antre qui l'auoit recelé tenebreux :
Des boyaux de Thetys bien souuent on decœuure
L'Vnion de grand prix (qu'on ne prise qu'en œuure)
Apres que sous l'eau perse elle a mille et mille ans
Nagé de bord en bord par les sablons roulans.
Outre les Déités (suiet des vieilles fables)

Ont seules goupillé aux forets deuoyables
Aux grottes, aux rochers, aux egarés deserts,
Fuyant la multitude, ont aimé les bois verds;
Et les lieux moins benins, les plages moins heureuses
Nous fournissent souuent des choses merueilleuses;
L'endroit où le soleil, de ses rayons voisins,
Bazane le cuir dur, et brazille les crins
Des Æthiopes noirs, nous enuoye la casse,
L'angelicq', le gayac, l'excellente panace,
Et force simples bons qu'on fait de là venir
Pour des hommes d'icy la vie retenir.
Scythie nous donna le très-docte Anacharse,
Afrique nostre Plaute, et Orphee la Thrace.
Donques il ne se faut nullement estonner
Si Fontenay nous peut quelque chose donner.
Fontenay peut donner vne beauté bien rare
Qu'escharcement il tient en sa closture auare,
Et faudra que le Temps nous decœuure à la fin
Que Fontenay nous cache vn visage diuin,
Vn tout cœleste esprit, lequel point ne merite
De demeurer reclus en ville si petite.
MARIE, si ton heur t'eust fait naistre à Paris
Quand à ta mere, enfant aux langes, tu souris,
Ou à la cour du Roy, certes la France entiere
T'eust ouy renommer des belles la premiere.
I'ay veu de mille traits mille dames venter
Qui sont plus beaux en toy; tout ce que i'oy chanter
Par les poetes menteurs, et de tant de vers peindre
De beautés t'est tout propre ; et ce qu'ils ont peu feindre
Est veritable en toy, si l'on peut inuenter
Assez de quoy le vray de bien loing surmonter.

Quelle vraye prouesse egale vn grand Pelide
Vn Aiax, vn Hector, et l'vn et l'autre Atride,
Qui d'vne main sanglante (incroyables guerriers)
Deffaisoyent au combat les hommes à milliers?
Nous sçauons bien mentir; la plume Homerienne
Nulle histoire arriver peut semblable à la sienne.
Y a-il iamais eu si perfait orateur
Que Marc Tulle en feit vn? vn ouurage menteur
En vn menti suiet rend les choses diuines,
Perfaites, toutes d'or, toutes grandes et dignes.
Mais la feinte est passee en cet œuure des Cieux;
Car tout ce qu'vn Ronsard a peu dire de mieux
De Cassandre, et Baïf de sa flamme cruelle,
Tu l'as certainement plus que toutes deux belle;
Qui feint vn front d'iuoyre en demi-rond vouté,
Poli, tout plein d'honneur, de honte et maiesté,
Qui des yeux azurins (qui de trousses secrettes
Decochent, dangereux, mille teintes sagettes).
Qui feint vn naiz longuet, aquilin et traitif,
Le coural d'vne bouche, et vn teint blanc et vif,
Qui feint entre les lis des roses mi-meslees,
Ou dans vn pot de lait audessus mi-mouillees,
Vraiment le verra tout icy, et mieux encor':
Vn graue port en tout, vn chef qui brille d'or
Obscursi de l'ebene, et les mains de l'aurore,
Et tout le mieux qui plaist aux gros yeux de son More.
Mais laissons la beauté, qui au bout de vint ans
Par la grise vieillesse et le faix des enfans
Paroistra desolee; et des traits magnifiques
On lira seulement des petites reliques;
Car la beauté n'est rien qu'vne legere fleur,

Qui de soy cherra bas quand le fruit sera meur.
Or, le chretien qui droisse au grand Ciel sa demeure
Ne s'arreste à cela qui se perd en peu d'heure.
MARIE, comme toy qui de ta grand' beauté
Fais conte bien petit, et as exercité
Ton esprit trop plus beau en la docte lecture
Des grans secrets du Ciel et ceux de la nature;
Or il auient souuent que soubs de beaux semblans
Il n'y a point d'auis, ni d'esprit, ni de sens :
Les poetes anciens n'ont iamais honoree
La memoire d'vn Lause ou d'vn mignard Neree
Que pour vn fade teint; car leurs cœurs trop couars
Ne les firent mourir sur le front des rempars.
De la fille de Lede on loue le visage,
Mais nul l'a oncq' iugé ni bien chaste, ni sage,
Mais fole et euentee; et sa legereté
A les deux parts du monde aigrement irrité;
Et a au bord Xanthien chassé par fer et flamme
De cent mille corps morts les très-vaillantes ames.
Icy, le iugement, l'auis, la chasteté,
Le sçauoir et l'honneur surpassent la beauté.
Le logis est basti d'excellent artifice,
Soit qu'on regarde au plan ou bien au frontispice;
Mais l'hoste du dedans est perfaitement beau,
Non suiet comme l'autre à gesir au tombeau.
Car des hommes communs mourant sans renommee
L'ame est auec le corps d'vn oubli consumee.
Mais ta grande vertu, ta douceur, ta bonté,
MARIE, de mourir n'ont ainsi merité;
Ni ta memoire encor' par qui de longue aleine
Tu prononces par cœur mille vers de la peine

De ceux qui ont les cœurs allumés du brandon
Du dard atize-feu de l'enfant Cupidon.
Ou tu chantes à Dieu vne priere ou hymne
D'vne voix qui de loing passe celle du cygne,
Car au cygne la voix on donne faucement;
Mais qui t'a veu chanter vn amoureux tourment,
Vn psaume ou vn cantique, ha la langue impudente
Ou sote, si ta voix sur toutes il ne vante,
Car ni les grans cités, ni les cours des grans Rois
Qui maitrisent l'Espagne et le peuple François
Ont en vn seul suiet et sur plus belle face,
Plus de gentil sçauoir, ni plus de bonne grace,
D'honneur, de courtoysie et de perfection,
Voire à vn iugement vuide d'affection.
Tu tiens cela de Dieu, de ta race et nature,
Du soin de tes parens, et de leur nourriture;
Comme communement on voit que les enfans
Representent le corps et l'esprit des parens;
Branche des Tiraqueaux, dont l'immortelle race
Florist par le vieillard qui premier s'est fait place,
Par sa rare vertu, sous la voute des Cieux,
Plus haut que les Dœmons, entre les Demi-Dieux;
Et par son propre fils qui tient hereditaire
Son esprit, et qui sied dans la royale chaire
Depuis vint et cinq ans de Fontenay, qui or
A par luy, son Saturne, vn autre siecle d'or.
Petite ville heureuse et de Dieu honoree,
Qui a senti du Ciel la recheute d'Asthrœe
Par ce iuge très-saint, qui bouille d'vne ardeur
Des arts comme son pere, et retient sa candeur,
Sa iustice, son poix, son égale balance,

Dont le droit à chascun très-fidele il dispense,
N'ayant par si long temps fait homme mal content
Ni à aucun porter le noir accoustrement:
Qui estant liberal iusqu'aux mains souffreteuses
Des doctes artizans, des mains religieuses,
Ne laissant vn thesor, comme Euclion, rouiller
En vn coffre moisi, ou il n'ose fouiller.
Ains departant ses biens à cent vefues chagrines,
Aux malades piteux, aux maisons orphelines,
Et faisant vn recueil de force liures bons
Tirés de mille endroits de la France et du fons
Des briz Ausoniens, des presses de Venise,
Et du païs soufflé par l'aleine de bise,
Et d'vn sainct cabinet, à qui le grand soleil
Qui voit tout et sçait tout, ne sçait rien de pareil
En la France auiourd'huy; mille medailles belles
Qui nous rendent au vif les faces immortelles
De tous ces peres vieux; et cent vases polis,
Estoffes d'alabastre et d'ouurage embellis;
Et des meilleurs pinceaux les plus dignes peintures
En nombre bien fort grand, et force pourtraitures
De bosse et de relief, et par l'art de Vulcain
Des statues de fonte en bronze et en airain.
Icy le burin dur, icy l'art qui emaille,
Icy la damasquine, vn graueur, vn qui taille,
Et cent autres ont part; d'vne assiette d'yeux
On voit de cent ouuriers les traits laborieux.
D'autre part, les poissons de la mer Lybienne
Se voyent naturels, Ligustique et Thyrrene :
L'hippocampe menu, le palombe globeux,
Qui de la mer d'Ægypte a les riuages beux.

Les lizards du Bresil et maint barbare monstre,
Qu'aux doctes comme luy plus docte il nomme et monstre.
Que dirai-ie les fruits des arbres estrangers,
Raportés de si loing parmi mille dangers?
Le poiure avec sa grape, et la palme Idumee,
Et du baume naïf la liqueur renommee,
Des baumes d'artifice ou des hommes la main
Pour imiter le vray a travaillé en vain.
Ie tais du girofflier la plante peu cognue
Dont les cloux sont cognus, de Iudee venue,
Et le sucre en sa canne, et (miracle non creu)
L'herbe qui rafraichist le sauuage recreu.
Ie ne discourray point maint arbre, mainte plante
Dont le More, le Iuif, dont l'Orient se vente;
Ie diray l'œuf d'autrusche, et les habits sauuages
Composés dextrement de petits cartilages
De racines d'escorce, et leurs velus chapeaux,
Leurs brayes, leurs tapis, et leurs panaches beaux
Que tu as arrangés en ceste chambre ornee,
Où tu tiens, Tiraqueau, le Perou et Guinee.
Ie chanterai l'honneur du bol Armenien,
Et les rares thesors du terroir indien.
Mais vn autre dira le merueilleux ouurage
Lequel tu as receu d'Apollon en partage,
Ce grand liure ou tu fais à ton diuin Ogard
Les faits de la nature imiter par son art;
Ou au plus près du vif il te peint cinq cens plantes,
Que dans ton Bel-esbat nees tu luy presentes.
Bel-esbat! qui voudroit te louer dignement,
Il faudroit vn poeme à part entierement,
Pour ta fertilité chanter presque diuine,

Que les simples meilleurs tu as de medecine,
Et mille autres grans biens dont de commune voix
On te dict egaler les delices des Rois.

Marie, ceux-là sont ton ayeul et ton pere;
Et si n'as moins d'honneur du costé de ta mere,
De qui la grand' bonté et la vertu perfaite
Encores auiourd'huy tout son pays regrette.
Par elle tu descens d'vn tige qui florist,
Que la Grace, Apollon et la Muse cherist.
Qui fait par son sçauoir aux grans Princes seruice
Qui aime la vertu et qui haïst le vice,
Qui est riche de biens, de moyens, de faueurs,
D'amis et d'alliés, de credit et d'honneurs.
D'autre part tu as prins la superbe alliance
Des très-nobles Rouaux, dont la braue vaillance
Se renomme du bras de leur premier ancestre,
De ce preux Ioachin qui merita bien d'estre
Mareschal de la France, et qui porta le faix
Au profit de ses Rois du siege de Beauuais.
Or, les Rois ses seigneurs furent Charles Septiesme·
Et depuis, suyuamment son fils Louis Onziesme.
Car ie ueux rallumer le renom ià mourant
De ce bon cheualier des cendres d'Enguerrant,
Et ne peux plus souffrir son heureuse memoire
Couuer enseuelie en ceste basse histoire.
Iadis, a deux cens ans qu'en sa verte vigueur
Bellonne luy souffla sa martiale ardeur;
Il conquit Saint-Guillaume au surnom de Mortagne
Auecques Loheac; puis du duc de Bretagne
Apointé se trouua premier sur les rempars

De Coustances, et mouilla les Normans boulevards
Du sang des ennemis, sur Fresnay, sur Hauille,
Sur la Haye du Puis, Chantelou, Beuste-ville
Sur la Motte l'Euesque, et Hambre et sur Hommet,
Sur Laune et Thorigny où l'Anglois fut deffait.
Diray-ie de la Croix de Vauioux la victoire,
Où Geoffroy Couuran eut grand'part à sa gloire?
Diray-ie Bergerac, Iansac et Monferrant
Que concurrent il prit de Charles de Culant?
Bayonne, Aques, Rioux, les forces Bordeloises
Que le comte de Foix auec luy feit françoises?
Lors, pour le premier trait de tes honneurs très-hauts
Connestable tu fus, Ioachin, de Bourdeaux,
Et gouuernas Fronsac, alors qu'en la Guyenne
Les Anglois repoussés veirent la force tienne;
Le comte de Dunois honorant ta vertu,
Pour à Blaye et à Bourg auoir bien combattu.
Depuis, grand escuyer, tu portas ceste espee
En escharpe (autres fois au sang vermeil trempee
Des ennemis de France), alors que ton Louis
Se feit voir nouueau Roy au peuple de Paris;
Et à l'enterrement du vieux Charles, son pere,
Au temple Saint-Denys (venerable biere
Des Roys ses deuanciers) ou tu meritais mieux
Que les moines chagrins le poile pretieux
Dont sortit vostre estrif; qu'vn chancellier de France
Apaisa prononçeant sa deuote sentence.
Depuis, fait mareschal, de Mouy compagnon
Tu meis par ton bon sens la ville de Noyon
Sous le sceptre du Lis; et quand tant de grans Princes
Ensemble coniurés de beaucoup de provinces,

Et tenant le parti du comte Charolois
Soubs honneste couleur pour violer les loix
De la France, essayoyent d'vne audace felonne
De Louis leur seigneur butiner la couronne.
Quand les ducs de Nemours, de Calabre et Berry,
Et celuy de Bourbon, de sa perte marry,
Le conte de Saint-Pol et le duc de Bretaigne
Pousserent hazardeux leurs forces en Champaigne,
Suiuis de Rochefort, Loheac, Rauastin,
Des contes de Beauieu, d'Armignac, Dammartin,
De Charni, Montagu; et, briguans leur domaine,
Le Dunois et Albret feire boire la Seine
A leurs roussins vainqueurs, et sans venger ce tort
Les François attendoyent qui seroit le plus fort;
Et que bien laschement la noblesse et commune,
Oubliant leur deuoir, couroyent à la fortune,
Le loyal IOACHIM, seul de tous non couard
Costoya ce fort camp par le terroir Picard,
Et d'vn nombre petit de vertueux gens-d'armes,
De ruses et d'effrois et de fauces alarmes,
De surprises le sceut bien long temps retarder,
Et de force coureurs finement se garder
Qui espioyent sa vie; et depuis la iournee
Qui veit au Mont-Hery la France ruinee,
Quand le Roy, desconfit ayant la larme à l'œil,
Vn glaçon sur le cœur, print la fuite à Corbeil;
Nul homme de Paris luy sortit secourable,
Par le cri des heraux piteux et larmoyable
Que Rouaut, qui soudain print de Sainct Clou le pont,
Car ceux qui le gardoient n'atendirent son front,
Pour auoir esprouué de sa guerriere face

Aux portes de Paris sa dommageable audace.
Depuis, la ville d'Eu, par luy les Bourguignons
Veit chasses sur Courtaux porter des blancs bastons.
O bon Dieu, qu'il me deut que ie ne suis poete
Ou graue historien pour acheuer le reste :
Ie vanteroy ses faits d'vn trein Virgilien,
Dignes d'estre vantés, ou bien d'vn Livien.
Toy, Ronsard! qui te dis yssu de ceste race,
Qui as de bien chanter sur tous hommes la grace,
Toy poete sacré, que ta diserte main
Ne nous escriue plus tant de fables en vain!
Ronsard, chante ceci, non Zethe et Calaïs,
Et de leur vol nouueau les peuples esbaïs;
Cependant que des Grœcs les merueilles ie traite
Et vay briguant des arts la science perfaite.

Ie te salue donc, ô MARIE à bon droit,
En tout ce monde bas si saluer on doit
Quelconque chose apres les cœlestes puissances;
Ie salue à bon droit tes rares excellences,
Ta beauté, tes vertus, ta saincteté, ton mieux
Qui te font ressembler la nature des Dieux.
Puisse-tu reuerdir de lignee eternelle,
Gentile comme toy, comme toy saincte et belle,
Qui hœrite les arts de tes premiers ayeux,
Et le sauoir guerrier des Rouaux valureux!





A CAESAREE D'INGRANDE

Deux prennent part en toy : l'vn possede le cœur,
L'autre iouist du corps, tous deux sans deshonneur;
Celuy qui a le cœur seroit bien du corps digne,
Le possesseur du corps est des deux très-indigne,
Et en despit de toy, ô fureur! le retient :
Le maistre de ton cœur de ton bon gré le tient;
Et content de ce bien, du corps iouïr a honte :
Celuy qui tient le corps, du cœur fait peu de compte.
Baille à tous deux le corps tout ensemble et le cœur :
Ils ne penseront pas estre en vn plus grand heur.
Fay mieux! à vn tout seul l'vn et l'autre transporte,
Et ce que tienent deux, vn l'ait tout en la sorte.
Non, ne fay pas ainsi. Car priuer le Seigneur
Du corps seroit larcin, et priuer de ton cœur
Le mieux aimant du monde et qui mieux le merite,
Seroit vne traïson de ta foy non petite.
Non, non, ne le fay pas! Aa bien si tu pouuois
A quelqu'vn de ces deux transporter les deux droits,
Celuy qui a le cœur seroit de tous deux maistre,
Pour auoir le plus noble, et des deux biens digne estre.

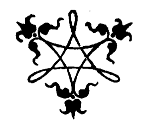
Car cil qui a le corps n'en est que possesseur
Comme vn meschant, choisi du peuple pour seigneur
Par les armes contraint, qui souffre tyrannie,
Craignant porter la peine escripte à felonnie.
Aussi que cestuy-là te preste seulement
Ce que les animaux font naturellement;
Mais l'autre sainctement te preste chose telle
Qui est comme ton ame à iamais immortelle,
Fondee sur l'esprit, sur vertu, sur l'honneur,
Qui le fait meriter d'estre sur tous seigneur.
O beaux esprits! vnis d'vne amitié très-chaste,
Laissez les corps mortels d'vne auancée haste;
Et viuez à iamais en ceste liaison
Que vous a moyenné la cœleste raison :
Sinon que vous puissiez vous lier en ce monde,
A fin que l'amitié en toutes parts se fonde;
Si vous faites ainsi vous viurés glorieux,
Plus heureux que les Roys, et semblables aux Dieux.

—

A ELLE MESME

Deux ont part en ton cœur, et tous les deux si seure
Que tu n'oses iurer qui en a la meilleure :
Ton cœur est diuisé, mais non ta sainte foy
Qu'inuiolablement tu veux garder pour moy.
Quoy? veux-tu pas garder, diuine Cœsaree,
Soubs les yeux du grand Dieu ta promesse iurée?

Certes ie croy que ouy, de peur qu'vn grand meschef
Le Vengeur des forfaits verse dessus ton chef.
La foy se tient à vn, tu vis pourtant douteuse
Duquel de deux amans tu es plus amoureuse.
O inconstante doute en vn cœur asseuré,
O tu n'as pas ton cœur encor' bien mesuré.
Non, tu n'as pas sondé ton ame plus profonde,
Car tu te trouuerois la moins double du monde.
Toutesfois si tu l'es, ie passe en amitié,
Ie ne t'ay point donné de mon cœur la moitié,
Ie te l'ay donné tout, et voicy la foy mienne
Surpasse, et ie t'en croy, de bien fort loin la tienne.
Il n'est rien soubs le Ciel de si perfait que toy,
Mais il n'est rien aussi de si loyal que moy.
Si tu auois ma foy tu serois bien heureuse;
Si i'auoy, comme toy, vne ame vertueuse
Ie seroy bien heureux; et nul couple accompli
Seroit comme le nostre estant ainsi rempli.







EPISTRE A REMY BELLEAV

POETE

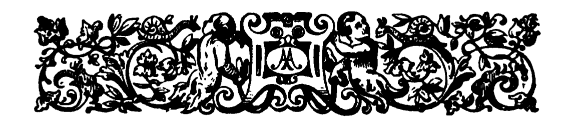
Belleau, mon naturel, dés ma plus tendre enfance,
M'a fait amirateur des poetes de France,
Et singulierement du merueilleux Ronsard,
Le Prince, sans enuie, et premier de son art.
Mais la grandeur de ceux de vostre docte ligue
M'a fait desestimer la temeraire brigue
De maints qui sans sçauoir, sans merite et sans heur,
Cuident, presumptueux, empoigner vostre honneur.
Car qui pense imiter la lyre incomparable,
Belleau, de mon Ronsard à Marsye est semblable,
Lequel fut dechiré par des ialouzes mains,
En despitant vn Dieu plus grand que les humains.
Toutesfois vn fascheux m'ose à la Vendosmoise
Bien souuent egaler la lyre Quercinoise.
Celuy-là, mon Belleau, a pareil iugement
Qu'vn Mide Phrygien, qui prefera le chant
Du Dieu cornemuseur aux gratieuses rimes
Du plus docte Apollon : il compare les cimes

Des cypres orgueilleux aux foibles aubespins,
Et les bas groizeliers à la hauteur des pins.
Celuy-là prise plus vn petit edifice,
Couuert de chaume vieil, que le grand artifice
Des superbes palais, ou la puante odeur
D'vn eschauffé Fouin que la douce senteur
Du Souëf ambregris. Mais veux-tu bien entendre,
Amy Belleau, de moy, la cause qui fait prendre
Aux hommes cet auis? ou c'est vn ignorant,
Lequel va de Ronsard le sçauoir mesurant
(L'aueugle des couleurs); car tousiours l'ignorance
Est hardie, Belleau; la seule experience
Rend l'homme plus modeste; et les doctes et grands
Sont sobres à iuger plus que les ignorans :
Ou c'est vn cuidereau qui sçait bien quelque chose
Mais, pensant tout sçauoir, à luy comparer s'ose.
Vn autre en tenaillant d'vn grand homme la gloire,
Espere de son nom estendre la memoire.
Aa! ce n'est pas ainsi qu'il faut acquérir nom,
En bleceant des meilleurs le durable renom.
Non, ce n'est pas ainsi; car la dextre prophane
Du meschant, qui brusla le temple de Diane,
Cuidant croistre son los (sacrilege malheur),
Sa memoire a noirci d'eternel deshonneur.
Le fouëtteur d'Homere en vne croix honteuse
Donne nom pour iamais à la troupe enuieuse.
Ces fiers brouillons des arts, ces sophistes venteurs,
Lesquels audacieux, temeraires, menteurs,
Ont pincetté l'honneur du grand stratigirite,
De Tulle et Fabien d'vne force petite;
Combien qu'en quelque temps on louast leur esprit,

Leur estude et trauail, en ce qu'ils ont escript;
Toutesfois, à la fin, leur façon outrageuse
Aux sauans a esté grandement odieuse.
Et moy, sauant Belleau, qui dés mon age bas
Comba, vaillant soldat, aux lices de Pallas,
Et trempé de sueur, et couuert de poudriere
Fay fumer d'Apollon la penible carriere;
Si i'ay pu aquerir quelque chose de bon,
Pour sçauoir discerner le son d'auec le son,
Et les rimes sans sel des riches et dorees,
Et les neuf pies seurs des Muses honorees;
Ronsard, à mon auis, a bien suyui le train
Des meilleurs anciens et touché dans leur main.
Car, poete perfait, aux hymnes il decœuure
Vne encyclopœdie, et en mainte sienne œuure,
Il fait nostre langage en vn stile nouueau
Passer des anciens le langage plus beau.
Et toustesfois, Belleau, ces rimes magnifiques,
Ces vers substantieux, ces odes pindariques
Sont bien mises au rang de ces vieux triolets,
De ces petits rondeaux, des Noels nouuelets
Escripts iadis sans art par quelque abecedaire,
D'vn seul bon naturel sans fons et sans matiere.
I'ay bien peu, mon Belleau, de naturel et d'art;
Neantmoins ie cognoy la vertu de Ronsard,
Et n'ay point, Dieu mercy, vne ame trop beliere,
Ni vn cerueau asnier, le recognoissant pere
De nostre poësie : et ie suis bien content
N'escrire iamais rien pour l'imiter pourtant.
I'enten peut-estre vn peu de Pindare et d'Homere,
I'ay lu ces bruyans vers, ceste Illiade entiere.

Ie ne veux toutesfois escrire, audacieux,
En grœc pour esperer ataindre l'vn des deux;
Mais recueillant le fruit de Ronsard et sa muse,
Ailleurs ie l'employray, sans qu'en vain ie m'amuse
A prendre les outils en voulant l'imiter,
Et singe imitateur la besoigne gaster.
De mesmes, mon Belleau, de tes vers ie veux faire,
Car ie sçais mes larcins finement contrefaire :
Vous n'en serez marris : Que veulent meriter
Les escriuains, sinon qu'ils puissent profiter?
Or, comme Ronsard a sur nous cet auantage
En l'art qui luy est propre et au françois langage,
En ma profession ie veux m'aproprier
Ce qui n'est point de luy et m'est peculier,
Et que tant de labeurs et de nuits et veilles
M'ont donné pour fournir les chretiennes oreilles,
Quand ie descouuriray les merveilles des Grœcs,
Et des liures sacrés les plus rares secrets
Encor peu entendus, ma plume outrecuidee
Ne veut pincer pourtant la gloire de Budœe,
Ni du grand Hollandois, ni de ce qu'en ce temps
Du sauant Tournebœuf, ô France, tu atens :
Si c'est ce que i'espère en ma basse ieunesse
Suyure les pas heureux de leur docte vieillesse;
Et auec la faueur de la Diuinité,
Donner vne grand' œuure à la postérité.

—

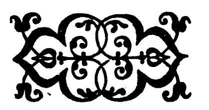


A C. D'AVNIS

SEIGNEVR DE PONDEVIE

PRESQUE mesme malheur et mesme destinee
Nous ont fait aprocher de l'heure infortunee
De l'effroyable mort; mesme bonheur aussi
Nous a fait, mon d'Aunis, libres de ce souci.
Vivons donc iusqu'à temps que de ses mains plus fortes
La mort vienne heurter le marteau de nos portes,
Et viuons toutesfois de sorte cependant
Qu'ell' ne nous trouue point vn visage tremblant,
Ains vn front resolu, lequel point ne palisse
Au tardif souuenir du triste malefice.
Mais amy, ta vertu, et ta grande bonté
Cet auertissement n'auoyent pas merité.
Ta vertu, que ma rime, eternisant ta gloire,
Empreindra sur le front de la belle memoire.
Puis nos arriere fils quelque iour l'entendront,
Et l'ayans entendu meilleurs en deuiendront.
Non, tu ne mourras point, car vne fin mortelle
Ne te peut qu'auancer vne vie eternelle.

Et moy qui coucheray mon nom bien pres du tien,
Iouyrai quelque iour aussi d'vn mesme bien.
Craignons-nous donc la mort? L'homme sage mesprise
D'ataindre les vieux ans de la saison plus grise,
Et ne desire point de voir siller son front
De mainte longue ride assise en demi-rond.
Ni son dos recourbé d'vne voute pesante
Rendre foibles ses pas, et son allure lente;
Ni parler enroué, ni par le fascheux son
D'vne toux alteree estoner sa maison.
Iusqu'à ce qu'à la fin son ame morfondue
Laisse dans vn cercueil sa charoigne estendue;
Ains souhaite de voir bien tost son dernier iour,
Pour aller heberger en vn plus beau seiour,
Auquel les bons esprits et haïsseurs de vices
Iouissent en repos d'eternelles delices.
Là, les nostres, amy, demourront bien heureux,
Plus contens que les Roys et semblables aux Dieux.





EPISTRE A BABINOT

POETE CHRESTIEN

La plus part, Babinot, des hommes de present
Premier qu'auoir reueu leurs vers entierement
Par vn soing plus exquis, et premier que la lime
Ait vn peu repoli leur raboteuse rime,
Aueugles en leur fait, ne se peuuent tenir
De faire incontinent entre nos mains venir
Leurs liures auortés qui, premier qui les presse,
Meritoient d'endurer l'esponge effaceresse.
Ces hatifs, Babinot, pour neant desireux
D'afranchir leur renom du temps iniurieux,
Reculent s'auanceans, si que la Parque noire
Clost en la mesme tombe et eux et leur memoire.
Ceux-là ne font pas mieux qui trainent si longtemps
Leurs stiles paresseux et leurs longs iugemens
Sur vn papier moisi iusques à tant qu'vn rheume,
Vne fieure, vne mort leur facent sur l'enclume
Laisser l'œuure imperfait, qui du proiet premier,
Raclé par tant de fois, n'a pas vn trait entier.
Qu'est-ce à dire cela? Le fol fait le contraire
Du vice qu'il fuit plus; l'vn veut du tout se taire,

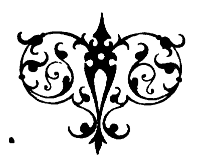
Fuyant le trop parler, et l'autre moins honteux
De peur d'estre muet, se rend plus ennuyeux,
Iasant incessamment : Quelqu'vn sent la cyvette,
Et l'autre le fouin; quelqu'vn veut Antoinette
Du meilleu d'Albiac; et tel n'en voudroit pas
Qui outre son renom, n'aporte des ducats.
Vn vieillard veut la ieune, et un ieune, plus chiche,
Veut espouser la dot de quelque vieille riche.
Tel à trauers les trous d'vn pertuisé manteau
Monstre le faste enflé de son gauche cerueau;
Vn autre, ambitieux, fait mieux paroistre encor
Son orgueil aux habits, et le fait luire en l'or.
L'vsurier serre tout d'vne dextre taquine.
En peu d'ans vn Brinon s'est aquis sa ruine,
Quand de cent mille escus son esprit despensier
Aux femmes, masques, ieux ne sauue vn seul denier.
Tout extreme est donc vice, et la vertu diuise
Les deux bords vitieux, dans le meilleu assise.
C'est assez, Babinot, que ton coffre enuieux
Nous ait tant estuié tes escrits ia trop vieux.
Qui t'empesche monstrer auec vne asseurance
Ce qui aportera de l'esbaïe France,
Et à l'Europe encor' noueau estonnement?
Pourquoy tiens-tu caché si fort auarement
Ce thesor d'Euclion, qui, le faisant paroistre
Te pouuoit aisement l'eternité promettre!
Ce n'est point à toy, non, de celer tes escris,
Ce n'est point à celui qui merite le prix
Du laurier couronneur, mais à ces poetastres
Qui mentent que leurs vers sont inspirés des astres.
Ces braues, ces enflés, leurs vers et leur orgueil

Seront enseuelis dans un mesme cercueil.
Ces escorcheurs de mots, lesquels ne voulant rendre
Leur langue en son entier, nous veulent faire entendre
Vne parolle aisee, vn populaire mot,
Vn vocable commun estre fascheux et sot,
Et appellent rimeurs ceux qui font vn ouvrage
Qui approche fort pres du plus commun usage :
Marot leur est rimeur, car sa simplicité
D'vn poete le nom n'a pas bien merité.
Rien, rien, car si Marot eust eu de la doctrine
Il seroit sans second, ceux-cy n'ont que la mine,
L'enflure, le caquet; ie suis poete moy,
Car ie sçay force grœc, car ie sçay bien la loy
Des pindariques vers; ie sçay ma langue accroistre
De cent mille bons mots que ie feroy paroistre
Soubs vne imprimerie; et qu'est-ce de sçauoir,
S' vn autre ne le sçait? Ie leur veux faire voir
Comment il faut escrire, et le tour que i'estime
Qu'il vaut le mieux donner à la nombreuse rime.
Voylà pas bien promis; il viendra de ce feu
Vne fumee apres, et celuy qui a leu
Ce prometteur exorde, apres ceste asseurance,
Se trouue bien fort loing de sa faulse esperance.
Leurs vers, au premier coup, semblent de fort grand prix,
Le nouueau plaist; l'enflé, mais ce tourne en mespris,
A la coupelle, au fer, a pas belle ápparence,
Un ducat de faux or; la fertile abondance
D'vn Theopompe Grœc, son style sourcilleux
Auoyent à l'aborder force traits merueilleux;
Mais après, rien de bon; le fouet d'Aristote,
Le sophiste venteur ayant sa langue sote,

Enflee de fiel roux, a longtemps fait penser
Qu'il estoit habile homme en voulant s'auancer;
Mais c'est l'asne comain, et la grand' corpulence
Fait plus de peur que mal; la venteuse bombance
De ceux-cy n'est en l'art mais en miracle vieux,
En fables sans profit, et ils n'ont rien de mieux;
Ostés-les leur du poing, leur rime sera froide :
Vn arc se lasche plus d'autant qu'il estoit roide
Deuant que de bander : or, le grand Vendomois
Auoit fait pour les siens les plus gardables lois
De nostre Poesie, et sur nostre frontiere
Auoit comme serui de l'ongle fonteniere;
Mais cent pourceaux bourbeux ont de leurs grouins fouillé
Ceste source sacree, et le saint lieu souillé;
Singes imitateurs de ses obscurs oracles,
Ont vomi, furieux, des vers dœmoniacles,
Horribles, inouis, et tels qu'il les faudroit
Quand reueiller des morts les ames on voudroit,
Ou bien tuer les vifs. La modeste asseurance
D'vn poete hardi a ouuert leur licence;
Mais son dernier labeur luy-mesme a surmonté,
Quand il a la nature et Dieu mesme chanté;
Qu'il a rendu le Ciel, les élémens, les signes,
Les astres, les dœmons en ses merueilleux hymnes
Si cognus à chascun, que les secrets plus grans
Il a bien fait entendre aux plus lourds ignorans;
Il a donc surpassé les vieux tons de sa lire,
Puis resserrant l'archet a commencé de rire,
Voyant ces chauds rimeurs, ces cuidereaux chercher
Ce Parnasse nouueau sans leur soif estancher.
Il est donc deuant eux, de la premiere cueille,

Et donne son aisé bien fort mauuaise fueille
A l'obscur de ceux-cy : Poëte bien-heureux,
L'honneur de nostre temps; si mes vers vitieux
Ne peuuent meriter d'eux-mesmes à consuyure
Les vieux siecles, ie pense éternellement viure
En faueur de ton nom, car, s'ils portent au front
Ceste marque tant riche, aisement ils viuront,
De façon que le temps et sa grise seigneuse
De tant de noms occis, et Lethe iniurieuse
Qui, par tant de longs ans, a son los ennobli
Pour des rides siller d'vn sommeilleux oubli
Tant d'hommes, seruiront de suiet à ma gloire,
Me faisant triompher d'vne braue victoire.







A. DE RIVAVDEAV

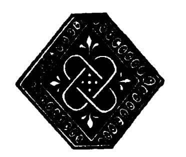
A FRANÇOIS BARDONIN, IVRISCONSVLTE

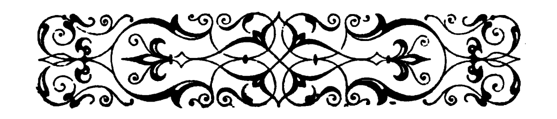
Tu as de Ciceron, Bardonin, l'eloquence,
Le sçauoir de Scœuole et la severité
Des deux Catons Romains; tu as la pieté
De quelque Pere saint, la taille et l'apparence

D'vn capitaine grand; la diuine puissance
Ne t'ouurit à demy sa liberalité;
Au corps et en l'esprit tu eus en quantité
Les plus rares presens de sa beneficence.

Heureux perfeitement si ta condition
Seulement respondoit à ta perfection,
Et si l'on t'auançoit aux affaires publiques

Et aux estroits conseils des Princes et des Roys,
Sans charger les barreaux de canons et de loys,
Pour traiter des priués les rioteuses piques.





DU GROEC DE LUCIAN

PLVS AV LONG

I'ESTOY le champ de Iean, et puis deuant hier,
Par le decès de Iean, ie deuins à Gautier.
Et si tousiours Gautier ne sera pas mon maistre :
Il a procez à Pierre auquel i'espere d'estre.
Les hommes sont bien fols de se nommer seigneurs,
Estans aux changemens suiets et aux malheurs.
Ie ne suis ni à Iean, n' à Gautier, ni à Pierre,
A fortune ie suis comme est toute la terre.







A LA POSTÉRITÉ

OR, reçoy mon labeur, sainte Postérité,
Et me rens quelques los si ie l'ay merité;
Mais plustost rens l'à Dieu, qui fait l'ame sçauante,
Qui benist mon esprit, fait ma bouche éloquente :
Par luy i'ai façonné vn ouurage immortel,
Perdurable et sacré, que ni l'ire du Ciel,
Ni l'esté chalureux, ni la dent importune
Du temps, ni la fureur de l'horrible Neptune
Pourront oncq' abolir, encores que la mort
Me contraigne surgir sur le redouté bord
Dans l'esquif de Caron; toutesfois, ie m'asseure
Sur mon liure, qu'alors ma partie meilleure,
Par la faueur de Dieu, sur les astres sera,
Et par tout l'vnivers mon renom volera;
Alors les passions des personnes attaintes
Rediront tristement celles de mes complaintes;
Alors deuant les Rois maint superbe eschafaut
Entonnera mon nom maintefois et bien haut
Sur le courroux d'Aman. Maugré la ficre enuie,
I'ay mon liure animé d'vne durable vie.

FIN DES POESIES.





ALBERT BABINOT, AVX MVSES

SVR LES SAINCTES ŒVVRES

D'ANDRE DE RIVAVDEAV

—

OR, ay-ie assez vescu, ores suis-ie contant,
Muses, voyant cela que ie desiroy tant:
Ie voy la Poësie autresfois transportee
En vn lieu très-indigne, en ce temps rapportee
En sa vraye demeure, ores ie iouy de vous
Comme chastes, ô seurs, mon passe-temps très-doux!
Ceux qui chantoient par vous les Amours et les fables
Ne vous estimoient pas pucelles veritables.
Les Grœcz, premiers menteurs, vous auoient là conduit,
Les Romains et Gaulois ont votre loz destruit,
Et vous ont fait seruir aux sales paillardises,
O outrage! qu'ils ont escriptes ou commises!

ALBERT BABINOT, AVX MVSES.

Quelques vns en ce siecle ont eu pitié de vous,
Et vous ont reuenché du tort de ces vieux fouz.
Sur tous vn RIVAVDEAV, en sa basse ieunesse,
Lumiere de vostre art, vous a serui d'adroisse,
Et vous faisant quitter ces très-infâmes lieux,
D'vne très-docte main vous lance jusqu'aux Cieux
Dont vous printes naissance, et pour vous seruir quitte
Le service des roys, que son scavoir merite,
Et de la république, ores vous lui deuez,
Muses, pardessus tous l'honneur que vous auez!
Et à moi vous deuez que depuis cinq annees
I'arrache le labeur de bien peu de iournees
De ses poings resserrés pour vous gratifier
En vn bien que l'autheur vous a voulu nier.





GLOSSAIRE

A

Accoler, v. a. *Embrasser, passer les bras autour du cou,* de collum.

Acoiser, v. a. *Apaiser, adoucir, rendre coi,* quiescere.

Aconsuiure, v. a. *Suivre, poursuivre, atteindre, accompagner,* consequi.

Afété, afféte, adj. *Caressant, flatteur, vif.*

Afiquets, s. m. pl. *Ornements, joyaux, parure de femme,* d'afique, *boucle, agrafe,* fibula.

Agorgiaser (s'), v. n. *Faire belle gorge, faire la belle.*

Ahonter, v. n. *Faire honte, déshonorer.*

Alabastre, s. m. *Albâtre,* alabaster.

Arder, ardoir, v. a. et n. *Brûler,* ardere.

Asnier, ère, adj. *Qui tient de l'âne, stupide.*

Assiette d'yeux, s. f. *Coup d'œil, clin d'œil.*

Attacher, v. a. *Retenir en captivité.*

Auersaire, adj. *Adverse, contraire.*

Au fort, adv. *Au demeurant, au reste.*

B

Bélier, ère, adj., ame béliere. *Stupide comme un bélier.*

Bélistre, s. m. *Sot, stupide, pauvre hère;* Molière a employé ce mot que Nicot fait dériver de l'allemand *bettler*, mendiant, mais qui me paraît avoir une coïncidence assez visible avec le précédent.

Bers, s. m. *Berceau.*

Beux, *bu,* participe passé de *boire.*

Bourrelle, s. f. et adj. f. de *bourreau.*

Bourreller, v. a. *Tourmenter, torturer, faire office de bourreau.*

Braziller, v. a. *Faire griller, crêper, V.* au Dictionnaire de l'Académie : *brasiller.*

Briz, s. m. *Bord, rivage.*

Bruïre, v. n. *Faire du bruit,* mot dont la Bruyère a regretté l'abandon.

C

Caute, s. f. et adj. *Ruse, rusé,* cautus.

Chevance, s. f. *Fortune, crédit, puissance.*

Chopper, v. n. *Tomber, heurter.*

Comain, coman, cumain, s. et adj. *Qui commande, seigneur;* asne comain, *âne grand seigneur.*

Comber, v. n. *Tomber, arriver.*

Consuyure, v. a. *Suivre.*

Convi, s. m. *Festin,* convivium.

Coupelle, s. f. *Mesurage pour le blé.*

Coural, s. m. *Corail.*

Cruelliser, v. a. *Tourmenter, torturer.*

Cuider, v. a. *Prétendre, croire, pouvoir.* Angl. : To can.

Cuidereau, s. m. *Petit présomptueux.*

D

Dace, s. m. *Tribut, impôt,* datio.

Déchasser, v. a. *Exiler.*

Deffaire, v. a. *Tuer, couper en morceaux, tailler en pièces.*

Dépescher, v. n. *Délivrer, débarrasser, défaire.*

Denteler, v. a. *Ronger, mordre.*

Despit, e, adj. *Cruel, féroce, courroucé, furieux, chagrin.*

Despiter, v. a. *Mépriser, haïr, repousser.* Ce mot et le précédent semblent être de même origine que l'anglais : Spite, *méchanceté.*

Deus, deut, indicatif du verbe douloir. *Être dans la douleur.*

Devant que, adv. *Avant que.*

E

Egorgeter, v. a. *Égorger.* Dans Rabelais : *égorgiller.*

Embler, v. a. *Dérober.* Anglais : To ramble.

Emperiere, s. f. *Impératrice.*

Emprise, s. f. *Entreprise.*

Encommencer, v. a. *Commencer.*

Ententif, adj. *Attentif, intentionné,* intentus.

Entrerompre, v. a. *Interrompre.*

Epoinçonner, v. a. *Piquer, aiguillonner.*

Escharcement, adv. *Chichement.* Anglais : Scarce, scarcely.

Espi, s. m. *Visage,* species.

Estaint, s. m. *Vaisselle d'étain.*

Estrif, s. m. *Querelle, noise, choc, combat.* Anglais : Strife.

Estriver, v. a. *Disputer, combattre, frapper.* Angl. : To strive.

Estuyer, v. a. *Mettre en l'étui*; au figuré : *Cacher, serrer.* Ce mot est encore en usage dans le patois de la Vendée, où *étouer* signifie *cacher pour conserver.*

F

Féable, adj. *Féal, loyal.*

Forpaiser, v. a. et n. *Dépayser, errer, s'égarer, se tromper.*

Frontière, s. f. *Front, façade, ornement du front.*

G

Gadoue, s. f. *Boue, ordure.*

Geiner, v. a. *Violenter, violer, forcer.*

Gibel (Mont), s. m. *Le mont Etna* : de l'arabe.

Goupiller, v. n. *Renarder, vagabonder.*

Grégeois, subst. et adj. *Grec.*

H

Haussenais, haussebec. s. m. *Trait de raillerie, de mépris, en haussant le nez ou le menton, rebuffade.*

Hébrieu, adj. *Hébreu,*

Hersoir, adv. *Hier soir.* Dans une lettre de Henri IV : *Arsoir.* (Lettre du 21 oct. 1588.)

Horribler, v. a. *Rendre horrible, défigurer.*

I

Impêtrer, v. a. *Demander,* impetrare.

Importable, adj. *Qu'on ne peut porter, insupportable.*

Isnel, le, adj. *Rapide, léger, alerte.* Anglais : Snell.

L

Lézard verte, s. f. *Lézard vert.* En patois vendéen : *Laverte.*
Loyer, s. m. *Récompense.*
Luitton, s. m. *Lutin, esprit follet.*

M

Maltalent, s. m. *Mauvais vouloir, haine.*
Matté, adj. *Maté, dompté.*
Meilleu, s. m. *Milieu.*
Meurdrier, s. et adj. *Meurtrier.* Anglais : Murderer.
Moyenner, v. a. *Faire, procurer.*

N

Naif, adj. *Natif.*
Nauple, s. m. *Naufrage.*
Nuiteux, adj. *Nocturne, noir, sombre.*

O

Or, ores, adv. *Maintenant, aujourd'hui, bien que, quoique, tantôt,* hora.
Ord, adj. *Sale, sordide, impur.*
Outrecuidé, adj. *Présomptueux.*

P

Paistre, v. n. *Manger, repaître.*
Past, s. m. *Nourriture, repas.*

Patilleux, adj. *Souffreteux.*

Péculier, adj. *Particulier.* Anglais : Peculiar ; du latin peculium, *pécule.*

Periurer, v. n. *Parjurer.*

Perthuisé, adj. *Percé, troué.*

Peu, participe du verbe *Paistre.*

Poile, s. m. *Manteau,* pallium.

Poix, s. m. *Poids.*

Porter, v. a. *Elever, soutenir* (au moral).

Poudrière, s. f. *Poussière* (de deux syllabes).

Pourchas, s. m. *Poursuite, obtention, acquisition.* Anglais : Purchase.

Pourchasser, v. a. *Poursuivre, prétendre, acquérir.* Anglais : To purchase.

Poure, pouret, adj. *Pauvre, pauvre petit.* Anglais : Poor. En patois vendéen : *poure.*

Poureté, s. f. *Pauvreté.*

Premier que, adv. *Avant que.*

Q

Quand et lui, adv. *Avec lui.* Cette forme ancienne existe encore dans le patois vendéen.

Quand et quand, adv. *Toujours, à chaque instant.*

Quercynois, e, adj. *Du Quercy.* La muse quercynoise : le poëte Clément Marot, natif du Quercy.

R

Rasoir, etre au rasoir. *Saccagé, ruiné.*

Rescous, adj. *Secouru, délivré.*

Respiter, v. n. *Avoir pitié, préserver, secourir.*

S

Safran, etre au safran. ***Être mal dans ses affaires, être ruiné.*** ***V.*** **Nicot et Furetière.**

Sagette, s. f. ***Flèche,*** **sagitta.**

Sanglanter, v. a. et n. ***Ensanglanter, sangloter.***

Souef, adj. ***Suave, doux,*** **suavis.**

Suyuir, v. a. ***Suivre.***

T

Talent, s. m. ***Satisfaction, volonté, désir.*** **Patois vendéen.**

Tauerner, v. a. ***Profaner, vilipender.***

Taye, tai, s. f. ***Boue, fange, bourbier.***

Thésor, s. m. ***Trésor,*** **thesaurus.**

Trein, s. m. ***Artifice, travail, enchâssement.***

Tristesse, adj. f. de ***triste.***

U

Union, s. f. ***Bague.***

V

Vendomoise. La muse vendomoise : ***Ronsard,*** **né à la Poissonnière, en Vendômois.**

Vergogne, s. f. ***Honte, pudeur, déshonneur,*** **verecundia.**

Veuil, s. m. ***Vouloir, volonté.***

Vitupere, s. m. ***Blâme, honte, déshonneur.***

FIN DU GLOSSAIRE.





ERRATA

ET OBSERVATION

Page 8, ligne 5, *au lieu de :* Alfred de Musset, *lisez* : Alfred de Vigny.

Page 43. Trompé par la singulière disposition typographique de l'original, nous avions cru que, dans la dédicace de l'*Avant-parler,* M. de la Noue, dont le nom est suivi de ces deux mots : *Chauoigne de Bretagne*, était par-là désigné comme *chanoine*. Mais notre savant ami, M. Dugast-Matifeux nous fait observer que ce mot *Chauoigne* (Chavaigne) avait pour objet un nom de terre qui fut porté par l'aïeul et par le père de l'illustre François de la Noue, dit Bras-de-Fer, et qui sans doute aussi a pu lui être attribué à lui-même avant sa célébrité. Né en 1531 au manoir de la Noue, paroisse de Fresnay-en-Retz, il avait combattu avec distinction en Italie et à Saint-Quentin; mais sa renommée ne commença véritablement qu'avec les guerres de religion, en 1566. Il était âgé de trente-quatre ans lorsque l'*Avant-parler* lui fut adressé de la Groizardière le 1er mai 1565. Il y aurait donc lieu de rétablir ainsi le titre de la dédicace de l'*Avant-parler:*

A MONSIEUR DE LA NOVE-CHAVAIGNE,
DE BRETAIGNE.

Il était de Bretagne, comme Rivaudeau de Poitou. La limite des provinces passait entre les deux manoirs, assis en regard l'un de l'autre, à trois lieues de distance, aux flancs de deux collines séparées par une vaste plaine. Une conformité de pensées appuie encore la présomption que

l'*Avant-parler* d'*Aman* a été adressé au célèbre capitaine protestant. Il y est dit vers la fin que « les romans de chevalerie, comme les *Amadis, Tristan* et autres de même farine, sont indignes et pernitieux. » Et le VIe Discours politique de la Noue a pour objet la proposition « que la lecture des livres d'*Amadis* n'est pas moins pernitieuse aux jeunes gens que celle des livres de Machiavel aux vieux. » Il y a tout lieu de croire que cette recontre si singulière d'une même pensée a été précédée de quelque communication intime entre les deux amis. Dans l'Epître à Honorat Prévost, page 19 de notre préface, Rivaudeau rappelle son *Avant-parler* adressé au seigneur de la Noue, « gentilhomme de rare et délié jugement. » Il va sans dire que la même correction doit être faite à la page 7, ligne 11.





TABLE

—


FIN



CE PRESENT LIVRE

FUT ACHEVE D'IMPRIMER A EVREUX

LE X DU MOIS DE MAI MDCCCLIX

PAR

AUGUSTE HERISSEY, IMPRIMEUR

POUR

AUGUSTE AUBRY, LIBRAIRE

A PARIS





